

TRAITÉ
DE
LA FIÉVRE JAUNE
D'AMÉRIQUE;

Ouvrage dans lequel on recherche son origine, ses causes, tant sur terre que sur les vaisseaux, et l'analogie qu'elle présente avec d'autres maladies ; on y examine, d'après les faits et l'expérience, si elle est contagieuse; on y indique non seulement les différens moyens curatifs, mais encore ceux qui peuvent en préserver les militaires, les marins, et autres qui passent dans les deux Indes et en Afrique.

Par LOUIS VALENTIN, Docteur en médecine; ancien Professeur; ex-premier Médecin des armées de Saint-Domingue, et en chef des hôpitaux français en Virginie; Membre de la Société des Sciences et Arts du Cap; de la Société philosophique de Philadelphie, de celle d'Agriculture, Arts et Manufactures d'Albany (Nouvelle-York); de l'Académie américaine de Cambridge (Massachusetts); de l'Académie royale de Madrid; Associé national des Sociétés de Médecine de Paris, Lyon, Toulouse, Tours, Bordeaux, Marseille, Montpellier, Caen; de celle des Professeurs de l'École de Médecine de Paris; et de la Société d'émulation du Var.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 3, vis-à-vis la rue Haute-Feuille.

An XI. — M. DCCC. III.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MES COLLÈGUES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS

DE

L'ÉCOLE DE MEDECINE DE PARIS.

LOUIS VALENTIN.

AVERTISSEMENT.

Le directeur de l'École de Médecine de Paris m'a adressé, à Nancy, la lettre suivante, en date du 11 frimaire an IX :

« L'École s'occupe en ce moment, citoyen
» collègue, d'un objet qui, par son impor-
» tance extrême, attire l'attention publique :
» la fiévre jaune qui ravage l'Espagne. Nous
» savons que vous avez été à portée d'obser-
» ver cette maladie aux États-Unis ; que vous
» avez même été témoin plusieurs fois de ses
» effets désastreux, et que tous les moyens
» de combattre un fléau aussi terrible vous
» sont parfaitement connus. Nous réclamons,
» à cet égard, votre zèle et vos bons offices ;
» le concours de vos lumières ne peut être
» que très-avantageux à l'École, pour le tra-
» vail auquel elle se livre. Vous connaissez

» toute notre estime pour vous, et c'est avec
» une entière confiance que nous comptons
» sur votre empressement à nous seconder.

» L'École se proposant de mettre la plus
» grande célérité dans les recherches qu'elle
» a commencées, vous ajouterez à nos obli-
» gations, en nous faisant parvenir promp-
» tement le tribut de vos observations, dont
» nous apprécions d'avance tout le prix.

» Agréez, citoyen collègue, les assurances
» de mon entier dévouement. »

THOURET.

Le 14 pluviose suivant, j'ai envoyé ce travail. Le directeur Thouret m'en a accusé la réception le 4 ventose, en m'informant que la lecture en avait été commencée dans la séance de la Société de l'École, tenue le 24 pluviose. Après m'avoir instruit de l'établissement que le gouvernement venait de former dans le sein de l'École, d'une Société qui doit remplacer la ci-devant Société royale

de Médecine et l'Académie de Chirurgie, et de la double existence qu'a prise ainsi l'École ; la lettre est terminée comme il suit : « C'est dans » une de ses *Séances de Société* qu'elle » a pris connoissance de votre pré- » cieux travail, dont je suis chargé » de vous remercier. Aussitôt que la » lecture en aura été terminée, l'É- » cole s'empressera de vous faire part » de ses vues, que l'étendue, l'im- » portance du travail et le mérite de » l'auteur doivent vous faire assez » pressentir d'avance ».

Par une lettre succédente, le même directeur m'a mandé : « Votre mé- » moire sur la fiévre jaune a été lu » en entier, et entendu avec tout » l'intérêt que méritaient également » l'importance du sujet et la manière » très-distinguée dont vous l'avez » traité. On a lu également la disser- » tation qui y étoit annexée et qui le

» terminait. La Société de l'École
» étant dans l'intention de publier un
» premier recueil de ses travaux,
» votre Ouvrage sera l'un de ceux sur
» lesquels on comptera le plus pour
» cette première publication.... Vous
» pouvez être assuré de toute l'im-
» pression qu'a produite la lecture
» de votre mémoire, et de toute la
» reconnaissance de l'École et de la
» Société pour son auteur. »

Plusieurs personnes m'ont observé qu'il serait plus convenable, dans les circonstances actuelles, d'isoler mon travail, de changer le titre d'*Essai*, que je lui avais donné d'abord, en celui de *Traité*, et de ne pas différer plus longtemps à le publier séparément, afin qu'il pût être plus généralement répandu. Quelques sociétés même m'avoient invité à leur donner copie du manuscrit envoyé à l'École de Paris. En conséquence, n'ayant

d'autre mobile que le desir d'être utile, je me suis déterminé à l'offrir au public, avec beaucoup d'additions. Heureux si j'ai pu indiquer, à ceux qui iraient habiter les lieux où cette maladie règne ordinairement, quelques moyens de s'en préserver; et à ceux qui seraient dans le cas de la traiter, quelques documens qui pussent les mettre en situation de faire mieux, et d'éclaircir certains points de doctrine qui la concernent.

Lorsque cet Ouvrage alloit être livré à l'impression, et deux ans après sa réception à l'Ecole de Médecine de Paris, il a paru une brochure de cent pages, ayant pour titre : *Histoire médicale de l'armée de St.-Domingue en l'an X, ou Mémoire sur la fièvre jaune, avec un aperçu de la topographie médicale de cette colonie, par N. B. Gilbert, médecin en chef de cette armée, médecin titulaire de l'hô-*

pital militaire de Paris, etc. Voici l'extrait de cet opuscule :

Le 15 pluviose an X, le général en chef Leclerc, commandant l'expédition, opère la descente au port Lacul, à douze lieues du Cap. Le même jour, cette superbe ville est incendiée. M. Gilbert, arrivant dans cette colonie, qu'il voyait pour la première fois, ne négligea rien pour recueillir avec soin tous les renseignemens propres à l'éclairer sur la topographie médicale du pays, sur ses maladies et surtout sur la fiévre jaune. Quoiqu'il n'y soit resté que quatre mois et demi, et qu'il n'ait été témoin de l'épidémie au Cap que pendant deux mois, ce qu'il a noté, ce qu'il a vu, concernant cette fatale maladie, lui a servi pour en concevoir quelques idées justes.

Sa topographie médicale n'est qu'un aperçu très-abrégé, pour le-

quel il annonce avoir eu recours aux ouvrages de *Poupée-Desportes* et de *Dazille*, attendu qu'il n'a pu visiter d'autres lieux que le Cap. La botanique, dans laquelle il paraît être très-versé, n'a pas moins fixé son attention et charmé ses loisirs. Dans l'esquisse qu'il a tracée des arbres et des plantes qui se sont offerts à sa vue, dans les petites excursions qu'il a faites à une demi-lieue de la ville, il parle d'un bel arbre de la famille des papilionacés, dont les fleurs sont odoriférantes, le *ben oleifère*, *guilandina moringa*. Qu'il me soit permis de relever, en passant, une petite erreur à l'égard de son fruit, qui n'est point une noix, comme le dit l'auteur, mais bien une grosse silique de huit à dix pouces de longueur, à trois pans, contenant des semences triloculaires, d'un goût agréable à peu près comme la pis-

tache, et à trois ailes, fournissant effectivement l'huile de *ben*, qui ne se rançit pas (1).

Ce que dit notre collègue de l'influence de l'atmosphère dans les colonies, est généralement exact : « température très-chaude et très-» humide, ou appelée vulgairement » pourrissante, frappant les corps » souffrans et malades, dans les sour-» ces même de la sensibilité et de » l'irritabilité. Le solide vivant s'y » abandonne à une prostration sin-» gulière, et, par un effet nécessaire » de ce défaut de réaction vitale, les » humeurs animales y contractent un

(1) J'ai donné des semences de cet arbre singulier à des botanistes entre les mains desquels elles ont réussi, notamment dans les serres de Nancy. J'en ai vu un très-beau pied fleuri l'automne dernier, au jardin national de Marseille. Cet arbre est indigène d'Afrique.

» genre d'altération qui les fait mar-
» cher à grands pas vers la décompo-
» sition. Cette constitution est regar-
» dée, depuis Hippocrate, comme la
» plus propre à la production et au
» développement des fiévres putri-
» des, malignes, des maladies con-
» tagieuses et pestilentielles : de-là
» les effets désastreux à St.-Domin-
» gue, où les maladies aiguës ont, le
» plus souvent, un cours précipité,
» irrégulier, plein d'anomalies. Les
» pouvoirs de la nature y sont sans
» force, les crises difficiles, lentes,
» imparfaites, incertaines : le retar-
» dement dans l'administration des
» remèdes est une occasion perdue
» qui ne se retrouve jamais; les er-
» reurs du malade, du médecin ou de
» la nature, y coûtent souvent la vie.
» D'un autre côté, les maladies chro-
» niques y sont longues, rebelles;
» elles y ont une terminaison fu-

» neste ; elles appellent les secours
» d'une médecine active, et la mé-
» decine active y est toujours contre-
» indiquée par l'irritation, compagne
» inséparable des maladies de toute
» espèce sous la zône torride. » (Quelques maladies chroniques apportées d'Europe y trouvent aussi quelquefois plus promptement leur guérison.)

Vient ensuite l'indication des maladies propres aux saisons (il n'y est pas fait mention de l'ophthalmie), et des conseils thérapeutiques généraux, notamment sur l'administration du quinquina, qu'il recommande de ne jamais prescrire malgré la prostration des forces, qui semble l'exiger, « tant qu'il existe séche-
» resse, chaleur brûlante à la peau,
» soif, douleur vive, langue aride,
» dyspnée, difficulté d'uriner, urines
» rouges, âcres, brûlantes, consti-

» pation, tension du bas-ventre, élé-
» vation ou dureté des hypocondres;
» tant que la fiévre n'est pas décidé-
» ment rémittente, c'est-à-dire, que
» les retours des redoublemens ne
» sont pas très-marqués et très-évi-
» demment périodiques. Pour faire
» usage de ce remède comme exci-
» tant, il faut toute la prudence et
» toute la sagacité d'un praticien con-
» sommé dans le traitement des ma-
» ladies des Antilles.... Les opinions
» contraires pourraient induire en
» erreur les médecins qui commen-
» cent à pratiquer dans ces régions. »

Après avoir parlé des maladies simples qui affligèrent l'armée dans son premier séjour au Cap, de leurs causes et des circonstances qui leur donnèrent un caractère de malignité pendant la campagne du mois de ventose, M. Gilbert fait une histoire abrégée de la fiévre jaune, qui oc-

cupe la seconde moitié de l'ouvrage, en commençant par quelques observations relatives à cette affection. La fiévre jaune a pris naissance au Cap, à la fin de germinal, lorsque l'armée y est rentrée : dès ce moment, il se promit de ne voir, dans les premiers temps de son séjour, d'officiers malades de la fiévre jaune, qu'assisté, autant qu'il le pourroit, d'un médecin du pays.

De treize observations consignées dans cet ouvrage, la dixième est relative, en général, aux malades et principalement aux officiers de santé atteints de la fiévre jaune dans les hôpitaux. Sur douze malades qui font le sujet des autres observations, neuf sont morts; trois ou quatre seulement paraissent avoir eu la fiévre jaune; cinq ont été traités par des femmes créoles ou par des médecins du pays, qui en ont guéri deux, et les sept

autres par le médecin en chef ou assisté d'autres officiers de santé.

Mais le nombre des malades augmente, la maladie acquiert plus d'intensité, et devient chaque jour plus redoutable; toutes les méthodes de traitement sont infructueuses, et l'état des choses devient très-affligeant : alors, une assemblée générale des officiers de santé est ordonnée par le général Leclerc. L'assemblée a lieu le 11 prairial. D'après les propositions faites, dans cette conférence, par le docteur Gilbert, et en conséquence de la discussion adoptée, il rédige un rapport dans lequel il présente la marche de la maladie, dont, malheureusement pour la science, il n'a pu être témoin plus longtemps, ayant quitté la colonie le 5 messidor suivant.

La maladie a commencé à offrir un

aspect effrayant dans le mois de prairial, à raison de la chaleur extraordinaire qu'on a éprouvée. M. Gilbert a vu le thermomètre de Réaumur à trente-sept et trente-huit degrés le 22 prairial, au Cap-Français. J'ai appris directement, par des anciens habitans, qu'il avait régné, pendant le jour en l'an dix, une irrégularité extraordinaire; au lieu de la brise du large, c'étoit un vent d'ouest dont la ville se trouvait abritée par le morne, ce qui contribuait à y augmenter et y entretenir une chaleur accablante.

En parlant des symptomes, il dit que le premier état ou paroxisme d'invasion dure douze, vingt-quatre, trente, quarante-huit heures; que plus il est court, plus il est sinistre. Je l'ai vu durer quarante à quarante-huit heures, et être quelquefois plus sinistre qu'un court paroxisme : il y a

des hémorragies par les narines, par l'anus et par l'ouverture des saignées. Parmi les malades traités hors des hôpitaux, celui qui fait le sujet de la treizième observation, et qui a succombé, est le seul qui ait eu une hémorragie, et c'était par le fondement. Mais quel horrible spectacle que celui d'un malade chez qui l'ictère a commencé, dont le sang ruisselle des ouvertures naturelles, quelquefois des lèvres, de la langue, et s'infiltre sous la peau, comme je l'ai vu au continent de l'Amérique! Ces hémorragies ne se sont point manifestées d'une manière aussi effrayante et n'ont pas été aussi multipliées à Saint-Domingue pendant près de trois ans que j'y ai passés, à l'époque malheureuse de la première révolte des nègres et de la guerre qui l'a suivie, dans laquelle nous avons

pareillement perdu un grand nombre d'hommes. La plupart périssaient de la fiévre maligne des pays chauds, sans ictère et sans vomissemens noirs. D'après les détails que j'ai reçus du Cap, il en a été à peu près de même en l'an dix, avec cette différence que la maladie a attaqué en partie les anciens habitans comme ceux nouvellement arrivés. Des capitaines de navires, des passagers venant de la Guadeloupe, des matelots, ont tombé malades au Cap-Français, et y sont morts en germinal et en prairial, sans avoir eu les yeux jaunes ni d'hémorragies, ainsi que je l'ai appris par des témoins, et de la bouche même de ceux qui ont succédé aux employés dans ces navires.

A l'occasion des deux causes générales, notre collègue s'est servi de la vieille expression des colons : *le*

sang

sang paraît bouillir dans les veines. Cette idée, fausse en elle-même, ne contribue pas peu à inspirer une sorte de crainte aux Européens, et à jeter l'épouvante dans l'esprit des nouveaux débarqués. Quelques-uns, en petit nombre à la vérité, n'éprouvent pas toujours les effets des causes qui exercent leur empire dans ces climats. La cause particulière qui a donné, cette année, plus d'intensité à la maladie, a été la température extraordinairement sèche qui a régné partout pendant plusieurs mois, et il s'appuie, avec raison, de l'autorité de Poupée-Desportes, qui a observé que la fiévre jaune, qu'il nommait maladie de Siam, a été toujours d'autant plus cruelle au Cap, que les années ont été plus sèches. Cependant, on a vu quelquefois cette maladie exercer ses ravages au continent,

malgré les pluies, lorsque le vent restait au sud (*voyez* ci-après, §. I). L'opinion du docteur Rush, de Philadelphie, qui attribue la fiévre jaune de cette ville, en 1793, à des ballots de café gâté qu'on laissa dans des magasins, non *au bord de la mer,* mais de la Delaware, et qui se putréfièrent, est erronée, désavouée par plusieurs médecins anglo-américains, et par tous les Français.

La fiévre jaune a, dit l'auteur, des rapprochemens plus ou moins marqués avec le causus ou la fiévre ardente. Si elle en diffère beaucoup, suivant lui, j'ai vu néanmoins qu'elle se terminait quelquefois par la suffusion ictérique.

Ne pas séparer de la peste la fiévre jaune, serait une opinion erronée. Il existe quelques symptômes communs qu'il indique; mais la peste,

dit-il, est eudémique à certaines régions : la fiévre jaune ne l'est que pour les individus qui n'ont pas encore habité les pays chauds; la peste ne se communique que par contagion : la fiévre jaune n'atteint plus les individus une fois acclimatés... ; la fiévre jaune est le produit d'une chaleur extrême sur les corps vivans qui ne sont point accoutumés à cette impression ; les épidémies ont un temps déterminé pour leur cours : la fiévre jaune attaque en masse ou isolément les nouveaux débarqués ; les épidémies n'épargnent personne : les habitans sont rarement atteints de la fiévre jaune... Quoique le fond de ces propositions soit vrai, sous certains rapports, ceux qui n'ont pas habité plusieurs contrées de l'Amérique n'auraient pas une idée très-juste de la maladie, en trop généra-

lisant ou en s'en rapportant à la lettre aux ouvrages de ceux qui n'ont écrit que d'après les épidémies d'un seul endroit. Mais ensuite, le docteur Gilbert ajoute, avec beaucoup de justesse : « on ne peut cependant » disconvenir que la fiévre jaune » devient épidémique, lorsque les » causes qui la produisent agissent » même sur les individus accoutu- » més à l'action de la chaleur : telles » ont été les épidémies des diverses » contrées de l'Amérique, ou même » de l'Europe. »

« Il faut également tracer une ligne » de séparation entre la fiévre jaune » et des fiévres d'hôpitaux et des pri- » sons, bien qu'elles aient beaucoup » de symptomes communs... ; mais il » est des symptomes spéciaux qui » font de la fiévre jaune un genre » particulier, tels sont les vomisse-

» mens noirs, la suffusion ictérique,
» la suppression des urines, l'irrita-
» tion toujours très-vive dans l'inva-
» sion, le visage rouge et l'œil ar-
» dent. »

Je ne pense pas que ces symptomes dussent faire un genre particulier, mais seulement une espèce. Comme on voit souvent la fiévre jaune sans qu'il y ait des vomissemens noirs, et que les vomissemens noirs et la suffusion ictérique n'appartiennent pas toujours exclusivement à la fiévre jaune, ils ne peuvent être appelés essentiellement pathognomoniques: c'est l'ensemble et la réunion de plusieurs symptomes qui constituent cette maladie.

« La fiévre jaune est-elle bien dis-
» tincte des fiévres bilieuses? Il y a
» tout lieu de croire qu'elle n'est que
» le maximum des fiévres rémitten-

tes bilieuses. » Ce que dit ici M. Gilbert est conforme à ce que j'ai observé : les méthodes curatives qui leur conviennent sont identiques.

En parlant des crises et du pronostic de la maladie, on lit : « il faut » toujours bien distinguer, dans la » fiévre jaune, la présence de la » fiévre ou l'état d'irritation ; l'ab» sence de la fiévre ou l'état gangré» neux. » Je n'ai pas toujours vu ainsi ces états ; car fréquemment il y avoit absence de fiévre, et les viscères n'étaient point encore frappés de gangrène. Dans ce cas, plusieurs malades guérissaient malgré les hémorragies, comme on le verra dans ce traité, s'ils étaient confians et dociles. Il n'est pas question, dans l'ouvrage du docteur Gilbert, d'aucune ouverture de cadavres.

Parmi les bons avis donnés à l'ar-

ticle *Traitement préservatif*, on voit, avec peine, qu'il a adopté l'idée de quelques anciens médecins phébotomistes des colonies, et de Thion de la Chaume (traduction des maladies des Européens dans les pays chauds de Lind, *tome II*, *page* 31), lorsqu'il recommande à ceux qui sont doués d'une constitution phlétorique de se faire faire une ou deux saignées, en arrivant à St.-Domingue.

Dans le *Traitement méthodique*, il convient d'appliquer les remèdes de manière à ce que les excitans n'irritent pas, et que les adoucissans n'affaiblissent pas; il faut savoir marcher entre ces deux écueils. M. Gilbert dit qu'il n'y a pas grand'chose à espérer des lavemens de quinquina lorsque l'irritation de l'estomac s'oppose à l'administration de ce re-

mède. J'ai cependant tiré un grand parti de cette méthode, en composant les lavemens d'une manière convenable et en les faisant garder pour qu'ils puissent produire leur effet. On ne trouve pas qu'il soit fait mention, en rien, des acides minéraux ni de l'opium sagement combinés.

Ce paragraphe est terminé par la transcription du traitement usité par le docteur Rush, qui consiste à administrer, toutes les six heures, une poudre composée de jalap et de mercure doux. « Il y a lieu de s'é-
» tonner, dit l'auteur, que l'irrita-
» tion des organes ait permis l'usage
» de ces moyens. Il faut qu'à Phila-
» delphie elle soit beaucoup moins
» vive que dans notre colonie (elle
» y est, principalement dans tout le
» sud des Etats-Unis, au moins aussi
» vive qu'aux Antilles). Je m'éton-

» nerai seulement qu'un traitement
» si vanté, dans la fiévre jaune de
» Philadelphie, n'ait pas été pratiqué
» dans la même maladie qui a ravagé
» cette malheureuse ville dans l'an
» six et l'an sept (1797 et 1798). »
M. Gilbert n'a pas été fidellement informé : le docteur Rush, et quelques autres, ont continué à employer ce traitement dans les épidémies succédentes; mais plusieurs l'ont varié ou l'ont entièrement abandonné.

L'aversion que l'auteur manifeste pour la saignée, depuis l'invasion de la maladie, d'après les conseils de Poupée-Desportes, est très-fondée ; il en est de même à l'égard de l'émétique. Il pense, avec raison, que cette maladie a atteint de tous temps, dans les colonies, les Européens qui y ont abordé. Ses causes locales et temporaires, loin de de-

venir permanentes, dit-il, s'affaibliront insensiblement d'elles-mêmes, ou plus promptement si les moyens convenables d'hygiène publique y sont employés. Je vois avec satisfaction que son opinion coïncide avec la mienne, en prononçant que la fiévre jaune n'est pas d'une origine étrangère; qu'elle a sa source dans un air très-chaud, saturé d'émanations marécageuses; qu'elle exerce des ravages d'autant plus redoutables, que les lieux où elle se répand sont plus voisins des foyers des miasmes, et que, selon l'opinion de la généralité des praticiens, elle n'est pas contagieuse. Cependant, il ne décide rien sur ce dernier point, parce qu'il a vu, dans les hôpitaux, des officiers de santé et des employés être victimes de la maladie, et que les hommes

les plus acclimatés n'ont pas même *été* épargnés par ce fléau.

Ces circonstances n'offrent rien qui doive surprendre, dans l'hypothèse où l'on se trouvait, sur les ruines d'une ville incendiée pour la seconde fois depuis huit ans et demi, encombrée de substances infectes d'où s'élevaient, comme il le dit lui-même, des miasmes méphytiques, et où l'on éprouvait tant de privations, tant de peines morales et physiques. D'ailleurs, ces officiers de santé étaient déjà exposés aux influences des mêmes causes que leurs co-débarqués. On conçoit aussi très-bien que telle maladie, qui n'est pas nécessairement contagieuse dans l'origine, le devient quelquefois consécutivement, ainsi que je l'ai exposé.

Enfin, cet opuscule, terminé par

des conseils de salubrité, fait beaucoup regretter, sous tous les rapports, que notre collègue n'ait pas pu demeurer plus longtemps dans ce pays, pour être à même de faire l'histoire médicale et la topographie de St.-Domingue.

INTRODUCTION.

J'ai pu rassembler, pendant cinq années que j'ai passées aux Etats-Unis d'Amérique, quelques matériaux sur la maladie désastreuse qui y est connue sous le nom de *yellow fever*, fiévre jaune. Plusieurs faits dont j'avais, auparavant, été témoin aux Antilles, principalement parmi les militaires et ceux que les troubles avaient obligés de prendre part aux fatigues de la guerre, me furent offerts de nouveau, au continent septentrional, sur un grand nombre de malades; et j'entretenais, en outre, une correspondance avec des médecins des autres lieux où l'épidémie exerçait ses ravages. La diversité d'opinions dont retentissaient les papiers publics, les écrits qui paraissaient, et où l'on discutait sur son origine, ses causes et sur son traitement, sans résultats satisfaisans, m'engagèrent à attendre de nouvelles lumières. Ma résidence ordinaire et mon emploi étaient à Norfolck, en Virginie. Confiant

dans la méthode curative que j'avais suivie à St.-Domingue, je tins à peu près la même conduite.

Privé, alors, de toutes ressources bibliographiques, sans une note et sans un seul volume, à raison de l'incendie de ma bibliothèque, de mes papiers et du pillage de tout ce que je possédais au Cap-Français, il me fut impossible de consulter aucun auteur.

Un voyage que je fis dans le Nord, me fournit d'abord l'occasion de passer et de séjourner dans des endroits où la maladie existait, de converser avec des médecins et de recueillir de leurs entretiens quelques connaissances plus étendues ou moins équivoques. Presque tous ceux du pays la regardaient comme une fiévre maligne pestilentielle contagieuse, importée des Indes occidentales. Me trouvant ensuite à même de mettre à profit ces nouvelles notions, et de les vérifier dans les grandes épidémies, qui enlevèrent à Norfolck seulement, en 1795 et 1797, presque le sixième de sa population, je me flattais, comme *Sydenham*, qu'ayant étudié et suivi la nature dans les premiers tableaux qui me furent offerts, et que me

mettant, pour ainsi dire, à sa place, je pourrais être plus heureux dans les suivans, en marchant d'un pas plus actif et plus assuré. J'espérais, qu'après des époques de désolation aussi réitérées, des personnes de l'art, exercées par une pratique très-étendue et familiarisées avec un fléau qui, depuis 1793 jusqu'à présent, n'a pas manqué, chaque année, de sévir plus ou moins dans quelques villes maritimes, fixeraient enfin l'opinion publique sur un sujet d'une aussi grande importance. Je me persuadais, qu'au moyen de bonnes lois sanitaires, d'un mode de traitement fondé sur l'expérience et une rigoureuse observation, les habitans de ces contrées, consolés sur le passé, rassurés sur le présent et remplis d'espoir pour l'avenir, abandonneraient toute idée d'importation pestilentielle et de contagion, cesseraient de fuir leurs habitations, de déserter les villes, d'oublier les devoirs de la charité, les liens de l'amitié et de la consanguinité. Mais, j'ai quitté ce continent en 1798, sans avoir été beaucoup plus satisfait sur les principaux points œtiologiques et thérapeutiques qui font l'objet de leurs controverses; et il ne

m'a pas paru que leurs connaissances, à cet égard, aient été plus avancées que lorsque la maladie a commencé.

Dans l'automne de 1798 et 1799, la terreur était encore la même parmi les habitans de Philadelphie, qu'en 1793. Le drapeau jaune était arboré sur les maisons où il y avait des malades, les magasins étaient fermés, toutes les affaires commerciales suspendues, les rues absolument désertes, et le Gouvernemeut avait établi son siége à Trenton, dans le New-Jersey, à trente milles de Philadelphie (1). Dans tous les ports de mer, on faisait observer la quarantaine. Comme dans les années précédentes, le voyageur ne pouvait pas poursuivre sa marche. Entre autres exemples, on voit qu'en date du 15

---

(1) Les nouvelles de Philadelphie, concernant la dernièreépidémie de 1802, portent à 30,000 le nombre des habitans réfugiés dans les campagnes, pour se soustraire aux ravages de la fiévre jaune. Le commerce de cette ville s'est trouvé entièrement suspendu. La maladie a plus particulièrement régné dans la classe du peuple la plus pauvre, et parmi les victimes qu'elle a enlevées se trouvaient un grand nombre d'émigrans.

septembre

septembre 1798, une ordonnance du maire de Baltimore, défend à toutes personnes venant de Newyork, de Philadelphie et de Wilmington, où la maladie régnait, d'approcher de Baltimore de plus près que trois milles, à moins d'un certificat qui constate qu'elles sont sorties de ces lieux depuis quinze jours.

Cependant, nous avons eu la satisfaction de voir que tous les médecins français qui avaient exercé sous la zone torride, n'ont pas varié dans leur sentiment sur la cause originelle de cette maladie; qu'ils n'ont pas remarqué qu'elle fût essentiellement contagieuse, et qu'ils ont toujours été les moins malheureux dans le traitement des malades qui leur ont été confiés. Quelques-uns d'entre nous, pénétrés de reconnaissance et d'affection envers des peuples généreux et hospitaliers, dont les actes d'humanité et de bienfaisance s'étaient déployés à l'envi, lorsque l'incendie et les massacres dans nos colonies eurent forcé les habitans à se réfugier chez eux, et à y chercher un asyle, pensèrent qu'il était de leur devoir d'émettre leur opinion sur une telle calamité, et d'en

prévenir les magistrats : ceux de Norfolk m'ont quelquefois consulté à ce sujet (1).

---

(1) *Recherches et observations sur les causes et les effets de la maladie épidémique qui a régné à Philadelphie, en* 1793, par *Jean Devèze*, chirurgien au Cap-Français, chargé alors, comme Médecin, de l'hopital de *Bush-Hill*, par le comité de santé. Philadelphie, 1794.

Lettre du même, officier de santé en chef de l'hopital français, à Philadelphie, à M. *Mifflin*, gouverneur de Pensylvanie, 27 août 1797.

Avis de *L. Valentin*, ayant pour titre : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*, publié dans le *Herald Norfolk and Portsmouth advertiser*, 4 septembre 1795. J'y rassurais les habitans sur l'origine purement locale et non contagieuse de la maladie, et il est à remarquer qu'ils n'ont pas fui leurs demeures. A la même époque je développai cette opinion dans une lettre adressée au professeur *Mitchill*, dont il a fait consigner l'extrait dans une dissertation inaugurale, soutenue par *Saltonstall*, au collège de Columbia, à Newyork, en 1796. (Voy. *la Biblioth. britanniq.*, tome 3 des sciences et arts, page 22).

On the diseases non prevalent in Philadelphia par S. M. *Dunan*, licencié de la faculté de Paris, publié dans l'*Aurora*, 28 août 1797.

On the yellow fever as it appeared at Baltimore in the summer and automn of 1800, par *Chatard*, de

On doit dire, à la louange des principaux médecins des côtes de la Virginie et de la

---

Saint-Domingue. Lettre au D. Miller, insérée dans le *medical Repository*, vol. IV, page 253.

Le Moniteur universel du 20 fructidor an dix, donne un extrait de nouvelles de Newyork, en date du 24 juillet 1802, par lequel on voit le regret qu'éprouvent les habitans de cette ville, du départ des médecins français, soit pour l'Europe, soit pour les Antilles, qu'ils habitaient avant leurs désastres. « Cette circonstance, est-il » dit, nous est encore très-défavorable; car on convient » généralement qu'ils s'entendent mieux à traiter les » malades atteints de la fiévre jaune, et il est vrai de » dire que ce pays leur est redevable des cures les plus » remarquables qui ont eu lieu dans ce genre de maladie ».

Dans d'autres détails de Newyork, du 28 juillet, insérés dans le Moniteur du 27 fructidor an dix, on lit ce qui suit: «A peine un malade, saisi de la fiévre jaune, » est-il soupçonné d'en être attaqué, qu'on l'abandonne » la plupart du temps, sur le lit de douleur, sans daigner » lui porter aucun des secours dont il a besoin. On croit » avoir beaucoup fait pour sa guérison, lorsqu'on a mis » à côté de son lit, sur une petite table, une bouteille » de vin de Madère et une carafe d'eau, qu'on laisse à » sa disposition. On se borne ensuite à entr'ouvrir, trois » ou quatre fois par jour, la porte de sa chambre, en se

Nouvelle-York, qu'ils ont presque généralement considéré cette maladie comme indigène, et qu'ils n'en faut pas aller chercher la cause ailleurs que dans leurs villes, où se trouvent les foyers d'infection propres à la développer, selon les diverses modifications locales, l'état et les dispositions des individus, pendant que d'autres imaginent que

---

» tenant la bouche et les narines bien serrées dans un » mouchoir (ou une éponge) imbibé de vinaigre, afin » de s'assurer si le pestiféré respire encore..... Aussi » devons-nous dire, à la gloire des médecins français » des colonies, qui ont résidé sur ce continent pendant » quelques années, qu'ils n'ont jamais sacrifié personne » ou à leur propre santé ou à leur répugnance : on les a » toujours vus, au plus fort de la contagion, courir de » rues en rues, de maisons en maisons, pour adminis- » trer leurs soins, jusqu'à la dernière extrémité, à des » familles entières de malades et de moribons, auprès » desquels ils se rendaient à la moindre invitation.

» Le peuple de ce pays, et même les gens qui se pi- » quent de n'être pas peuple, ne sont pas encore parvenus » à comprendre que la fiévre jaune n'est point importée » dans les villes où elle exerce communément ses ra- » vages, et que ces villes en renferment les germes dans » leur propre sein, etc...... ».

ces foyers d'infection ne sont que les véhicules qui propagent la contagion apportée du dehors. Depuis ce temps, beaucoup d'autres médecins ont reconnu la véritable source de la fiévre jaune, ainsi qu'on le verra dans le cours de cet ouvrage.

Je n'ai hasardé aucune relation sur cette maladie, malgré qu'on m'en ait demandé, parce que je m'attendais que quelque judicieux observateur français, ayant longtemps habité ces climats, publierait un travail *ex-professo*, auquel le mien serait toujours resté très-inférieur. On s'est plaint si souvent et avec raison, surtout depuis que l'idéologisme en médecine paraît prendre un certain ascendant, qu'il y a des sujets dans cette science sur lesquels on se hâte trop d'écrire. D'ailleurs, depuis longtemps, les Anglais avaient donné plusieurs descriptions sur celui-ci, et les Anglo-Américains, en divergence d'opinions entr'eux, en ont publié après chaque épidémie. Mais le retour annuel de la maladie, tant à la partie méridionale du Nouveau-Monde, qu'à la septentrionale, occupe les esprits et attire en Europe, plus que jamais, l'attention publique. Il sem-

ble, depuis quatre ou cinq ans, que les Français, inquiets et effrayés sur le sort de ceux qui partent pour ces pays, entendent parler d'une maladie nouvelle et inconnue jusqu'à présent. Comme la peste, on craint son introduction dans nos ports.

Sensible à la confiance que les professeurs de l'Ecole de Médecine de Paris veulent bien me témoigner, je cède à leur invitation, en leur présentant aujourd'hui cette faible esquisse. J'aurais desiré la rendre plus concise, peut-être plus concluante, et éviter des répétitions sur ce que l'on connaît déjà concernant cette affection; mais en matière de recherches, et dans l'exposition du tableau d'une maladie aussi désastreuse, il convient d'examiner l'ensemble des effets qui peuvent nous conduire aux causes, s'écarter quelquefois de l'analyse pour procéder par la synthèse, comparer les résultats des moyens connus, d'après leur application aux cas qui offrent la même similitude, les varier selon les différences, ou s'il est possible, en substituer d'autres qui conduisent plus sûrement et plus efficacement au but.

Si cet ouvrage n'ajoute rien aux connais-

sances acquises dans ces pays lointains, ou s'*il* ne confirme pas, autant qu'on pourrait le desirer, les principes déjà reçus, l'emploi des moyens adoptés et célébrés par la plupart des médecins nationaux; ou si, enfin, il ne concourt pas à résoudre, plus ou moins, le problême concernant le véritable type de cette maladie, par rapport à la contagion, et son identité avec celle qui a dévasté une province d'Espagne en 1800, c'est que réellement je n'ai pu y apporter d'autre ornement que la vérité dépouillée de toute hypothèse. Je n'offre que ce que j'ai vu, ce que j'ai fait et ce qui m'a été transmis par des amis avec lesquels j'ai conservé une correspondance.

J'ai cru devoir faire mention, en passant, et lorsque l'occasion s'en présente, des fiévres pernicieuses ou malignes qui affligent les habitans des lieux marécageux, vers les côtes maritimes et ceux des contrées nouvelles ou des établissemens dans l'intérieur, à raison de leur grande analogie avec la fiévre jaune, et de l'identité des causes qui les produisent, d'après certaines modifications et influences générales ou particulières.

J'évite toute discussion sur les propriétés chimiques de l'atmosphère, laissant à d'autres à décider si le méphytisme ou gaz qui s'exhale des lieux resserrés et mal-propres, des *palus*, des places fangeuses, que l'eau a abandonnés dans les temps chauds et secs, et des corps en putréfaction, est *l'azote oxigéné*, le *septon* du docteur *Mitchill*, ou bien *l'azote hydrogéné*, et si son union au sang peut en expliquer la dissolution, la putréfaction, etc. Mais autant j'évite les discussions partielles et plus ou moins systématiques, autant je rappellerai les observations générales, faites pendant un grand nombre de siècles, depuis le précieux livre des *Epidémiques* d'Hippocrate, et son traité *De aere, aquis et locis*; en un mot, sur les influences terrestres et atmosphériques qui agissent dans les divers états de santé ou de maladie sous les différens climats. Je n'entreprendrai pas de redire ce qui se trouve épars dans les écrits des naturalistes, médecins et voyageurs : je renverrai à l'introduction des PRINCIPES NATURELS du docteur *Léjoyand* (5 vol. in-8°.), après en avoir extrait, cependant, ce qui a des rapports

directs avec les moyens préservatifs des maladies endémiques, épidémiques et contagieuses.

« Les vrais philosophes, amateurs de la
» simplicité, ont représenté, dans tous les
» siècles et chez les nations les plus cultivées,
» que plusieurs peuples vivaient longtemps
» et se guérissaient très-bien sans médecins;
» que la nature avait pourvu à leurs remèdes
» comme à leurs alimens, d'une manière
» plus simple, plus certaine et plus évidente,
» que par les méthodes, les systêmes et les
» rêveries de l'imagination. Mais aujour-
» d'hui, la contagion s'est répandue pres-
» que dans toute la terre; on ne connaît
» plus guère que les Lapons qui vivent dans
» la simplicité; et depuis trente-cinq ans
» qu'on n'a publié, autant que je sache, des
» observations sur leur régime, il se peut
» qu'elle soit déjà corrompue. Mais suppo-
» sant qu'elle ne soit point changée, leur
» médecine est encore aussi simple que celle
» des Grecs avant Hippocrate; ils traitent
» leurs malades suivant la tradition et l'u-
» sage, avec l'angélique (*angelica sativa*),
» une espèce de mousse qu'ils font cuire

» dans le lait, le lauréole, le fromage ran-
» gifère, le laiteron, quelquefois le tabac et
» son huile, dans les coliques spasmodiques;
» les noix vomiques dans l'esprit de froment,
» la décoction d'écorce de saule, les cendres
» de bouleau, le fiel d'ours, d'anguilles et de
» quelques oiseaux, la résine de sapin, le
» lait, le petit-lait, les mûres, les fraises,
» l'airelle rouge, les baies d'une espèce de
» bruyère, l'ustion qu'ils pratiquent par le
» moyen de l'agaric, les ventouses par suc-
» cion (1), et la saignée qu'ils emploient rare-

(1) Cette méthode, par succion, est commune à plusieurs peuples. Les Egyptiens, les Arabes, presque tous les Africains et des Américains, se servent d'une petite corne percée à son sommet : c'est le même procédé que j'ai vu employer au continent de l'Amérique. Quand j'y ai prescrit l'application des ventouses, des nègres l'exécutaient très-adroitement : pour cet effet, ils prennent une corne de bison, de taureau, ou autre convenable. Après avoir humecté ou non la peau du lieu, par leur soufle seulement ou avec un doigt mouillé, ils y appliquent la base de la corne, et aspirant l'air contenu, par le trou, ils forment le vide, ils scarifient la peau, réappliquent la ventouse, et, par un mouvement de la langue et des lèvres, placent dans le trou du sommet un petit

» ment. Les remèdes aromatiques, âcres et
» échauffans, qu'ils savent rendre plus ou
» moins incisifs, leur sont d'autant plus fa-
» vorables, que toutes leurs maladies sont
» inflammatoires, lymphatiques ou catar-
» rales, produites par l'épaisissement des hu-
» meurs. Il y a aussi des causes particulières
» désignées par Rosen et Montin. Leurs ali-
» mens, leurs maux et leurs remèdes sont
» très-simples. Ils meurent peu et vivent
» très-longtemps dans une santé très-vigou-
» reuse. Le règne minéral ne leur fournit
» pas le moindre remède...

» Si les nations avaient pu observer le
» nombre des morts, pendant le règne de la
» simplicité, exceptant les événemens et les
» révolutions meurtrières qui ont si souvent
» ensanglanté le globe ; le nombre des morts,
» depuis que l'on a réduit la médecine en
» méthode et en système, la comparaison des
» résultats généraux, affectés à chaque cli-

---

bouchon ; le sang coule quelquefois assez abondamment, et supplée aux sangsues, qu'on n'a pas dans les villes maritimes.

» mat, aurait terminé le différend qui agite
» les philosophes et la société depuis tant de
» siècles. Mais les comparaisons que nous
» prétendrions faire de notre siècle, avec les
» siècles précédens, seraient défectueuses ;
» car, les maladies populaires surtout, de-
» vaient être bien plus fréquentes et plus
» meurtrières, tandis que l'Europe était pres-
» que toute couverte de bois, d'étangs, de
» marais, de brouillards et de vapeurs infec-
» tes, d'habitations mal-saines, obscures et
» humides ; tandis que les hommes, conti-
» nuellement molestés par les vexations de
» l'anarchie et de la superstition, croupis-
» sant dans la mal-propreté et dans la crasse,
» n'avaient pas, comme nous, la facilité de
» renouveler leurs vêtemens. Tous leurs ali-
» mens devaient se ressentir de tant d'impres-
» sions nuisibles ; et de fait, tous les végétaux
» qui servent à leur nourriture, étaient peu
» cultivés et donnaient des sucs moins salu-
» taires. Les nations, surtout, qui habitent les
» bords de l'Océan septentrional, étaient plon-
» gées continuellement dans une atmosphère
» nébuleuse et infecte, nourries d'un pain
» grossier, non fermenté, de chair crue ou

» salée; tout, jusqu'à l'eau qui leur servait de
» boisons, devait être une source intarissable
» de maladies. C'était le règne de la lèpre, de
» l'éléphantiase et de toutes les autres mala-
» dies de la peau, de la plique, d'une vérole
» affreuse, du scorbut et des ulcères, qui
» passaient alors pour incurables, parce que
» les hommes vivant sans cesse au milieu des
» mêmes causes qui les avaient produites,
» il était presque impossible de les guérir,
» comme on peut le voir dans tous les au-
» teurs qui ont donné l'histoire de ces mala-
» dies. C'était le règne des maladies épidé-
» miques, si fréquentes et si meurtrières,
» que leurs ravages ne pouvaient être com-
» parés qu'à ceux de la peste. La France
» même, l'une des plages les plus saines et
» les plus agréables de l'Europe, et dans ce
» bel empire, les provinces méridionales qui
» jouissent d'un ciel plus pur que celui des
» autres provinces, n'étaient point à l'abri
» de cette désolation universelle, comme on
» peut s'en assurer en jetant seulement un
» coup d'œil sur le tableau de la France, sur
» l'état des léproseries et des maladies, lors-
» que Louis XIV fit de nouveaux réglemens

» et de nouvelles ordonnances, et en par-
» courant le petit abrégé que M. Raimond a
» écrit sur l'histoire de la lèpre, de l'élé-
» phanthiase, de la vérole et du scorbut.
» Ainsi l'on ne doit point attribuer à notre
» pratique médicinale, le mieux être dont
» nous jouissons; mais à l'industrie ou mé-
» decine naturelle qui a creusé des canaux,
» élevé des digues, desséché des plaines, con-
» traint les rivières et les fleuves, abattu
» les forêts, percé les montagnes, comblé
» les précipices, détourné les torrens, donné
» à la terre une face riante et fertile, au ciel
» sa pureté et son influence salutaire; à l'in-
» dustrie qui a multiplié les vêtemens, les
» habitations commodes et saines, changé
» le raisin en une liqueur précieuse; le grain
» en une substance bien fermentée, et cultivé
» en tous lieux des végéaux.

» Sans doute il existe encore sur la terre
» d'autres peuples que les Lapons, soumis
» aux lois de la simplicité, et peut-être
» d'une simplicité grossière et barbare; mais
» on connaît trop peu leur médecine natu-
» relle pour en pouvoir parler.

» Il ne paraît point que les Lapons aient

» été tourmentés par un aussi grand nombre
» de fléaux que les autres nations (1) : ils
» n'ont rien connu de ce qui peut affaiblir
» et dégrader l'homme, la guerre et la cor-
» ruption des arts; leur superstition même
» est très-peu de chose, comparée aux con-
» vulsions qui ont agité la plus grande partie
» du globe. Leur climat et leur sol n'ont
» point éprouvé de changemens aussi frap-
» pans, parce qu'ils n'étaient point constitués
» pour être altérés par une fermentation pu-
» tréfactive aussi continuelle. L'exercice sou-
» tenu, des alimens simples, des passions
» plus naturelles, donnent des maladies
» moins graves, des remèdes plus simples
» et plus aisés. Les Lapons ne connaissent
» point les fiévres continues, continentes,
» rémittentes, putrides, malignes, pété-
» chiales, la peste, la cachexie, le scorbut,
» l'hydropisie, la vérole, les maladies spas-
» modiques et convulsives, l'apoplexie : ils

(1) *Voyez* les Voyages de Regnard :

Harmens et fiellstroem, medicina Lappon.
Rosen et Montin, medicina Lappon.

» sont rarement attaqués de fiévres inter-
» mittentes, encore plus rarement de petite
» vérole et de rougeole. On servira la popu-
» lation de cette contrée en réformant l'édu-
» cation des enfans. Il est incroyable, dit
» Rosen, combien les maladies des enfans
» dévastent cette nation, au point que ceux
» qui n'ont pas encore passé un an, consti-
» tuent la moitié des morts : il attribue ce
» fléau à l'éducation dure et cruelle qu'on
» leur fait éprouver en les exposant nus au
» grand froid, et en les plongeant dans les
» lacs et dans les rivières. Ceux qui résistent
» à cette épreuve n'en deviennent que plus
» robustes ; mais ceux qui auraient pu vivre
» plusieurs années, périssent. Les Lapons
» jouiraient d'une santé encore plus ferme,
» sans l'usage effréné du tabac et de l'esprit
» de froment.

» Enfin ils ont très-peu de remèdes et ja-
» mais de compliqués : telle fut aussi à peu
» près la médecine chez les Egyptiens, chez
» les Grecs, les Indiens, les Japonais, les
» Chinois, les Scythes, les Américains,
» comme on voit dans le régime de Pytha-
» gore, dans Hippocrate, Platon, Homère,
Hésiode,

» Hésiode, Hérodote, Aristote, Thucydide,
» Aretée, Théophraste, Dioscoride, Plu-
» tarque, Pline, Lucrèce, Prosper-Alpin,
» Guillaume Pison, Kempfer, Mandesloo,
» Furstenau, Paxmann et un grand nombre
» d'autres écrivains et voyageurs; avec cette
» différence constamment observée : autant
» les peuples du nord recherchent avide-
» ment les aromates, les autres remèdes et
» les autres alimens échauffans qui croissent
» dans l'Inde, autant les Africains et les In-
» diens sont portés aux rafraîchissans extrê-
» mes, ignorant, dit Pison, ou ne faisant pas
» attention que l'un ou l'autre excès est nui-
» sible. Mais il y a apparence qu'ils ne l'igno-
» rent point, comme le prétend cet écrivain;
» car de temps immémorial les Indiens em-
» ploient, dans leurs alimens et dans leurs
» remèdes, avec modération et succès, des
» végétaux aromatiques, âcres et échauffans;
» on ne les emploie pas avec moins d'avanta-
» ges en Amérique, dans les lieux où le sol et
» l'atmosphère chauds et humides, jettent
» dans le relâchement et la mollesse; mais
» l'instinct, le goût dominant chez les peu-
» ples qui habitent l'équateur, est naturel-

» lement et généralement pour les rafraî-
» chissans ; à mesure qu'on s'éloigne de l'as-
» tre brûlant, ce besoin doit diminuer, et il
» diminue en effet (page 44 et suiv.) ».

Cette introduction, de 76 pages, imprimée en 1784, est le tableau le plus frappant, le plus philosophique et le plus conforme à ce qui s'est passé, et à tout ce que présentent encore aujourd'hui les diverses régions du globe, les peuples qui les habitent et la médecine qui y est en usage ; à l'égard de cette dernière et des systêmes qui l'ont dénaturée, on peut dire que les épidémies de fiévre jaune ou autre, dans lesquelles l'ictère se manifeste, en offrent aussi beaucoup d'exemples.

En effet, c'est une chose bien déplorable que ce chaos d'opinions, que ces controverses dont on aura lieu plus d'une fois de s'affliger en lisant cet écrit. Outre l'orgueil, cela ne vient-il pas, en grande partie, de ce que l'on ne se pénètre point assez des observations de Sydenham, et que l'on ne fait pas attention, autant qu'on le devrait peut-être, que les maladies épidémiques du même genre et de la même espèce, varient et ne conser-

vent pas toujours la même ressemblance? Beaucoup de causes n'influent-elles pas, sous le même climat, sur la santé, sur les mœurs et sur les maladies? N'est-ce pas vraiment une calamité, en médecine, que lorsqu'il s'agit d'éclaircir la diversité des faits, et quand le retour fréquent de ces fléaux en fournit si souvent l'occasion, on ne trouve que des choses vagues, des contradictions, des assertions générales ou fausses et des principes douteux? Voici encore, à cette occasion, comment s'exprime M. Le Soyaud :

« Gémissons, dit-il, sur la difficulté naturelle d'un art si variable et si incertain en lui-même, au lieu d'accabler sans cesse, par des sarcasmes déraisonnables, l'artiste infortuné qui ne trouve aucune ressource certaine ni dans les principes, ni dans l'observation, ni dans l'analogie.... Assemblez les médecins; chacun vous apporte sa méthode, souvent opposée et presque toujours différente; de-là ce proverbe : *Rara concordia medicorum*. Ce n'est pas que les imitateurs soient plus rares en médecine qu'en poésie; mais je demande à l'imitateur, qui s'avance le cerveau rempli des

» observations de Baillou et de Sydenham, ce
» qu'il va faire ; croit-il agir en Baillou et en
» Sydenham? Hélas ! non ; ce n'est point le
» génie de ces deux grands hommes qui va
» faire l'application ; c'est le sien, qui en
» diffère souvent autant que les ténèbres
» diffèrent de la lumière, et la mort de la
» santé.... Combien de génies se sont épui-
» sés pour n'apercevoir qu'une étincelle ou
» une faible lueur de la vérité, parce qu'ils
» ignoraient la voie qui leur avait été frayée !
» Ils se sont rencontrés souvent sans le savoir
» et sans étendre plus loin leurs découvertes ;
» tandis que les connoissances humaines au-
» raient fait des progrès immenses, s'ils fus-
» sent partis du point où les autres s'étaient
» arrêtés !.... On ne verra jamais le systême
» de la nature découvert et développé par
» un seul homme. La multitude agit suivant
» ses lois, sans en observer les rapports : elle
» se contente de voir tout en masse, les in-
» fluences, les causes et les effets ; elle s'ar-
» rête à la superficie, et laisse à ceux qui sont
» préposés pour la diriger, le soin d'exami-
» ner ce qui pénètre dans l'intérieur. D'abord
» quelques-uns soupçonnent le mystère, d'au-

» tres commencent à l'entrevoir ; les plus
» hardis écartent le voile et soutiennent que
» la nature n'a rien enfermé de mystérieux
» dans l'homme, rien dont les rapports ne
» soient démontrés avec ce qui existe à l'ex-
» térieur. Quel intérêt, disent-ils, aurait-
» elle à y placer quelque chose d'inconnu?....
» Le voile écarté, bientôt le mystère est ex-
» posé à la curiosité d'un plus grand nombre;
» alors on observe la vérité, elle se perfec-
» tionne par degrés, et parvient, à travers
» les contradictions de tous genres, à former
» un systême qui doit être regardé comme
» l'ouvrage de tous ceux qui l'ont observé;
» c'est ainsi que la nature montre que la vé-
» rité est un bien qui appartient à tous les
» hommes; chacun y contribue suivant la
» portion d'énergie qu'il apporte en nais-
» sant, et les circonstances qui en détermi-
» nent l'application.

« Souverains de la terre! vous répugnez
» à voir couler le sang de vos sujets; mais
» il existe dans vos empires un fléau plus
« destructeur que la guerre! c'est l'infrac-
» tion continuelle aux lois de la simplicité,
» et l'oubli des autres préceptes donnés par

» tous les grands médecins : il en est de bien
» essentiels que je n'ose désigner : il n'est pas
» permis à l'homme d'évoquer à la fois toutes
» les vérités nues et brillantes sur la terre ;
» elles feraient rougir trop de parjures ! Si
» on proposoit un moyen d'ajouter cinquante
» mille hommes tous les ans à la population
» de chacun de vos Etats, vous mettriez tout
» le poids de l'autorité pour que rien ne s'op-
» posât à son exécution. Vous en conserveriez
» bien davantage si la médecine était exercée
» comme elle doit l'être, et seulement si tant
» de compositions absurdes étaient proscri-
» tes : LA MÉDECINE MÉRITE UNE NOUVELLE
» PLACE DANS LE CODE DES LOIS, *puisque les*
» *hommes se sont accoutumés à traiter si*
» *légérement ce qui doit le plus les inté-*
» *resser* (pages 29, 64, 65 et 72) ».

Depuis le siècle d'Hippocrate jusqu'à la fin du 18e. de l'ère moderne, c'est-à-dire, jusqu'en 1784, époque où M. Le Soyaud cité, a écrit les PRINCIPES NATURELS, on avait vu des Aristophane et des Molière s'égayer sur la médecine et plaisanter les médecins : on avait vu des encyclopédistes propager le doute sur quelques articles, et répandre

l'obscurité sur le plus grand nombre. Jamais on n'avait tant parlé de la nature, jamais on ne s'en était plus éloigné dans la pratique et dans la théorie : la médecine avait besoin d'une législation nouvelle, M. Le Soyaud en a démontré la nécessité ; il en a découvert les bases, et on lui devra, en grande partie, l'impulsion extraordinaire que l'on remarque déjà dans quelques écrits.



TRAITÉ

DE

LA FIÉVRE JAUNE

D'AMÉRIQUE.

La fiévre jaune, *febris flava americana*, n'est point une maladie nouvelle d'un genre particulier, mais seulement une espèce de la nature des fiévres ardentes bilieuses ou inflammatoires, du *kausos* ou *causus* d'Hippocrate, souvent avec complication de putridité gastrique; quelquefois c'est une rémittente ou intermittente pernicieuse, maligne ou *ataxique*. La couleur jaune, plus ou moins prononcée qui se répand sur tout le corps ou quelques parties, formant le symptome le plus tranchant, lui a fait donner cette dénomination. On l'a appelée *fiévre de la Barbade*, *fiévre putride rémittente jaune des climats chauds*, *fiévre maligne des Indes*

occidentales, typhus grave, typhus icteroïdes, typhus tropicus, sinoque ictéroïde. Sauvages l'a appelée *tritéophie d'Amérique*. On l'a aussi nommée *mal de Siam*, lorsque les signes de la dissolution sont au comble, qu'outre la jaunisse, le sang s'extravase sous la peau, s'ouvre une issue par les différentes ouvertures naturelles, et transsude par les pores de quelques points de la surface cuticulaire; mais cette dénomination n'est pas plus applicable à ce pays qu'à ceux pareillement situés entre les tropiques et dans quelques parties de la zone tempérée d'Amérique, où j'ai vu absolument les mêmes symptomes que ceux que l'on avait dit être propres à la maladie apportée du royaume de Siam, à Saint-Domingue, par des vaisseaux espagnols (1).

---

(1) On a connu cette maladie aux Indes occidentales, dans le dix-septième siècle, et même auparavant. Le P. *Labat*, qui était à la Martinique en 1694, dit qu'elle y avait été apportée par le vaisseau l'*Oriflamme*, qui, revenant de Siam, avait touché au Brésil, où cette maladie faisait de grands ravages depuis sept ou huit ans. Du temps de *Poupée-Desportes*, médecin, mort

Il paraît que cette maladie s'est manifestée sur les Européens, dès l'origine de leur éta-

---

au Quartier-Morin, île St.-Domingue, en 1748, jusqu'à l'époque actuelle, on faisait, dans nos colonies, une distinction entre la maladie de Siam et la fiévre jaune, qui n'y était connue que sous le nom de fiévre ardente maligne, ou fiévre bilieuse maligne : on l'a aussi appelée quelquefois la *matelotte.* Ces maladies sont identiques, ou n'offrent qu'une variété d'effets. Le typhus des tropiques n'est pas toujours une fiévre jaune ; par exemple, cette espèce de fiévre maligne qu'*Huxam* a nommée *lente nerveuse,* et que *Cullen* a comprise dans le genre du typhus, est plus rarement accompagnée ou suivie des symptomes propres à la fiévre jaune, et celle-ci est presque toujours un typhus. *Labat* dit que les symptomes du *mal de Siam* étaient aussi différens que les tempéramens de ceux qui en étaient attaqués, ou les causes qui la pouvaient produire. Souvent il survenait un débordement de sang par tous les conduits du corps, même par les pores. Quelquefois on rendait des paquets de vers par haut et par bas. Cette maladie emportait en six ou sept jours au plus : il en a vu un seul qui a guéri après trente-deux jours. Quelques personnes, qui ne se sentaient qu'un peu de mal de tête, sont tombées mortes dans les rues, en se promenant pour prendre l'air. Presque toutes avaient la chair aussi noire et aussi pourrie un quart d'heure après qu'ils étaient expirés, que s'ils

blissement dans les deux Indes et à la côte méridionale d'Afrique, et qu'elle a exercé, de temps en temps, ses ravages avec plus ou moins de fureur, selon la situation des lieux bas et marécageux, la saison des pluies et après les inondations; comme en Afrique la sécheresse, comme dans certaines contrées de l'Amérique, l'accroissement de la population, le genre de travail, la manière de vivre des habitans, etc.

On l'a vue en Nubie, en Abissinie, le long de la côte occidentale de la mer Rouge, jusqu'à Babel-Mandel, et même sur l'Euphrate, comme à Bassora, et sur les côtes de la

---

eussent été morts depuis quatre ou cinq jours. « Les » Anglais, que nos flibustiers prenaient tous les jours, » dit-il, portèrent cette maladie dans leurs îles; elle se » communiqua de la même façon chez les Espagnols et » les Hollandais. Elle faisait encore de grands ravages » lorsque je partis des îles, en 1705. J'en ai été attaqué » deux fois : j'en fus quitte, la première, pour quatre » jours de fiévre et de vomissemens de sang; mais la » seconde fois, je fus six ou sept jours en danger. » (*Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique*, par Labat. Tom. I, *in*-8°., pag. 73 et 74.

Perse etc. ; en Egypte, en Syrie, vers Alexandrette, Tripoli, Acre, en Chypre et sur toute cette côte de la Méditerranée qui est très-mal saine ; enfin, dans quelques régions chaudes et humides de la Grèce, dans l'île de Sardaigne, dans celle de Minorque, etc. On prétend que la même maladie a été apportée à Cadix, en 1800, d'où elle s'est répandue par contagion d'une manière épouvantable dans huit autres villes de la province d'Andalousie, où elle a enlevé, disent les relations d'Espagne, 79,500 personnes, et près de cent mille, en y ajoutant la mortalité des bourgs et villages ; mais, à la même époque, et quelque temps auparavant, une fiévre pestilentielle ravageait les ports de Maroc, et s'étendait dans l'intérieur de ce Royaume (*Voy.* le paragraphe IX.

Il n'y a pas d'année où la fiévre jaune ne se manifeste dans quelques parties de l'Amérique, principalement en temps de guerre, soit dans les Antilles, soit au continent ; tout le long de la côte, sur la mer Atlantique, depuis *Rio de Janeiro*, vers le 23e. degré de latitude sud, jusqu'au 46e. degré de latitude nord. Dans cette immense étendue, les éta-

blissemens où cette maladie règne le plus ordinairement, sont sur les côtes du Brésil et de l'embouchure de *l'Amazone*, à la Guiane française et hollandaise, à Caraque, à la Guayra, Venezuela, Carthagène, Porto-Bello, Honduras et tout le golfe du Mexique, comme à la Verra-Crux, à la basse Louisiane (1) et aux Florides. En continuant

---

(1) En 1797, elle exerça ses ravages dans la Haute Louisiane, sur les bords du *Mississipi*, près de l'embouchure du *Missouri*, comme à *Neuw-Design* à *Saint-Louis*, etc. D'après le rapport du docteur *Watkins* du Kentucky, cette maladie avait, deux ou trois ans auparavant, dépeuplé un village indien. Il a déclaré que la fiévre de son pays et des lieux où il a voyagé dans le sud-ouest, ressemblait en tous points à celle qu'il venait de voir à Philadelphie et à Baltimore; qu'elle était évidemment et uniquement le produit des marais, et jamais contagieuse. La même fiévre a été quelquefois fatale aux habitans de Mobile, de Pensacola et autres lieux dans les Florides.

Don Ulloa, commandant au Pérou, sans s'expliquer sur la teinte de la peau, dit que les fiévres intermittentes et rémittentes sont si communes et si malignes dans la partie basse du pays, dans les *quebradas* profondes, qu'elles dépeuplent quelquefois ces contrées. Ces

au nord sur le territoire des Etats-Unis, qui s'étend depuis le 31e. degré de latitude nord jusqu'au 46e. ; on trouve plusieurs endroits où cette maladie s'est développée, et où elle a été plus ou moins meurtrière. Voici l'ordre des époques où on l'a observée :

Elle a paru onze fois à *Philadelphie*, depuis le premier établissement de cette ville en 1683; savoir : dans les années 1699, 1741, 1747, 1762, 1893 (très-légérement en 1796), 1797, 1798 et les suivantes jusqu'à l'anné 1802 inclusivement. La première fois, on apprit que longtemps auparavant elle avait causé une

---

maladies ont du rapport avec celles qui règnent en quelques endroits de l'Italie, il suffit d'y séjourner pour en être pris. Ceux qui en apportent le germe dans la partie haute ne communiquent pas ces maladies aux naturels. (*Mém. Philosophi.*, 2 vol., traduits et publiés à Paris en 1787.)

Les mêmes maladies de nature ataxique règnent dans plusieurs endroits de la Californie, notamment à San-Joseph ; Chappa d'Auteroche y a péri en 1769 ; les trois quarts des habitans avaient succombé, et le reste avait pris la fuite. (*Voyage en Californie*, 1772, pag. 39 et suiv.)

grande mortalité dans plusieurs îles des Indes occidentales. L'épidémie de 1793, qui a duré depuis le commencement d'août jusque vers le 10 de novembre, a emporté 4,048 personnes; en 1797, on a évalué la perte à presque autant; la population est de 55,000 ames: en 1798 on a écrit de Philadelphie, en date du 18 novembre, que, d'après le relevé fait, 3,446 personnes y sont mortes de la fiévre jaune, et si l'on ajoute à ce nombre 1,554 habitans qui sont allé mourir en campagne, en fuyant ses atteintes, on aura 5,000 personnes enlevées à cette cité par ce fléau. On ajoutait qu'elle avait commencé à s'établir à *Newmilford* (connecticut), *Royalton*, *Windsor* et dans quelques îles du lac Champlain.

La même fiévre s'est montrée à *Charleston* (Caroline méridionale) dans les années 1700, 1732, 1739, 1745, 1748, 1792, 1794, 1795, 1796, 1797, 1799, 1800; mais dans les dernières années elle s'est adoucie, et a frappé beaucoup moins de victimes qu'en 1796 et 97, où elle a sévi avec la plus grande force. D'après le rapport du docteur *Ramsay*, lu à la société médicale de cet Etat, la fiévre jaune de 1799 commença en juin, par des

des matelots d'un navire espagnol ; en juillet, d'autres marins en furent attaqués ; mais elle ne devint épidémique que vers le milieu d'août, et continua jusqu'au milieu d'octobre, malgré l'abondance de la pluie (1).

(1.) Les époques où cette maladie s'est manifestée à Charleston, telles que j'ai pu me les procurer et ainsi que je les ai désignées dans mon premier travail, se trouvent en conformité avec celles qui ont été indiquées par un des plus habiles médecins de cette ville, et qui me sont parvenues depuis peu. Le docteur *David Ramsay* les a rapportées telles qu'il les avait reçues du docteur *Prioleau*, d'après les manuscrits de son grand-père, *Samuël Prioleau*, écuyer, observateur exact, mort à Charleston à 74 ans. La seule différence est qu'au lieu de 1700 pour la première époque, il y a 1699, et au lieu de 1748, comme l'a écrit le docteur *Lining* qui en a été témoin, il est marqué 1749. Il dit aussi que la fiévre jaune reparut en 1753 et 1755, mais sur un petit nombre d'individus ; que lors de sa première apparition, elle passait pour être *la Peste :* mais on a jugé dans la suite que c'étoit la fiévre jaune. Malgré qu'on l'eût supposée importée et contagieuse, on observa, cependant, que les personnes infectées de cette maladie et qui allaient mourir hors de Charleston, ne la communiquaient pas aux habitans de la campagne. Pendant 42 ans, après 1749,

Elle fit son apparition en Virginie, principalement à *Norfolk*, en 1741, 1747, 1795,

---

il n'y eut point d'épidémie de fiévre jaune. Dans différens étés, seulement, on observa quelques cas sporadiques de la maladie. (Discours lu à la Société médicale de la Caroline du Sud, le prémier jour du 19e. siècle, ayant pour titre : *A review of the improvements, progress and State of Medicine, in the 18 th. century*).

Dans une lettre du même médecin au docteur *Miller* de Newyork (18 novembre 1800), il dit : « Les dis-» putes qui ont agité les Etats du nord, concernant l'ori-» gine de la fiévre jaune n'ont jamais existé à Charleston. » Il n'y a qu'une opinion parmi les médecins et les habi-» tans : c'est que la maladie n'est ni importée ni conta-» gieuse. C'est le sentiment unanime de la Société médi-» cale qui, en conséquence, a donné, l'été dernier, son » opinion au gouvernement, sur l'inutilité des lois rigou-» reuses qui ordonnent la quarantaine à cause de la fiévre » jaune. » (*The Medical Repository*, vol. IV, page 218).

On pensait bien différemment à Charleston qui, après Savannah en Géorgie, est la ville la plus méridionale de l'Union, avant qu'une nouvelle ère de cette maladie eût recommencé en 1792 ; car le docteur *Lining*, qui a donné la description de la fiévre jaune de 1748, dans laquelle le tableau des symptomes est généralemnt vrai,

1797, très-légèrement les deux années suivantes, plus violemment en 1800 et 1801; l'épidémie de 1795, et plus particulièrement celle de 1797 ont été plus remarquables par la violence des symptomes; mais j'ai vu dans tous les étés et les automnes que j'ai passés à Norfolk (latitude nord 36° 55', longit. ouest 76° 28'), sur les bords de la baie de *Chésapeak* et dans les contrées adjacentes, des fiévres rémittentes de mauvais génie. J'employai avec un égal succès le même traitement qu'à Saint-Domingue. La victoire était certaine en bourrant les malades de bonne écorce du Pérou, en poudre fine, aussitôt qu'il paraissait quelques signes de malignité, dès la première ou la seconde rémission ou intermission, et sans autre préparation préalable que de rendre quelquefois les premières doses

---

dit qu'elle avoit été apportée des îles de l'Amérique, où cette maladie est *épidémique*, et qu'elle se communiquait par contagion. Cette description, traduite en français, est insérée dans le journal de médecine de Paris, année 1758, tom. VIII, pag. 408. On pourroit être étonné de ce que nous n'en avons pas eu d'autres en notre langue.

purgatives, par l'addition d'un sel neutre. Nous étions environ trois mille Français, lorsque nous débarquâmes à Norfolk et à Portsmouth, des vaisseaux composant la flotte sous les ordres du *Contre-Amiral Cambis*, en Juillet 1793, après la malheureuse catastrophe du Cap. Plusieurs de ceux qui y restèrent, ou aux environs, furent atteints de cette fiévre, mais aucun de la fiévre jaune proprement dite, qui n'y a pas paru cette année. Notre transition subite, d'une grande aisance dans la plus profonde misère, et après avoir échappé à des dangers indicibles, semblait avoir suffisamment affecté notre moral, pour nous prédisposer à cette maladie, que la saison, la stagnation d'une atmosphère très-chaude, un site bas et comme noyé, semblaient aussi devoir déterminer dans le pays où nous arrivions.

Dans le troisième mois qui suivit notre débarquement, après avoir donné tous mes soins à nos malheureux compatriotes, et après avoir, contre toute attente, retrouvé l'objet le plus cher à mon cœur (1), je fus

(1) Mon épouse, que l'on disoit avoir été la victime

moi-même atteint de la fiévre rémittente pernicieuse : ayant encore la tête à moi, dans les deux ou trois premières rémissions, d'après le compte que l'on m'avait rendu de mon état, pendant les exacerbations, je me fis donner du quinquina rouge en substance, autant que je pouvais en avaler ; il me réussit complétement, et je lui dois mon salut.

Il n'y a réellement de différence entre ces maladies et la fiévre jaune, que par des vomissemens qu'on a beaucoup de peine à arrêter (on vomit souvent dans les premières), par la suffusion bilieuse, et communément par des hémorragies. On verra ci-après que quand celle-ci arrive, celles-là, qui sont annuelles, en prennent la tournure et ont fréquemment une issue semblable ; mais les membres du Collège de médecine de Philadelphie, dans leur adresse à la législature

---

de la fureur des Nègres, et qui, débarquée à Newyork et pareillement incertaine sur mon sort, put découvrir en quel lieu j'existais sur ce continent, par un avis qu'elle avait fait insérer dans l'une des gazettes de la même ville. (*Daily Advertiser*, *august*. 10, 1793).

de Pennsylvanie, en 1797, disent qu'il y a cette différence essentielle, que la fiévre rémittente maligne n'a jamais été contagieuse dans ces climats (1).

---

(1) L'Académie de médecine de Philadelphie, formée depuis que les médecins du Collége ont manifesté leur opinion sur l'importation de cette maladie et sur sa nature contagieuse, a prononcé différemment dans une réponse au gouverneur *Mifflin*, le 3 décembre 1798. Les médecins qui la composent reconnoissent enfin que la fiévre jaune a pris sa source dans leur ville; que plusieurs autres villes éloignées de la mer, qui se sont trouvées environnées des mêmes causes, ont éprouvé les atteintes de la même maladie, sans qu'elle leur ait été portée; qu'elle était rarement contagieuse lorsqu'on s'était retiré dans des campagnes ou dans des villes non exposées aux exhalaisons putrides. « Nous avons plusieurs documens, disent-ils, qui prouvent qu'on a prévenu, en Europe, le retour de la fiévre jaune par la propreté. Elle a régné autrefois en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne, en Hollande, et accidentellement en Angleterre et en Irlande, sous les noms de fiévre putride, maligne, bilieuse et même de *gall sicknefs* et de *black fever* (maladie du fiel, fiévre noire). Cette dernière dénomination dérivait du vomissement noir, qui est si souvent le symptome d'une mort prochaine

A *Baltimore*, la fiévre jaune s'est déclarée en 1794, et y a frappé beaucoup de victimes. J'y passai deux fois à cette époque et j'y séjournai pendant plusieurs jours. Elle régnait principalement à *Fell'spoint*, lieu situé au midi de la ville et distant de plus d'un mille, où l'on a construit environ sept à huit cents maisons sur les bords d'une espèce de grand bassin naturel, formé par une large rivière nommée *Patapsco*, et où l'on construit et reçoit un grand nombre de navires. Je n'ai pu savoir au juste les époques où la maladie y a paru, antérieurement à celle-ci; mais elle y a de nouveau, exercé ses ravages en 1797 et toutes les années suivantes jusqu'à présent. L'épidémie de 1800 a encore enlevé, en trois mois, onze cent quatre-vingt-dix-sept per-

---

dans les fiévres bilieuses. » (*The Medical Repository*, vol. II, pag. 327).

Kramer, en parlant du climat de la Hongrie, l'un des plus mal sains de l'Europe, dit que les maladies qui se sont fait sentir dans ce pays en juillet, août et septembre, sont les mêmes que celles des côtes de Guinée, des Indes orientales et occidentales.

sonnes. La population est de près de dix-sept mille ames (1). Les côtes du Maryland offrent en été et en automne, les mêmes fiévres que celles de la Virginie.

---

(1) La Faculté de médecine de Baltimore vient enfin de reconnaître la vérité, et d'augmenter le nombre de ceux qui conviennent aujourd'hui que les sources de la fiévre jaune sont locales. Dans une adresse au maire de cette capitale du Maryland, concernant l'*origine domestique* de la *maladie pestilentielle* de 1800, cette Faculté dit : que la même maladie a régné en même temps dans d'autres lieux de l'intérieur de cet Etat ; savoir : dans le comté d'Harford, sur les bords de la *Susquehannah*, dans les comtés de Cécile, de Charles, de Dorchester, etc. ; que cette maladie ne vient pas de contagion humaine ; que les dispositions morbifiques de l'atmosphère ont exercé leurs influences délétères sur les animaux dans diverses parties des Etats-Unis ; que la calle des navires est quelquefois la source productive des effluves nuisibles, engendrés dans un lest impropre et par d'autres substances en putréfaction. Parmi les notes sur-ajoutées, je place celle-ci avec d'autant plus de plaisir qu'elle coïncide parfaitement avec l'opinion que j'avais émise aux Etats-Unis en 1795, et que j'ai consignée, il y a plus de deux ans, dans cet écrit. (*Vid. the Medical Repository*, vol. IV, pag. 351).

A *Newyork*, elle s'est manifestée en 1743, 1791 (légèrement en 1794), 1795, 1796, 1798, 1799, 1800, 1801 et 1802. L'épidémie de 1795, qui a été plus générale que celle de 1796, a duré depuis le milieu de juillet jusques vers la fin d'octobre, et n'a enlevé que sept cent trente-deux personnes; mais en 1798, elle en a enlevé deux mille quatre-vingt-six. Les deux tiers des habitans, à-peu-près comme dans les années suivantes, avaient abandonné la ville. La population est d'environ quarante mille ames.

A *Wilmington* (de Laware), les épidémies de 1798 et 1802 ont été des plus remarquables. A *Newhaven* (Connecticut), celles de 1743, 1794. A *Newlondon*, celle de 1798. A *Boston* et à *Newburriport* (Massachusetts), 1796; mais principalement à Boston, en 1797, 1798, 1799. A *Potsmouth* (New-hampshire), en 1798. A *Bristol* et à *Providence* (État de Rhode-Island), en 1795, 1796, 1797.

Il est remarquable que la scarlatine, la rougeole, la dyssenterie et le cholera-morbus, régnaient à Boston en 1797 et sévissaient sur plusieurs sujets, d'une manière extraor-

dinaire, jusqu'au mois d'août; qu'alors la maladie dont il s'agit, par son influence plus puissante, y imprima son caractère, et les convertit toutes en sa propre forme.

La fiévre jaune paraît plus ordinairement dans les villes maritimes. Celles de l'intérieur et les campagnes en sont exemptes, lorsque les mêmes causes d'insalubrité n'y existent pas. On a observé, en 1798, qu'elle s'était montrée à *Alexandrie*, sur le fleuve *Potomack*, où elle a causé parmi les marins, une grande mortalité; et dans la même année, à *Pétersbourg*, sur la rivière *Appamatox*, en Virginie.

En 1796, elle avait régné à *Galltopolis*, sur la rive occidentale de l'*Ohio*, à l'opposite du grand *Kanhaway*, parmi les Français qui ont formé et qui composent ce nouvel établissement. Elle s'est aussi manifestée quelquefois dans d'autres lieux des pays de l'ouest, jusques vers la rivière *Miami* du lac. On s'est assuré que les différens endroits où la fiévre jaune a régné, et qui par leur éloignement, n'ont aucune communication avec la mer, étaient environnés de substances

en putréfaction, et d'eaux stagnantes dont le lit resserré par la sécheresse avait laissé, en partie, la superficie de la terre à découvert.

La vaste étendue des Etats-Unis offre, dans l'intérieur, beaucoup d'endroits marécageux et sujets aux inondations, où les fiévres bilieuses, les rémittentes et intermittentes pernicieuses, que le professeur *Pinel* a nommées *ataxiques*, sont endémiques : telles sont les rizières de la Géorgie et de la Caroline du sud; les environs de la baie d'*Albermarle*, *Newbern*, *Edenton*, *Washington* dans la Caroline du nord; dans la basse Virginie; dans le milieu de la Pennsylvanie, à l'ouest de la Susquehannah; tel qu'en 1797 et 1798, dans le comté de Mifflin à *Shawangunk* et à *Coxsackié*, dans la Nouvelle-York; à *Salisbury*, dans le Connecticut; à *Sheffield*, sur la riviere *Hausatonack*, et dans la juridiction de *Canaan* au Massachusetts; sur les rives des lacs *Champlain*, *Erié*, *Ontario* et des autres petits lacs qui paient à ce dernier le tribut de leurs eaux : tels sont l'*Onondago*, l'*Oneida*, le *Cayuga*, le *Seneka* (1), et principalement

(1) En 1795 et 1799, la fiévre jaune s'est développée

la riviere *Genessee*, jusqu'à celle de *Niagara*; tout le territoire des Etats-Unis, qui avoisine les grands lacs et presque tout le haut Canada, est extrêmement insalubre.

Le pays de *Genesy* ou *Chenessee*, qui offre l'exemple d'un accroissement étonnant en population depuis 1792, est pourtant un des plus mal-sains. La fiévre rémittente ou intermittente maligne y attaque les neuf-dixièmes des habitans à la fin de l'été et en automne; elle a conservé le nom de *fiévre du Genesy*, dont on se preserve quelquefois en buvant à jeun un verre d'eau-de-vie dans lequel on a fait infuser une cuillerée à café de quina en poudre. Ces fiévres, qui proviennent évidemment des exhalaisons marécageuses dans des lieux nouvellement défrichés, mais entourés encore par des forêts où l'air ne circule pas suffisamment, ne sont accompagnées, de l'aveu des medecins, d'aucune contagion spécifique.

---

dans les comtés de l'ouest de l'Etat de Newyork, sur les établissemens du lac *Seneka* et dans le voisinage, où on la nomme: *lake fever*, fiévre des lacs.

Il y a beaucoup d'endroits où les terres nouvellement remuées, ou, comme disent les Anglais, *new made grounds*, près des marais et des rivieres exposées aux débordemens, sont fatales aux premiers habitans. Partout où l'homme porte la hache et la houe, dans des lieux sauvages et marécageux, il trouve ordinairement son tombeau. C'est ce qui arriva à l'équipage de la frégate l'*Eméraude*, chargé de faire l'établissement à *Gambie*, côte d'Afrique, en 1784 ; à celui du vaisseau l'*Expériment*, commandé par M. de *Girardin*, qui aborda à la Côte-d'Or, en 1786, pour y faire l'établissement d'*Amokou ;* à la petite colonie anglaise transportée en 1792, à *Bulama* ou *Boulam*, et à *Sierra Leone*, côte d'Afrique (1).

(1) Si nous nous reportons à des époques antérieures à celles-ci, nous trouverons que les Européens qui ont voulu faire des établissemens en Guinée, que les marins qui ont passé quelques nuits, ou seulement une nuit à terre, y ont toujours éprouvé les funestes effets de l'influence de l'atmosphère ; tandis que ceux qui retournaient à bord de leurs vaisseaux avant le coucher du soleil et qui se tenaient à une certaine distance des lieux insalubres,

Les travailleurs de l'*Expériment* furent seuls atteints d'une *fiévre maligne nerveuse* qui ne differait de celle qu'on nomme ainsi en Europe que par la violence de symptomes très-effrayans : *il semblait que les exhalaisons morbifiques sortaient de la terre à chaque coup de houë qu'ils donnaient.* Les uns, après un court et léger frisson, avaient une fiévre des plus ardentes avec chaleur très-vive et secheresse extrême partout le corps ; la langue et les dents ne tardaient pas à se noircir : les autres, ayant le pouls presque naturel, mais étant dans un grand affaissement avec aberration ou délire, avaient les yeux rouges, étincelans et saillans, un mal de tête violent, semblable à celui que produisent les vapeurs méphytiques du charbon, le coma, des convulsions. Plusieurs éprouvaient une petite toux avec douleur vive et

---

n'éprouvaient aucune altération dans leur santé. (Voy. *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds*, par *Jacques Lind*, traduit de l'anglais sur la dernière édition de 1777, et augmenté de notes, par *Thion de la Chaume*).

permanente à l'hipochondre gauche, une dureté et un embarras général dans le bas-ventre, avec constipation plus ou moins longue, des spasmes, des contractions violentes de l'estomac, des vomissemens continuels de matières poracées si âcres et si caustiques, qu'elles enflammaient la gorge et l'intérieur de la bouche ; la conjonctive et la peau de toute l'habitude du corps devenaient jaunes ; la stupeur, la cardialgie, le hoquet ; une sueur froide et abondante couvrait tout le corps, et la mort terminait, au bout de quelques heures, cette horrible scène.

N'ayant pas d'hôpital à terre, ces travailleurs furent traités dans le vaisseau où ils communiquèrent la maladie à ceux qui y étaient restés (c'est à dire qu'elle ne devint contagieuse que consécutivement, ou par suite de la réunion de tous ces hommes, concentrés dans un petite espace). *Mauget*, qui en était le chirurgien-major, faillit lui-même en être victime. La plupart ont eu des hémorragies par les émonctoires naturels et par la peau, des échymoses, des enflûres générales, des hydropisies ; des ulcères malins succédaient aux vésicatoires et s'étendaient jusqu'aux ar-

ticulations. Tous ces accidens furent aggravés par une traversée de quatre-vingts jours pour revenir en France: de trois cents hommes qui composaient l'équipage, cent trente ont péri. Il paraît, d'après les notes qui m'ont été communiquées en Amérique, sur cette expédition, que la saignée a été contraire, mais que les vomitifs et le quina ont été d'un grand secours.

Dans toute la Guinée, en remontant la rivière de *Gambie*, celle du *Sénégal*, depuis *Podhor* jusqu'à *Galam*, comme dans plusieurs contrées de l'Amérique, surtout dans les saisons pluvieuses, les cicatrices se rouvrent, la moindre plaie ou entaille légère se convertit promtement en un ulcère rongeant, putride qui consume les chairs jusqu'à l'os. Nos hôpitaux, aux Antilles et au continent, ont offert beaucoup de faits semblables sur les blessés, et ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire des épidémies. Dans tous ces cas, comme dans ceux rapportés par *Lind*, on aperçoit aisément les effets d'un *laxum*, d'un mouvement intestin qui détruit la texture et la force de cohésion des solides, pervertit la mixtion des fluides et les secrétions, tend

tend à la désorganisation et à la corruption générale, d'où naissent le scorbut, les fiévres scorbutiques, aiguës, qui se rapprochent tellement des fiévres malignes pestilentielles qu'on pourrait les rapporter au même genre, n'ayant pas d'autre caractère spécifique.

La fiévre jaune des Américains, qui n'était pas problématique dans l'équipage de l'*Expériment*, a un rapport évident avec la constitution scorbutique, soit que cette constitution ait été déterminée *lento gradu*, soit par l'effet prompt de ce principe méphytique putréfactif, émané des marais, ou des corps putrescibles qui se mêle aux boissons, aux alimens et inhalé dans les poumons, à quoi il faut surtout ajouter la répercussion de la transpiration cutanée, principalement après le coucher du soleil, ainsi qu'il est expliqué ci-après.

Quoique les défrichemens et les terres nouvelles soient nuisibles, on a cependant observé quelquefois que certains cantons devenus très-salubres, après avoir été éclaircis et défrichés, ont entiérement perdu cet avantage lorsque les habitations sont restées totalement dégarnies d'arbres. Un Européen qui

voyage aux États-Unis, ne peut s'empêcher d'exprimer son étonnement en voyant les environs des grandes villes, et principalement de Philadelphie, nus et dépourvus d'arbres qui, ailleurs, en font le principal ornement : il n'y a qu'un très-petit nombre de maisons devant lesquelles on en trouve. Ils conviendraient, cependant, pour former un ombrage contre les chaleurs excessives de l'été, pour vivifier et purifier l'atmosphère par l'oxigène qu'ils exhalent pendant le jour. Quelques maisons de campagne seraient plus agréables si on y en avait laissé subsiter; mais les Américains les abattent impitoyablement, et on pourrait dire avec un voyageur moderne : *qu'ils les ont pris en dégoût, parce que la terre qu'ils habitent en est couverte.*

ORIGINE ET CAUSES DE LA MALADIE.

Les opinions n'ont jamais tant varié sur l'origine et les causes d'une épidémie, que sur celle-ci. Le plus grand nombre des Américains a prétendu qu'elle avait été apportée des Antilles, et on a accusé les réfugiés du

Cap français de l'avoir communiquée, en 1793, aux habitans de Philadelphie. Partout où la maladie s'est fait sentir, dans les années suivantes, les personnes prévenues en faveur de cette idée, ont toujours cru en découvrir la source dans les vaisseaux nouvellement arrivés des lieux où régnait la fiévre jaune, ou dans quelques articles de leur cargaison, à raison de ce que des hommes de l'équipage ou des passagers, en ont été les premières victimes, et qu'elle a souvent commencé à se manifester dans le voisinage du lieu où le bâtiment suspect était mouillé (1). Tout

(1) On a toujours cru, à Philadelphie, que l'épidémie de 1793 était due à une cargaison de café avarié et pourri, déchargé d'une goëlette venant de Saint-Domingue. L'équipage périt; la maladie se propagea à ceux qui habitaient le lieu où l'on avait fait le déchargement, et de-là dans les différens quartiers de la ville. En 1797, on accusa aussi un navire suédois venant de Marseille, duquel on avait déchargé des raisins et autres provisions en état de putréfaction, d'y avoir introduit l'épidémie parce que les hommes de l'équipage en furent les premières victimes, etc... D'autres pensèrent qu'elle avait été apportée du Port-au-Prince.

navire suspect, arrivant des Antilles où la maladie existait, était, partout, obligé de faire quarantaine, et était inspecté par des officiers de santé préposés à cet effet.

Nous avons vu la maladie commencer à Norfolk, sans qu'on ait pu en accuser aucun navire récemment arrivé : les médecins de ce lieu n'ont même jamais eu cette opinion. La plupart de ceux de Newyork, à la tête desquels je me plais à placer le célèbre docteur *Mitchill*, professeur de chimie, d'histoire naturelle et d'agriculture, au collége de Columbia, et aujourd'hui membre du congrès, pensent, avec raison, que la fiévre jaune est indigène et engendrée dans le sein même de leurs villes; qu'elle provient d'une atmosphère empoisonnée par les effluves des immondices et des matières putréfiées accumulées dans des bassins, des égoûts, des mares, des cloaques, des excavations, et de la manière de vivre des habitans; à quoi nous ajouterons, que la mauvaise situation de plusieurs logemens en bois, près de l'eau, assis sur un sol en grande partie susceptible de décomposition ou environné de vase à marée basse, l'augmentation de la chaleur,

le desséchement de la terre et la terreur dont les esprits sont frappés, en sont les principales causes. Plusieurs circonstances peuvent prouver, jusqu'à un certain point, ces propositions et concourir à éclaircir la question. Ce sont des faits que les personnes impartiales et déjà familiarisées avec la connaissance des maladies épidémiques, ont pu observer chaque fois dans un lieu ou dans un autre.

§. I.

La fiévre jaune ne paraît jamais que dans la saison la plus chaude, lorsque l'air est étouffant et peu mobile, comme dans les mois de juillet, août, septembre et octobre. Je l'ai vue se développer à Norfolk, en 1795, dans les premiers jours de septembre; un petit nombre en avait été atteint vers la fin d'août. Le printemps avait été très-pluvieux. Aux chaleurs excessives et à la grande sécheresse de tout le mois d'août, sans aucune ventilation dans l'atmosphère, succédèrent des pluies abondantes pendant les dix premiers jours de septembre. Le vent restait toujours au sud et entretenait une chaleur que les habitans m'assurèrent n'avoir pas sentie

aussi forte depuis beaucoup d'années : elle me paraissait être plus insupportable que sous la zone torride (1). Cette chaleur humide devenait, sans doute, un agent puissant du mouvement intestin et de la décomposition des substances putrescentes qui nous environnaient. Le relâchement de la fibre, la grande débilité de nos corps, augmentée par une transpiration abondante pendant le jour, formaient une des causes prédisposantes de cette maladie qui a, alors, déployé toute son énergie, et qui s'est présentée avec toute la cohorte des symptomes les plus effrayans. Le 19 septembre, le vent fraîchit un peu et passa au nord ; mais l'épidémie ne relâcha rien de son intensité jusques vers les premiers jours d'octobre ; c'était seulement à cette époque qu'elle exerçait ses ravages à Newyork, où elle continua (quoiqu'à une latitude plus froide) un peu plus longtemps qu'à Norfolk. Il y eut également

---

(1) Je viens d'apprendre qu'en 1800, pendant plus de deux mois après le 25 juin, la chaleur a été aussi considérable. Le thermomètre de Farenheit a offert 95 degrés, et très-communément plus de 90.

à Newyork chaleur et humidité extraordinaires. Ainsi la fiévre jaune n'est pas nécessairement détruite par la pluie, car, au rapport du docteur Ramsay l. c., les mois d'août et de septembre 1799 furent, à Charleston, les plus humides de toute l'année : il tomba de l'eau pendant dix-sept jours dans le premier, époque où la fiévre jaune devint épidémique, et pendant dix jours dans le dernier.

En 1796, elle parut seulement comme sporadique à Norfolk, à Portsmouth et dans le voisinage. Ses symptomes furent moins alarmans, et elle fut moins meurtière que l'année précédente. Ce n'était que la fiévre annuelle dont j'ai parlé, ou la fiévre bilieuse rémittente que le plus ancien médecin, M. *Taylor*, me dit avoir eu à traiter à chaque saison d'été et d'automne, et à laquelle se joignaient des vomissemens et quelquefois la jaunisse. Cette année fut si pluvieuse, que les terres basses et tout le pays plat ayant été inondés, la récolte du maïs ou blé indien fut très-mauvaise.

En 1797, la sécheresse fut remarquable et tellement constante à Norfolk, pendant les mois de juillet, août, septembre, octobre

et les douze premiers jours de novembre, que nous eûmes la plus grande difficulté à nous procurer de l'eau, (qui y est généralement mauvaise), toutes les pompes étant à sec. Celle qui approvisionnait notre hôpital français à *Ferry-Point* et où les navires font aiguade, était la meilleure. La fiévre jaune se déclara épidémiquement avec fureur, et offrit des symptomes plus malins et plus insidieux que les années précédentes : elle commença à la fin d'août, et ne se termina qu'en novembre ; elle fut plus particulièrement fatale aux étrangers. Il gela un peu les 8 et 9 de novembre ; les jours suivans furent chauds jusqu'au 15 ; le froid reprit ensuite pendant deux ou trois jours, et la maladie disparut entièrement, ainsi qu'il arrive dans les autres lieux aux approches de l'hiver.

La constitution débilitante et putrescente ne subsiste dans ces contrées que pendant trois ou quatre mois. Aux Antilles elle est constante. La chaleur et l'humidité y agissent incessamment avec plus d'énergie dans la plaine, principalement dans les villes et près des lieux marécageux. Mais la permanence des vents alizés, les brises réglées de

jour, celles de nuit, ces zéphirs bienfaisans, sans lesquels il serait difficile de vivre dans ces climats, les pluies, les orages rafraîchissent l'atmosphère et tempèrent ses effets destructeurs. Si la chaleur est accompagnée d'une longue sécheresse, s'il y a quelqu'anomalie dans les directions des vents ou qu'ils viennent plus constamment du sud, la maladie devient épidémique et manque rarement d'imprimer davantage son caractère meurtrier. Elle finit ordinairement à l'arrivée des pluies d'automne et des vents du nord; mais hors ce temps, si la pluie survient par intervalles et que le vent reste au sud, la maladie paraît ou continue à frapper ses victimes. Sur la côte d'Afrique, c'est surtout pendant et immédiatement après la saison pluvieuse que les maladies se développent et que les causes sédatives attaquent plus directement les sources de la vie.

§. II.

La fiévre jaune attaque principalement les étrangers et ceux qui sont nouvellement débarqués. Elle épargne presque tous ceux qui ont vécu pendant un certain temps entre les tropiques et qui ont pu, comme on dit, s'y

créoliser. Mais, il n'y a pas eu d'epidémie au continent où quelques naturels adultes n'aient été emportés par cette maladie. Elle sévit plus fortement sur les blancs que sur les noirs (1); sur les hommes que sur les femmes; sur les adolescens et les adultes que sur les enfans et les vieillards, (le nombre de ces derniers est rare dans la basse Virginie). Elle attaque plus particulièrement les indigens, les débauchés; ceux dont les heures du coucher sont irrégulières; ceux qui mangent beaucoup de viandes, et qui font un usage immodéré des liqueurs spiritueuses et des boissons stimulantes où ils ajoutent souvent du girofle, de la cannelle, de la muscade; ceux qui sont longtemps exposés à l'ardeur du soleil pendant le jour, et à l'air froid et humide pendant la nuit; ceux qui vivent dans les lieux infectes, dans des rues étroites, dans

(1) Je n'ai vu que très-peu de nègres en être atteints en Virginie, et partout ailleurs, le nombre en a toujours été beaucoup moins considérable. Ils n'ont pas été exempts de l'épidémie à Norfolk en 1800. Plusieurs sont morts de la fiévre jaune à Charleston, notamment dans l'épidémie de 1799 et de 1800.

les quartiers les plus près de l'eau croupissante ou de la vase ; et enfin ceux dont l'ame est en proie à des chagrins et frappée d'une terreur panique à la seule idée de fiévre jaune.

Beaucoup d'Américains ont en outre, la mauvaise habitude de coucher, en toutes saisons, dans des lits de plumes, quelquefois même sans draps : ceux qui se servent de matelas de *spanish beard*, barbe espagnole, *tittlandsia* espèce de gui pendant en longues touffes capillaires des chênes d'Amérique, sont couchés plus sainement. La garderobe en linge du plus grand nombre est aussi très-exiguë : ils en changent plus rarement, et ils n'ont pas, comme les Européens, l'habitude de se baigner, excepté un petit nombre ; ensorte que la propreté immédiate de la peau n'est pas des plus recherchée, tandis qu'elle l'est beaucoup dans les maisons des classes même d'une médiocre aisance.

On a observé que les bouchers, les corroyeurs, les tanneurs (1), les fabricans de

---

(1) Il y a plusieurs exemples qu'en temps de peste, les tanneurs ont été absolument exempts de la contagion.

savon et de chandelles, ont été beaucoup plus épargnés par la maladie, et qu'à New-york, aucun boucher ni corroyeur, ni ceux qui manient et inspectent la potasse et la soude, n'en ont été atteints. Il faut cependant en excepter l'épidémie de 1798; car, parmi les inspecteurs de potasse et les savonniers, on a compté plusieurs victimes (*The Medical Repository*, vol. II, pag. 200).

§. III.

Si cette maladie peut être contagieuse, elle ne l'est pas à la manière des autres épidémies. Ceux que la fermeté d'ame, un courageux dévouement et l'humanité ont portés à soigner les malades, ne l'ont pas contractée. S'il est arrivé que six, huit, ou dix individus de la même famille, comme je l'ai vu, ont été pris de la maladie plutôt ou plus tard, c'est qu'ils étaient soumis aux influences des mêmes causes, ce qui était relatif à leur plus ou moins d'aptitude à en éprouver les effets. Les ouvertures des cadavres ne l'ont jamais communiquée à aucun de nous. Les vêtemens, les fournitures des lits qui avaient servi

à des personnes infectées ou mortes de la fiévre jaune, et qui ont passé à d'autres sans avoir même été aérés, lavés ou parfumés, ne la leur ont pas transmise. On en a eu un exemple frappant dans les fournitures qui ont été vendues de l'hôpital de *Bush-Hill* immédiatement après l'épidémie des 1793, par le comité de santé de Philadelphie, aux agens de la République française, pour les militaires malades, comme la rapporté mon ami *Deveze* auquel ils ont été confiés.

Un jeune Français, nommé Grand Didier, arrivé d'Europe en Virginie depuis cinq à six ans, et employé dans notre hôpital de *Ferry-Point*, depuis quelques mois, fut atteint de la fiévre jaune, dans le milieu du mois d'août 1795 et en mourut. Cette maladie n'existait point encore à Norfolk ni à Portsmouth, dont cet établissement n'était séparé que par deux branches de la rivière d'*Elisabeth:* elle ne s'y est manifestée que quinze jours après. Il eut des échymoses sous la peau, des hémorragies nazales ; le sang exudoit par les pores de la langue, de la bouche et des lèvres; son corps, complétement jaune, exhaloit, même avant la mort, une odeur insupporta-

ble. Nous lui donnâmes tous beaucoup de soins : les infirmiers étaient constamment auprès de lui ; personne ne gagna la maladie.

Vingt jours après, on transporta d'un mauvais logement, en planches, environné d'une mare limoneuse à demi desséchée près de la rivière, au même hôpital, un autre Français indigent, nouvellement arrivé d'Europe et atteint, depuis trois ou quatre jours, de la même maladie. Il y mourut au bout de huit heures, après avoir eu plusieurs hémorragies et vomissemens de sang : ses yeux et son corps étaient très-jaunes. Des militaires et des matelots affligés de diverses maladies ordinaires, qui étaient dans la même salle et à côté de lui, n'ont eu aucun symptome de fiévre jaune. Nous n'avons pas eu d'autre exemple de cette maladie pendant qu'elle sévissoit si cruellement sur les habitans de Norfolk où j'en suivais plusieurs journellement, et d'où j'eusse pu aisément l'apporter et la communiquer, d'autant mieux que je ne prenais aucune espèce de précaution ni préservatif quelconque.

Les matelots de nos bâtimens de guerre

mouillés dans la rade, mais loin des jetées et des cales et couchant constamment à bord, n'en ont pas été atteints. Un seul ayant abandonné son bâtiment pour rester au service de *Duhail*, vice-consul de France à Norfolk en 1797, en fut atteint et traité par le médecin le plus ancien du lieu. Il mourut le quatrième jour. Son maître venait de succomber de la fiévre jaune au quatrième jour, après avoir été affaibli par un dévoiement pendant près de deux mois. Ce vice-consul effrayé, depuis une quinzaine de jours, par la maladie régnante, tomba malade après une intranspiration et pour avoir conservé les pieds mouillés pendant une matinée dans son jardin. Malgré tous les soins, il me fut impossible de le sauver comme son prédécesseur qui, à la vérité, n'avait pas eu les mêmes symptomes de malignité. De sept autres personnes dans la même maison, dont un enfant, une seule, accablée de veilles et de fatigues, eut une simple fiévre de peu de jours, qui n'était pas de la même nature. Enfin, il est de notoriété et c'est une vérité incontestable, que les habitans qui ont fui les villes, pendant que l'épidémie y exerçait ses ravages, ne l'ont jamais

communiquée à ceux des campagnes parmi lesquels ils se sont réfugiés (1).

Il ne s'ensuit pas, cependant, de ce que cette maladie n'est pas susceptible de se communiquer par le contact, ou d'un individu à l'autre, comme la peste, par exemple, ainsi que d'autres maladies dont la contagion n'est

---

(1) Dans une critique des mémoires de *William Currie*, de Philadelphie, sur la fiévre jaune de 1798 (maladie qu'il croit toujours être importée et contagieuse, ainsi qu'il l'a encore publié l'année suivante dans un autre ouvrage : *a Sketch of the Rise progress Yellow fever*; etc.), les éditeurs du *Medical Repository*; tom. II, pag. 299, disent : « Sept hommes appartenant à l'hôpital de la ville de Newyork furent employés pendant toute la saison de la maladie de 1798 à mettre les morts de cette peste dans des cercueils, et pendant le cours de leur service il manièrent plus de 500 cadavres dans différens états de putréfaction. Quoique ces hommes ussent été très-incommodés par la qualité de l'air des salles dans lesquelles ils entraient et qu'ils fussent obligés de vomir fréquemment, pas un ne fut assez indisposé pendant toute la saison pour discontinuer son emploi. Ni dans l'hôpital de l'état de Newyork, ni dans celui de la ville, la fiévre jaune n'a offert aucune qualité contagieuse. »

pas

pas un problême, qu'elle ne puisse quelquefois produire cet effet dans certaines circonstances, ou secondairement. Ne voit-on pas, d'ailleurs, que des fiévres de mauvais caractère et qu'on appelle vulgairement putrides et malignes, des dyssenteries, se communiquent souvent par les émanations des malades ou de leurs excrétions, à ceux qui les soignent et qui les environnent, selon certaines modifications, les dispositions morales et physiques, les lieux, la saison, le régime, etc.? Ces cas considérés isolément sont connus de tous les médecins. Mais examinons plus particulièrement les causes locales de la maladie qui nous occupe, sans perdre de vue le sens qu'il convient d'attacher aux mots *infection* et *contagion*.

§. IV.

Toute la côte orientale de l'Amérique du nord étant basse, plusieurs endroits sont environnés de *Palus*, de mares, de lagunes et d'espèces d'étangs où l'eau est en stagnation, de *creeks* ou petites baies, dans lesquelles la marée monte plus ou moins et où,

en se retirant, ainsi que sur les bords des rivières où les villes sont bâties, elle laisse à nud une fange échauffée par l'ardeur du soleil, d'où s'exhale une odeur très-infecte. Beaucoup de substances animales et végétales s'y pourrissent, outre celles qui séjournent dans des fosses, dans des excavations, dans des petites rues et allées des lieux les plus commerçans, et principalement dans les *wharfs* ou sous les bâtimens en bois qu'on a construits par dessus. La rue appelée *Water-Street*, rue de l'eau, est presque toujours remplie de boue, encombrée par des immondices, par des animaux morts, dont les émanations ont quelquefois tellement affecté l'odorat, qu'elles excitaient des nausées.

Les *wharfs*, qu'on nomme en français *cales*, sont des espèces de jetées ou quais en bois, projetées fort avant dans les rivières. Ces jetées, de forme rectangle, s'avancent irrégulièrement de manière à former entre elles des embrâsures dans lesquelles les vaisseaux viennent se placer, ce qui est très-commode pour embarquer et pour débarquer les marchandises d'aussi près qu'on le desire. Mais des maisons et des magasins obstruent

et empêchent les communications le long du rivage, ce qui fait qu'il n'y a pas un quai proprement dit. A Philadelphie, par exemple, ces inconvéniens sont aggravés par une petite colline située entre *Water-Street* et *Front-Street*, qui se prolonge du nord au sud, où l'air est extrêmement insalubre en été : c'est au pied de cette élévation, sur le bord de la Delaware et où est *Water-Street*, que le fondateur avoit dessein de former un quai et de planter des avenues d'arbres ; mais, la cupidité mercantile en a décidé autrement. On ne conçoit pas comment une cruelle expérience n'a pas encore forcé les habitans à prendre plus de précautions pour se préserver contre un ennemi qui, depuis six années, arrête l'extension de leur population ; d'autant mieux qu'il est constant que la maladie a toujours commencé par ces quartiers et que tous ceux qui en sont éloignés sont d'une beauté et d'une propreté remarquables.

Newyork est à peu près dans le même cas : la partie principale du commerce se trouve sur la riviere de l'est ; les maisons y sont très-rapprochées, les rues étroites, sales

et mal-saines pendant l'été. Quoique des bassins, des fosses qui renfermaient des eaux stagnantes et des matières en putréfaction eussent été comblés après l'épidémie de 1795, on n'a cependant pas été préservé des suivantes. Malgré la prévoyance des magistrats de Newyork, où l'on ne peut accuser l'eau qui y est bonne et qui ne filtre à travers aucun cimetrière, la maladie a toujours commencé près de la rivière de l'est où il y a beaucoup de vase, et y a frappé plus de victimes. Cette ville aurait été très-saine et serait devenue un des plus beaux ports du globe, si on eût construit des quais sur la rivière d'*Hudson* et sur celle de l'est, et si l'on eût formé les rues de ce côté depuis *Broad-Way* jusqu'à cette dernière. Il n'y a point de quais dans aucune ville des Etats-Unis, et j'ai vu avec une sorte de sentiment douloureux, que la nouvelle *ville fédérale* de *Washington* (maintenant la métropole de ces Etats et le port de l'Amérique le plus reculé à l'occident, après Quebec) ne sera pas exempte du même défaut (1).

---

(1) On peut voir la description que nous avons donnée de ces villes, etc. dans le sixième volume de la Géogra-

A Baltimore, à Norfolk et dans plusieurs autres ports, un grand nombre de magasins et de maisons en bois sont bâtis sur des terres rapportées au bord de l'eau, dans laquelle baigne même le pied de quelques-uns et où, pour combler plus promptement et à moins de frais les espaces qui en étaient couverts, on a jeté des pièces de bois, des troncs et des branches d'arbres mêlés de quelques rocailles. A Norfolk, tout *Water-Street* jusqu'à la rivière a été ainsi formé. Il est peu de ces maisons, dessous ou dans l'intervalle desquelles les eaux croupissantes, laissant çà et là le limon à nud, ne renferment beaucoup de corps organisés en putréfaction. C'est toujours dans cette partie de la ville que j'ai vu un plus grand nombre de malades et plus gravement travaillés par la fièvre jaune avec hémorragies, les convalescences moins assurées, plus longues et les rechutes presque toujours mortelles. C'est là que logent la plu-

---

phie commentée de *Guthrie*, troisième édition, publiée par Hyacinthe l'Anglois, à Paris, an X, (1802).

part des commis, des matelots, des ouvriers, des indigens souvent réunis en grand nombre dans la même chambre, autour desquels se trouve beaucoup de malpropreté et tous ces foyers d'infection. C'est aussi cette classe qui, comme dans la peste, est frappée la première et où la mortalité est toujours plus considérable.

§. V.

D'après ce qui vient d'être dit et selon l'opinion plus généralement admissible, il paraîtrait évident que les effluves putréfactifs, qui émanent de ces lieux, agissent non seulement sur les poumons par la respiration, et sur la surface cutanée, mais encore sur les comestibles et les boissons qu'ils altèrent ; que ceux-ci en étant imprégnés et comme saturés, portent ce poison septique dans l'estomac et dans le tube intestinal conjointement à celui qui s'unit à la salive pendant la mastication ; en sorte qu'on peut regarder les premières voies principalement, comme le vrai laboratoire où éclosent les causes prochaines de la maladie.

Toutes ces causes probantes et bien avouées

n'expliquent point encore pourquoi la fiévre jaune n'a visité les villes maritimes des Etats-Unis qu'à certaines époques. Elle n'avait pas paru à Philadelphie depuis trente-un ans, lors de l'épidémie en 1793, et à Charleston depuis quarante-deux, lors de celle de 1792. Dans ces longs intervalles, il y avait eu des époques de sécheresse plus ou moins remarquables ; les mêmes causes d'insalubrité y existaient à peu près comme ailleurs ; mais la population était beaucoup moins considérable. Dans d'autres villes, les terres rapportées sur les bords de l'eau, les fossés, les mares, les cloaques comblés sur lesquels on a construit des magasins, offrent des raisons qui peuvent satisfaire en partie, mais qui ne résolvent pas totalement la question ; ce qui avait autorisé les médecins du collége de Philadelphie à déclarer que cette fiévre était occasionnée par une contagion étrangère (1).

(1) Ces médecins ont encore déclaré depuis qu'elle était importée des Indes occidentales et propagée par contagion. Quel contraste avec l'académie de médecine de la même ville, citée précédemment !

Le docteur *Charles Caldwell*, de Philadelphie,

§. VI.

Essayons quelques développemens déduits de la position générale et particulière, d'après lesquels on pourrait être conduit par la

---

dans une adresse à la Société médicale en 1801, où il établit l'analogie entre la *fiévre jaune* et la *vraie peste*, comme étant occasionnées par les mêmes causes, dit : que la fiévre américaine, qu'il regarde comme d'origine domestique, n'étant pas contagieuse, la peste d'Asie ne doit pas l'être davantage ; que l'une et l'autre sont souvent engendrées par des causes locales, à bord des vaisseaux que l'on suppose injustement les avoir apportées d'endroits situés au-delà des mers ; que la peste des ports de l'ouest de la Méditerranée, n'a pas été introduite de l'Archipel et du Levant, mais qu'elle a pris sa source dans des navires par le défaut de soins et de règles convenables pendant leurs voyages, ou plutôt pendant la quarantaine qu'ils sont obligés de subir au lieu de leur arrivée. On doit entendre, dit-il, par *pestilentielle*, toute maladie qui naît d'une atmosphère viciée et maligne. Comme la peste, la fiévre jaune ne paroissant épidémiquement dans les endroits qui y sont exposés, qu'à certaines périodes irrégulières et après des intervales de temps indéfinis, l'une

suite, à quelques autres conséquences et à porter un jugement peut-être moins incertain.

---

et l'autre sont précédées, accompagnées ou suivies dans les lieux adjacens, ou par de nouvelles maladies ou par l'augmentation dans la fréquence, et plus particulièrement dans la malignité des maladies communes, etc... La maladie concomitante des chiens, des chats, des chevaux, des vaches, et même des oiseaux et des poissons, procède de la même cause. En appuyant son opinion par des considérations locales sur l'Egypte et la Syrie, il prononce hardiment que la peste d'Orient n'est pas propagée par contagion, mais par le *medium* d'une atmosphère infectée.

Les éditeurs du *Medical Repository* (vol. IV, pag. 400), applaudissent au courage et à la justesse de l'esprit de l'auteur, le louent d'avoir osé s'écarter de la commune doctrine des écoles, en secouant ainsi les anciens préjugés et l'autorité. Cependant, ils ne sont plus de son avis, lorsqu'ayant établi l'identité générale de cause et de caractère entre la peste et la fiévre jaune, et qu'outrepassant les bornes de son plan, il entreprend de prouver la différence radicale entre la *peste* et la *fiévre des prisons*.

E. H. Smith de Newyork, dans son *Essai sur la peste d'Athènes*, ouvrage bien fait et instructif, trouve tant de ressemblance dans l'origine locale et la nature de

1.° Quoique les Etats-Unis soient placés sous la zone tempérée et qu'à latitudes égales à celles d'Europe, il y ait de huit à douze degrés et quelquefois au-delà de froid plus intense que sur notre continent, il n'en est pas moins vrai qu'il y fait plus chaud pendant l'été et que cette chaleur, dans les villes maritimes des États du milieu et du midi, est plus accablante qu'entre les tropiques, parce qu'alors l'air y est plus stagnant, qu'il n'y est pas balayé et entraîné par des brises reglées. Il est constant que la maladie ne se déclare qu'à cette époque, principalement lorsque la sécheresse est plus considérable et plus soutenue, ou que des pluies survenant, la constitution atmosphérique reste toujours australe et débilitante ; tandis que, comme on

---

cette peste avec les fiévres jaunes, qu'on peut déclarer, dit-il, que ces maladies sont les mêmes. Les symptomes, les circonstances qui accompagnent l'une et l'autre prouvent l'unité de causes qui les a produites, malgré la différence des temps. (*Voyez* ma traduction de cet essai avec des notes, *Recueil de littérat. médic. étrang. ou Supplément au Recueil périodiq. de Médecine*, tome I, pages 74 et 228).

sait, la fiévre des vaisseaux, des hôpitaux et même la peste, si elle est propagée par contagion, sévissent aussi bien en hiver que dans les autres saisons.

2°. Si on examine la situation topographique des Etats-Unis, particulièrement cette partie qui s'étend des montagnes à l'Atlantique, on trouve que des places autrefois couvertes par les eaux, en sont aujourd'hui partiellement ou totalement dépourvues. Quelques-unes de celles qui en sont couvertes encore, après les pluies d'automne ou à l'occasion des débordemens des fleuves et des rivières, dont une étonnante quantité arrose ces pays et y porte l'abondance, sont, pendant l'été, ou à demi desséchées ou entièrement à sec. En observant plusieurs de ces *fondrières* dont la superficie tremble sous les pieds, de ces terreins bas et enfoncés, aux environs de la baie de *Chesapeak*, et des fleuves qui s'y rendent, et dans lesquels, autrefois, le flux de la mer avait accès, des Américains m'assurèrent qu'ils s'appercevaient sensiblement de la retraite graduelle de l'eau ; qu'au rapport de leurs pères, tel *swamp*, tel *pool*, *fen* ou *bog* et telle extré-

mité de *creek* que je ne voyais couverts que par des herbes, des roseaux ou des broussailles, ou par une croûte fangeuse, l'étaient autrefois par l'eau (1). Or, l'expérience de

---

(1) *Mackensie*, qui a traversé depuis peu d'une mer à l'autre, cette partie du nouveau continent, en parlant des causes de la température plus froide de l'Amérique, quoique sous les mêmes latitudes qu'en Europe, dit : « On sait en effet que la masse des eaux y diminue » continuellement; que beaucoup de lacs s'y dessèchent; » que les rivières qui coulent du haut pays y apportent » des terres qui les comblent, et que cela peut avoir » une influence partielle sur la température. » Il a aussi observé que, dans les contrées où la main de l'homme ne s'était pas fait sentir encore, le climat avait éprouvé une amélioration marquée, ce qui lui fut confirmé par les naturels du pays. Ceci se rapporte à l'opinion où est ce voyageur que l'âpreté du froid diminuera dans le nord de l'Amérique, et que la température y deviendra plus douce. (*Voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale en 1789, 1792 et 1793*).

Cette retraite des eaux s'observe pareillement dans beaucoup d'endroits des Antilles. D'un autre côté, les alluvions qui transforment en marais des pièces d'eau, y diminuent la profondeur de quelques rivières, et même en obstruent l'entrée, conjointement avec la réaction de la mer sur leur courant, d'où résultent les baies

tous les siècles a appris que les marais ne sont nuisibles que lorsqu'ils sont à demi desséchés ou que la terre fangeuse n'est plus couverte d'eau ; car c'est moins l'eau que la terre ou le limon humide dont la surface est à découvert et en contact avec l'atmosphère, qui lance les vapeurs malfaisantes. Les expériences eudiométriques n'ont pas encore fourni, jus-

---

comme sur la côte méridionale des États-Unis, aux Florides, au Mississipi, etc. . . . Notre Société des sciences et arts du Cap avait demandé, dans son programme de 1791 : quelle peut être la cause de la diminution des sources dans St.-Domingue, celle de la disparition totale de plusieurs, et les moyens que l'on pourrait employer pour conserver le même volume d'eau ?

Le professeur *Rush* de Philadelphie, ayant remarqué, il y a près de vingt ans, que les fiévres bilieuses et intermittentes étaient devenues plus fréquentes en Pensylvanie qu'elles ne l'étoient autrefois, attribue ce changement, 1°. à l'établissement des étangs de moulins : il y avait des contrées dans lesquelles on ne connoissait pas ces fiévres jusqu'à ce qu'on eût arrêté les eaux pour former des étangs ; 2°. à la destruction des forêts ; 3°. aux quantités inégales de pluie. (*Transact. de la Soc. philosoph. de Philad.*, tom. II).

qu'à présent, les lumières qu'on en attendait pour connaitre les propriétés physiques de l'air marécageux (1).

---

(1) S'il est difficile de trouver à recueillir dans un champ tant de fois retourné depuis Hyppocrate et même depuis qu'un jeune médecin très-recommandable a réuni, dans un excellent ouvrage, le précis des vérités transmises par nos prédécesseurs, auquel il a ajouté le fruit de ses propres observations (*J. L. Alibert*, dissertation sur les fiévres pernicieuses ou ataxiques, seconde édition, an IX, 1801), il reste toujours, au moins, très-utile de donner l'histoire des maladies épidémiques qui continuent d'affliger si souvent les peuples, et d'indiquer les moyens curatifs qu'on a opposés à leurs effets dévastateurs. Aussi l'ancienne Société royale de Médecine avait-elle constamment réclamé de toute part des lumières sur ce sujet.

Les encouragemens qu'elle offrait lui avaient déjà procuré une riche collection de matériaux, sur les topographies médicales de différens lieux de la France et sur les épidémies. Une question bien importante l'occupait concernant les miasmes marécageux : elle la mit au concours et la proposa en ces termes : *Déterminer par l'observation quelles sont les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes et des pays marécageux, soit pour ceux qui habitent dans les environs, soit pour ceux qui travaillent à leur dessèche-*

3.° Ces faits considérés en général trouvent leur application aux sites et aux ports des

---

ment, et quels sont les moyens d'y remédier? Le prix, qui était de 600 l., fut adjugé en 1789 et partagé entre trois concurrens : les docteurs *Bicher*, à Rotterdam ; *Ramel*, résidant aujourd'hui à la Ciotat, et *Baumes* de Nîmes, maintenant professeur à l'école de Montpellier.

Aux environs de Rotterdam, *un marais de* 6,000 *arpens dont la surface avoit été couverte, depuis plus d'un siècle d'une eau croupissante, ayant été desséché et son sol exposé à l'action du soleil*, une épidémie régna avec tant de fureur en 1779, 1780, 1781, que des médecins prétendirent qu'elle était de la nature de la peste, ce qui répandit la consternation et éloigna en partie les secours dont les malades avaient besoin. C'est probablement à cette occasion que la Société Batave de Rotterdam proposa un prix sur la question suivante : *Le dessèchement des marais expose-t-il les habitans du voisinage à une maladie épidémique, ou aggrave-t-il seulement les fièvres automnales ordinaires? dans le dernier cas, quelles sont les causes de cette aggravation? quels sont les meilleurs moyens de prévenir ces maladies et d'en garantir les individus?* Le prix fut adjugé au docteur *Bicher* de la même ville. (*Mem. de la Soc. Bat.*, tom. IX, *in*-4°., Rott. 1790).

Enfin, un autre prix vient d'être proposé par la So-

villes en particulier. On conçoit que les bords des rivières et dépendances où ces cités nouvelles sont assises (rivières dont le lit est communément très-large et le cours fort lent) ont dû nécessairement laisser, peu-à-peu, une vase remplie des débris de toute espèce qui s'y décomposent et dont les effluves sont si redoutables pendant les chaleurs. En ga-

---

ciété de médecine du Gard, à Nîmes, à l'occasion du desséchement d'une vaste étendue de marais qui va opérer la terminaison du canal du département du Gard, qui d'Aiguesmortes doit conduire à Beaucaire. « Une » expérience affligeante ayant prouvé que ces opéra» tions sont meurtrières pour les travailleurs et pour les » pays voisins, et la Société de médecine cherchant à » prévenir les maux qui peuvent en être une consé» quence, propose pour le sujet d'un prix, qui sera » une médaille d'or de la valeur de 500 fr. et qui sera » décerné dans une séance publique extraordinaire le 5 » germinal an XI, la question suivante : *y a-t-il quel» ques moyens physiques ou chimiques de détruire » les émanations dangereuses qui s'exhalent des » terres marécageuses nouvellement remuées ou des» séchées, et d'en préserver ceux qui sont soumis à » leurs influences?* »

gnant

gnant insensiblement du terrain, à mesure que ces villes deviennent plus populeuses, en projetant dans la fange des arbres et de longues pièces de bois, on y prolonge les cales, et par cette espèce de mauvais pilotis, on y accumule avec empressement les maisons et les magasins. Ainsi, en faisant affluer dans leurs ports les richesses de toutes les parties du monde, les habitans de ces paisibles contreés, se voyent frustrés inopinément, de leurs jouissances en négligeant d'extirper par des mesures plus convenables, les racines mortelles et les larves perfides d'un hydre exterminateur.

C'est sans doute un grand inconvénient que les jetées, qui s'avancent pour les embarcations, ne soient pas, comme en Europe, construites en pierres. Des morceaux de bois placés parallèlement et horizontalement, plus ou moins éloignés les uns des autres, dont on a comblé les intervalles de la superficie avec de la terre, quelques morceaux de pierres et de la boue, laissent toujours, en se pourrissant, beaucoup d'interstices et des excavations, surtout vers le fond, qui recèlent les débris d'une

multitude d'animaux et d'insectes qui y naissent, y croissent et y périssent (1). Partout j'ai remarqué qu'à marée basse, les rayons d'un soleil ardent, échauffant les bois altérés et la vase fangeuse autour et dans ces antres de décomposition spontanée, où se glissent les entrailles et les débris des poissons que l'on prépare et où l'on jette toutes les substances corrompues, donnent lieu au dégagement des gaz délétères dont les exhalaisons sont si désagréables, principalement à l'entrée de la nuit (2). Ce sont ces émana-

---

(1) Il n'est peut-être pas inutile d'observer ici que les bois de l'Amérique septentrionale ne se conservent pas, à beaucoup près, aussi longtemps dans l'eau, excepté le bois de cèdre, que ceux de l'ancien continent, et que les vaisseaux qui en sont construits durent moins que les autres.

(2) Il ne faudrait pourtant pas conclure de ce que l'odorat est affecté par la puanteur, que les effluves sont pernicieux et capables de causer des maladies. Car l'expérience a prouvé que l'atmosphère est quelquefois chargé de miasmes délétères et destructifs, lorsque l'odorat n'y reconnaît aucune qualité, et que la respiration n'en est nullement incommodée. De même, on a vu

tions qui *contaminent* l'atmosphère locale, et qui, selon le Doct. *Mitchill*, donnent l'acide de putréfaction qu'il nomme gaz ou acide septique (gaz nitreux).

4°. La population de ces pays ayant singulièrement augmentée depuis douze années par l'émigration, c'est-à-dire, depuis le commencement de cette révolution à jamais mémorable qui vient de changer la face politique de l'Europe, les places les plus commerçantes se sont accrues en proportion. Le bouleversement des colonies françaises, les besoins en tous genres de toutes celles des Antilles, la presque nullité du commerce maritime des nations européennes belligérantes, excepté l'Angleterre, ont ouvert un champ vaste aux spéculations des Américains, et leur active industrie a fait pencher en leur

---

en Hollande, à Hambourg, en Angleterre, etc., des amas d'entrailles, et des débris de baleines, dont la putréfaction exhalait une odeur plus désagréable que celles d'aucunes voiries, et des tas de fumier les plus cadavereux, sans qu'aucune famille, aucun canton en aient été malades.

faveur, la balance des bénéfices. Les expéditions pour toutes les mers, devenant beaucoup plus multipliées, la navigation intérieure et le cabotage augmentant en proportion, nécessitèrent bientôt un plus grand nombre de navires; de-là leur affluence infiniment plus considérable dans leurs ports, et celle d'un plus grand nombre d'hommes; de-là une nouvelle direction donnée aux affaires, un certain mouvement extraordinaire imprimé aux esprits par l'espoir du lucre; de-là, enfin, un accroissement, un encombrement de toutes sortes d'immondices, souvent même de salaisons et autres provisions altérées et corrompues.

D'après ces circonstances, est-il donc surprenant que depuis l'époque en question, la maladie épidémique ait régné constamment chaque année avec plus ou moins d'intensité dans quelques ports de ces Etats? En vain objecterait-on que l'arrivée et le retour du flot à chaque marée, surtout pour les villes situées sur les bords de la mer ou à une très-petite distance, balaient et entraînent ces différens débris et ces immondices. Au contraire, si une portion suit le courant, l'autre, et

c'est la plus considérable, est poussée dessous ou dans l'intervalle des bois plus ou moins pourris qui composent les *wharves* ou cales et qui soutiennent les terres, ou finissent par s'enfoncer et se mêler avec la vase qui les revêt ou les environne, d'où resultent les effets ci-dessus mentionnés ; en sorte, qu'au lieu d'affermir les ports, les cales, les jetées, on a laissé ajouter annuellement beaucoup plus de causes d'insalubrité à celles qui existaient déjà.

5°. Plus les hommes sont rassemblés dans les villes, plus ils doivent redoubler de soins pour ce qui concerne la salubrité. Il ne suffit pas que la propreté des rues et des maisons soit strictement surveillée, qu'on lave souvent ces dernières avec de l'eau commune pendant des fortes chaleurs, ce qui n'est pas toujours (principalement pour les rez-de-chausées où l'on couche, pour celles dont les planchers sont en bois, et où le soleil n'a point d'accès) aussi avantageux qu'on peut l'imaginer ; il faut encore éloigner de leur enceinte, les cimetières, les débris des diverses substances putrescibles amoncelées dans les égoûts, dans le limon des mares ou

cloaques, ou dans la fange que laissent les eaux vers les bassins et les maisons qui bordent les ports, etc. Dans le premier cas, il conviendrait d'avoir dans les grandes cités, des eaux courantes à volonté et des fontaines(1), et que les rues de tous les ports fussent pavées ; dans le second, de substituer au bois,

---

(1) Mon collègue *Deveze* avait proposé à Philadelphie de placer sur la Delaware une pompe à feu pour faire monter l'eau dans la ville, où des fontaines la distribueraient pour les besoins, en attendant que le canal de la rivière *Schnylkill*, commencé depuis longtemps, pût facilement *y répandre l'abondance d'une eau salutaire.* J'ai appris qu'on avait placé, en 1801, une pompe à feu assez près du *Schnylkill*, par le moyen de laquelle l'eau de cette rivière est portée dans la ville par différens conduits placés sous la superficie de la terre, desquels on fait jaillir l'eau à volonté pour l'irrigation des rues, etc.

Déjà, par les soins de la compagnie de *Manhattan*, les principales rues de Newyork viennent aussi d'être pourvues d'aqueducs, qui passent à environ trois pieds sous le pavé, portent à différentes maisons particulières, de l'eau de très-bonne qualité, par le moyen de pompes foulantes placées dans un grand puits à la source qui est dans la ville, et mues par des chevaux.

de la pierre pour soutenir les terres, servir de revêtement aux jetées et aux cales destinées aux embarcations, et rendre, au besoin, le curage plus facile ; d'employer la même matière ou de la brique pour la construction des magasins qui y sont situés, ou, ce qui serait mieux encore, de former des quais et de planter des arbres sur les lieux les plus convenables.

§. VII.

Si un navire vient mouiller très-près de ces lieux insalubres, et que peu après son arrivée quelques personnes de l'équipage, qui ne prennent ordinairement aucune précaution, qui couchent sur le pont ou dans des maisons situées comme nous venons de le dire, soient atteintes de la fiévre jaune, est-il juste de déclarer qu'elles l'ont apportée du lieu d'où elles sont parties ? Les équipages obligés de faire quarantaine dans une saison chaude, tombent quelquefois malades avant ou à l'expiration du terme de leur détention, tant parce qu'ils ont cessé l'exercice auquel ils étaient accoutumés, d'où résultait la diapho-

rèse nécessaire à leur santé, que parce qu'ils négligent de se couvrir convenablement pendant la nuit, et d'entretenir autour d'eux la propreté si importante à bord. On n'est pas plus autorisé à porter le même jugement quand même quelques-uns d'eux auraient péri dans la traversée. On sait, d'ailleurs, que les marins qui n'ont vécu que de mauvaises provisions et qui négligent la propreté en tous genres, sont souvent dans un état, au moins très-voisin du scorbut, s'il n'est pas déjà déclaré ; qu'à leur arrivée ils s'enivrent et se livrent à toutes sortes de débauches.

Aussi, ai-je observé que cette classe d'hommes et les passagers qui se conduisent à peu près comme eux, ou qui arrivant, étaient frappés par la terreur qu'inspire le nom seul de la maladie, avaient souvent, dès le début, des hémorragies, une grande prostration de forces, la voix foible, le raisonnement peu sûr ou aliéné, et dès le premier ou le second jour, la jaunisse.

§. VIII.

Ce qui vient d'être exposé n'infirme donc pas l'opinion que cette maladie puisse naître

dans les vaisseaux même : au contraire, beaucoup d'exemples prouvent que les causes propres à la développer, ou une autre à peu près de la même nature, s'y trouvent souvent réunies en tout ou en partie, et que des équipages ou des soldats bien portans au départ des vaisseaux, n'ont été atteints de la fiévre jaune, ou de la fiévre propre à une telle reclusion, que dans la traversée. Voilà ce qu'on prend, mal-à-propos, pour importation des pays étrangers. Parmi des exemples récens, on peut citer ceux d'une frégate et de deux batimens armés des Etats-Unis (Le Gange et la Delaware) dont les équipages atteints de la fiévre jaune, pendant leur navigation, ne la communiquèrent pas dans les lieux où ils débarquèrent.

En 1799, la frégate, *Le Général Green*, partie de Newport (Rhode Island) pour la Havane. Ayant essuyé de la tempête pendant plusieurs jours, ce bâtiment, quoique neuf, faisait beaucoup d'eau. La grande chaleur qui succéda fit corrompre toutes les provisions. L'air de la cale et de la sentine était tellement infecté qu'il éteignoit les lumières. Malgré toutes les précautions prises immé-

diatement pour la salubrité, la fiévre jaune se déclara. La frégate arrivée à l'île de Cuba, entra dans le port de la Havane, et les chirurgiens s'empressèrent aussitôt d'appeler un médecin de la ville; la fiévre jaune n'existait pas dans cette place. La violence des symptomes et le nombre des malades augmentant, le bâtiment quitta le port le 6e jour pour escorter un convoi et retourner aux Etats-Unis. De 40 hommes atteints en mer de cette maladie, 20 périrent dans l'espace de 10 jours, dont la plupart en 24 heures. Le chirurgien-major et le payeur furent au nombre des victimes. Au retour de la frégate à Newport, en juin, on transporta à terre environ 100 malades, dont plusieurs affectés d'ulcères aux jambes et quelques-uns de maladies vénériennes. Tous furent traités dans le même hôpital. Malgré que les vêtemens eussent été apportés du bâtiment avec lequel on entretenoit des communications, personne à terre ne fut atteint de la fiévre jaune.

Au mois de septembre suivant, la même frégate retourna en mer où elle fit une longue croisière dans différens climats : elle resta

ensuite pendant un mois en station à l'embouchure du Mississippi. Malgré la propreté et les fumigations d'acide nitrique recommandées par les Doct. *Smyth* et *Patterson*, la fiévre jaune s'y déclara de nouveau, mais sur un plus petit nombre d'hommes (1).

---

(1) De toutes les nations qui font un grand commerce maritime, les Hollandais paraissent être plus épargnés par les maladies des vaisseaux. Cependant, *Rouppe*, un de leurs meilleurs médecins, a décrit très-exactement la fiévre jaune, à laquelle il donne plusieurs épithètes, qui s'est déclarée à bord d'un vaisseau de guerre hollandais, à l'île de Curacao en 1760 (*de morbis navigantium pag.* 68 et suiv.). Dans une réponse sage et digne de remarque, les habitans de Newyork, représentés par les comités de corporation de la cité, de la Société médicale, de la chambre du commerce et du comité du bureau de santé, à ceux de Philadelphie, en date du 14 janvier 1799, disent que la maladie peut aussi s'engendrer dans des vaisseaux comme cela est souvent arrivé pendant des voyages ; qu'il est imprudent de retenir les équipages en quarantaine, et de ne pas décharger promptement les cargaisons en des lieux convenables, ou de jeter à l'eau tout ce qui serait corrompu ; que les fumigations ordinaires ne suffisant pas, il faut

Dans les mois de fructidor et de vendémiaire an 10, six hommes d'un bâtiment

---

laver les navires avec une forte lessive alkaline de potasse ou de soude, ou même de la chaux.

Il y a quelques ports des Etats-Unis où la quarantaine n'a pas été observée tous les ans, notamment à Norfolk, en 1800, malgré que des navires vinssent des lieux où la maladie existait.

L'opinion des docteurs *Mitchill* et *Miller* est bien prononcée sur cet objet. Ils pensent que la matière putride peut-être convertie en matière pestilentielle par certains changemens chimiques dans les fluides perspirables qui s'exhalent de la peau et qui restent trop long-temps dans les vêtemens, et dans les évacuations alvines et l'urine. Le venin qui dérive des corps humains ou de leurs excrémens, n'est pas de nature spécifique, préparé par l'action vasculaire, mais de cette qualité commune que la putréfaction engendre occasionnellement dans toute cette classe de corps inanimés qui contiennent ses ingrédiens constitutifs. C'est pourquoi une fiévre jaune, une dyssenterie peuvent naître aussi promptement des vapeurs septiques d'un baril de bœuf ou de poisson corrompus, que des gardes-robes ou des vases remplis de substances animales semblables dans un état de corruption aussi avancé, évacuées de l'estomac et des intestins d'une personne qui en fait sa nourriture. Les fluides pestilentiels sont ainsi formés dans des vaisseaux; lorsque ces vaisseaux arrivent au lieu de leur destination, le poi-

américain, la *Columbia*, venant de Providence sont morts à Marseille de la fiévre jaune, dont le troisième et le quatrième pendant mon séjour en cette ville. Les deux premiers y furent soignés dans deux maisons particulières et les autres au Lazaret. Les médecins qui avaient traité les deux premiers (MM. *Ségaud* et *Delacourt*) ayant bien voulu m'en communiquer les particu-

---

son qu'ils contiennent y est conséquemment transporté avec eux. Alors, d'après les fâcheux effets qui s'ensuivent, on dit que la pestilence est *importée*; ils s'expliquent sur ce qu'on doit entendre par le mot importation d'après l'acception ordinaire et commerciale, comme chose apportée d'un port ou d'une ville étrangère; ce qui s'est formé ou engendré à bord pendant la navigation, n'est qu'une pure introduction. Si des vaisseaux exhalent le poison engendré par la malpropreté des matelots et des passagers, ce n'est point une preuve de contagion spécifique. La fiévre jaune a paru à Newyork durant le temps froid de 1798, en conséquence de l'exposition aux exhalaisons, de bœuf corrompu pendant l'été, vendu depuis à l'enchère, acheté par des marchands et conservé dans des chambres où demeuraient des familles indigentes qui le consommaient (*the Medical Repository*, vol. III, pages 295 et 400.)

larités et me demander mon avis sur la nature de cette maladie, je répondis, d'après leurs détails bien circonstanciés, que je n'avais aucun doute que ce ne fût la fiévre jaune.

C'était l'opinion qu'ils avaient émise dans le procès-verbal de l'ouverture des cadavres. C'est aussi celle qu'ils ont maintenue, ainsi que trois autres médecins nommés d'office qui ont assisté, avec eux, à l'ouverture des troisième et quatrième décédés au Lazaret : tous m'ont assuré avoir trouvé les yeux et la peau jaunes, à peu près universellement avec des taches livides ; et dans l'estomac et quelques portions des intestins, comme dans ceux des deux premiers, une matière noire, épaisse et gluante, ressemblant à du goudron.

Mais, en applaudissant aux sages mesures, à la constante et active sollicitude des conservateurs et directeurs du bureau de santé, pour préserver cette place importante de l'introduction d'aucune maladie étrangère susceptible de se communiquer, je rassurai les médecins sur la non-contagion de celle-ci. Ce qui s'était passé en Espagne, deux ans

auparavant, était bien de nature à alarmer et à légitimer les motifs qui avaient fait redoubler de précautions à l'égard des navires qui arrivaient d'Amérique : étranger et inconnu aux membres qui composent l'office de santé, je ne pus entrer au Lazaret ni être témoin des deux derniers faits ; mais j'eus aussi la satisfaction de m'entretenir avec l'un des deux médecins de ce lieu (le docteur *Bouge*) qui me dit qu'il regardait cette maladie comme une fiévre bilieuse maligne sans contagion. Nous ne différions que sur la dénomination, et même nous étions d'accord ; car, d'après ses détails qui me parurent pleins de candeur et à peu près coïncidens avec ceux que j'avais entendus des premiers, quant aux symptomes et à l'autopsie, il était notoire que c'était la fiévre dite d'Amérique ou des Indes occidentales, née et développée dans le navire par des causes qui y ont produit l'infection : quelque temps après, un cinquième et un sixième matelot tombèrent malades et périrent de la même maladie ; le dernier était un nègre.

Il est à remarquer que ce navire venait

de la Havane lorsqu'il partit de Providence, dans le nord des États-Unis; mais qu'il n'y avait point de maladie épidémique dans l'une ni dans l'autre place, lorsqu'il les a quittées; que l'équipage qui avait fait le voyage de la Havane en était revenu bien portant; que néanmoins les hommes qui le composaient furent changés, excepté un seul, et que c'est celui-là qui est tombé malade, le premier, à Marseille où il périt; qu'avant d'y arriver, le bâtiment avait relâché à Malaga et à Alicante; que les hommes, au nombre de quatorze, s'étaient bien portés pendant tout le voyage; que les deux premiers prenaient des pilules mercurielles pour cause de mal vénérien, lorsqu'ils tombèrent malades; que le bâtiment avait déjà subi quinze jours de surveillance dans un lieu du bassin, destiné à cet effet, lorsque le premier fut atteint de la maladie; que ledit bâtiment y fut remis après la mort du second, et finalement envoyé en quarantaine, à Pomègue, distance d'environ une lieue de la ville; qu'aucun particulier, ni ceux qui firent l'ouverture des cadavres, ni ceux qui y assistèrent ne contractèrent la maladie, et qu'enfin

qu'enfin, la Columbia fut le seul navire à Marseille où cette maladie s'est déclarée. (On m'a dit que des peaux composaient une partie de sa cargaison.)

§. IX.

Les principales causes prédisposantes sont l'état de pléthore ou de turgescence humorale, mais plus encore le relâchement de la fibre. Les causes excitantes sont la malpropreté, le défaut de ventilation, le défaut d'exercice, les mauvais alimens, le bœuf, le poisson salés pourris et autres marchandises, provisions, ou toutes substances animales et végétales corrompues dans des vaisseaux, les vêtemens mouillés conservés sur le corps, les intranspirations, surtout pendant la nuit, dans les climats chauds, etc. Quelques capitaines américains font peu d'attention à ces circonstances, qui deviennent la source des maladies si ordinaires dans les voyages de long cours, et qu'il est bien plus facile d'éviter dans les navires où il y a peu d'hommes que dans les vaisseaux de guerre où ils sont souvent plus entassés.

C'est dans un bâtiment de cette nation que

s'est développée, dit-on, à Cadix, la maladie qui a désolé l'Andalousie. Si elle s'est rapprochée par ses caractères, de la fiévre jaune de l'Amérique, elle en a différé, certainement, par sa nature contagieuse qui s'est portée avec une fureur extraordinaire sur toutes classes indistinctement.

D'après un supplément à la gazette de Madrid, du 28 octobre 1800, et l'extrait d'une lettre du Docteur *Soucrampe* de Séville, en date du 27 decembre, consignés dans le *Receuil périodique* de la Société de Médecine de Paris, tome IX, pag. 268, et tome X, pag. 264, il paraît que la maladie a commencé à se manifester à Cadix du 10 au 15 d'août, dans un quartier très-fréquenté par des corsaires et des matelots; qu'ensuite elle s'est communiquée à tous les autres quartiers; qu'elle n'a pas tardé à s'étendre aux autres villes de la province et même aux campagnes; mais que *dans aucun des malades on n'a observé de bubons pestilentiels, de charbons ni d'anthrax,* qui sont les signes propres à la peste (on verra plus loin qu'on en a rencontré); que ce que celle-ci a de commun avec elle, est seulement la nature éminemment

contagieuse et meurtrière et l'extrême prostration des forces ; qu'elle se rapproche dans tous ses caractères de la maladie connue sous le nom de fiévre jaune et décrite par les médecins qui l'ont vue dans l'Amérique septentrionale, etc.

Les détails que je me suis procurés d'Espagne paraissent, à plusieurs égards, conformes à ceux qui ont été insérés dans le Receuil périodique, quant au diagnostie de la maladie, à ses périodes et à son traitement. Mais aussi il est bien vrai qu'il y a eu grande diversité d'opinion parmi les médecins dont quelques-uns prétendent que ce n'était pas la fiévre jaune et qu'elle n'avait point été importée ; que la saison, la frayeur, les calamités de la guerre, le blocus de Cadix avaient singulièrement prédisposé les individus et aggravé la fiévre simple, dans le principe, dont le plus grand nombre a été atteint. Des particuliers français qui se sont trouvés en Espagne pendant ou à la fin de la maladie, partagent aussi ce dernier sentiment. La sécheresse a été constante à Cadix pendant plus de quatre mois et le thermomètre de Farenheit s'y est élevé à 85 degrés.

Au reste, ce n'est pas la première fois qu'une maladie de cette nature, ou à peu près, s'est développée à Cadix : elle y avait régné en 1740, et au mois de juin jusqu'en octobre 1764. Elle y était connue, comme à la Havane et à la Vera Crux, sous le nom de *vomissement noir épidémique*. M. *Périé*, médecin français résidant à Cadix, attribuant la cause de cette maladie à l'infection de l'air occasionnée par des chaleurs excessives à la suite d'un hiver pluvieux, employa avec succès, le vinaigre dans les boissons. Il donna aux malades riches une once de vinaigre distillé ; sur une livre de petit lait aussi distillé, à la dose d'un verre d'heure en heure (1).

---

(1) Voyez une note consignée dans les mémoires de l'académie royale des sciences et arts de Toulouse, tome II, *in*-4. pag. 47.

Lind, après avoir dit très-judicieusement que la teinte jaune de la peau n'est pas un symptome moins commun dans plusieurs fiévres épidémiques et autres, et après avoir réfuté l'opinion chimérique de l'importation de cette maladie de Siam, aux Indes occidentales, cite aussi l'épidémie de Cadix, de l'année 1764. (*Essai*

Voici encore de nouveaux renseignemens, beaucoup plus étendus, que j'extrais de ceux qui m'ont été communiqués par le Docteur *Durand*, membre de l'Académie royale à Madrid, en date du 4 décembre 1802.

« Il est bien difficile, m'écrit ce médecin, « de vous donner des renseignemens posi- » tifs sur la maladie contagieuse qui a rava- » gé, il y a deux ans, les côtes de l'Anda- » lousie, puisque, placés au centre du » royaume, notre académie en a manqué » et que nous nous trouvons encore remplis » de doute à son égard. D'après les symptomes » qu'elle a présentés, notre académie l'a plu- » tôt considérée comme *une fiévre conta-* » *gieuse du genre pestilentiel que comme* » *une vraie fiévre jaune*; et si elle a eu » quelqu'analogie avec cette dernière, c'est » sans doute par la saison, par le climat, la » disposition et le tempérament naturelle-

---

sur les maladies des Européens dans les pays chauds, tom. I, pag. 171 et suiv.).

Voyez aussi l'histoire de l'épidémie en Catalogne, en 1764, par le docteur *Masdewal*.

» ment très-bilieux des habitans de ce pays.
» Car, j'ai observé le *typhus icteroïde* ou
» la *fiévre jaune*, il y a sept ans, dans les
» hôpitaux de notre armée de Catalogue,
» chez des soldats qui se trouvaient dans ces
» conditions et soumis à l'influence géné-
» rale des fiévres ataxiques qui y régnaient.

» Le royaume de Maroc, que le seul d'é-
» troit de Gibraltar, large de quatre à cinq
» lieues, sépare de notre pays, venait d'é-
» prouver et souffrait encore d'une maladie
» pestilentielle qui l'avait ravagé. A la vé-
» rité, elle n'avait pas, et il en a été de même
» de celle de Cadix, le véritable caractère de
» la peste du Levant; car, on n'a pas géné-
» ralement observé des anthrax ni des bu-
» bons; mais on en trouvait quelquefois.

» La contagion de cette maladie se trouve
» bien constatée, et l'on n'en peut concevoir
» le moindre doute, si l'on réfléchit que
» l'année suivante 1801, on l'a vue reparaître
» et se répandre dans *Medina Cydonia* qui,
» l'année précédente, en avait été épargnée,
» ce qu'on aurait pu attribuer à sa position,
» peut-être, une des plus salubres de toute
» la terre. Mais le quartier où elle s'est dé-

» clarée ayant été cerné convenablement et
» tous les moyens nécessaires ayant été mis
» en usage, elle ne s'est pas étendue dans
» les autres et elle a disparu entièrement.
» Sur près de douze cents malades, elle en a
» enlevé plus de sept cent cinquante.

» Dans la même année, on en a vu aussi
» reparaître quelques étincelles à Séville et
» ailleurs qui, ayant été étouffées à temps,
» n'ont eu aucun résultat fâcheux. Sans
» doute nous aurions eu des nouvelles de
» quelques autres lieux des environs de Ca-
» dix, s'il n'était pas politiquement admis
» comme maxime qui contribue au repos
» des habitans d'un pays et à la tranquillité
» publique, de toujours cacher, dans de pa-
» reilles circonstances, le vrai caractère des
» maladies de cette espèce. C'est ainsi que
» dans toutes les pestes connues en Europe,
» on a vu les gouvernemens et même les mé-
» decins en cacher ou nier le caractère con-
» tagieux jusqu'à ce que leurs progrès désas-
» treux les eussent mis à portée de tous les
» yeux.

» Le royaume de Séville a souffert à plu-
» sieurs reprises, dans des siècles antérieurs,

» de maladies pareilles. Mais ont-elles été
» des maladies épidémiques locales ou des
» contagions apportées de chez les Africains,
» ou de quelqu'autre part ? C'est ce qu'il se-
» rait bien difficile de décider, malgré plu-
» sieurs écrits des médecins qui en ont été
» témoins.

» Cadix, par sa position sur une pres-
» qu'île qui s'étend à près de deux lieues en
» mer, séparée de la terre ferme seulement
» par une chaussée, doit être regardée
» comme une ville très-propre, bien pour-
» vue de tout et bien policée : son séjour est,
» en tout temps et en toutes saisons, très-sa-
» lubre : le caractère de ses habitans est gai
» et jovial. Ecija, Cordoue, Séville, Xerès
» et autres villes sont moins heureusement
» situées et sont infiniment plus disposées à
» souffrir de l'influence des causes locales
» supposées. Cependant les deux premières
» se sont préservées de la contagion par des
» précautions majeures et même un peu tar-
» dives. Je suis persuadé qu'il n'y a qu'une
» contagion introduite à Cadix, et non les in-
» influences du climat, etc., qui ait pu y
» exercer les ravages qu'on y a vus cette fois.

» La maladie a commencé dans le quartier
» de *Sopranis :* elle s'y est limitée assez de
» temps ; mais rien ne s'étant opposé à sa
» propagation, elle a passé, avec les fuyards
» épouvantés, à tous les lieux des environs
» de Cadix qui n'ont pas su s'en préserver,
» excepté dans Medina Cydonia où on ne
» laissa entrer personne. La contagion ne
» s'est introduite dans cette dernière place
» qu'un an après, sans doute par quelques
» meubles cachés ou soustraits à la purifica-
» tion générale et apportés furtivement des
» lieux ci-devant infectés. Mais, par l'éner-
» gie du gouverneur, le seul quartier où elle
» s'est manifestée, ayant été cerné à temps,
» elle s'y est éteinte sans se propager au reste
» de la ville. Il est singulier que des méde-
» cins même de Cadix, appelés à Medina
» Cydonia et qui avaient été témoins de ce
» qui s'était passé l'année antécédante, ayent
» douté et différé de la caractériser.

» Quant à la fiévre jaune d'Amérique, il
» est bien fâcheux que les médecins de cette
» partie ne soient pas d'accord sur sa nature
» contagieuse ; car plusieurs la comparent
» à la peste, et veulent même qu'elle en soit

» une espèce, et qu'elle leur soit apportée
» des autres pays. Cette discordance nous
» tient dans la perplexité. Cependant, je
» suis de l'avis de *Lind*, que toutes les
» fiévres sont plus ou moins contagieuses, et
» je crois que, d'après les différentes consti-
» tutions et dispositions des sujets, etc.,
» elles ne font que prendre des aspects di-
» vers, et que les circonstances qui facilitent
» cette contagion, ne sont pas assez obser-
» vées. J'ai vu des épizooties suivies immé-
» diatement de la petite-vérole, et celle-ci,
» d'une fiévre ataxique très-meurtrière,
» qui passa pour épidémique, parce qu'on
» ne remonta point à son origine et que
» l'on ne s'arrêta pas à son caractère conta-
» gieux.

» J'ai vu, dans une maison, deux vario-
» leux dont la maladie très-bénigne pro-
» duisit la fiévre susdite chez plusieurs de
» ceux qui l'habitaient. La mère de l'un des
» varioleux, qu'elle nourrissait, mourut
» d'un anthrax à la joue sur laquelle posait
» souvent le visage de son nourrisson.

» Quoiqu'on ne paraisse pas d'accord sur
» l'origine de la maladie en question, il pa-

» raît vrai, et tout le monde en convient,
» *qu'un vaisseau américain, ou autre*,
» ayant déchargé des marchandises qui
» furent déposées dans un magasin rue de
» Sopranis, tous ceux qui y travaillèrent
» furent malades les premiers, et moururent
» bientôt ; que la maladie gagna tout ce
» quartier, longtemps avant de se répandre
» dans le reste de la ville, de laquelle ce
» quartier est presque séparé ; que même
» le propriétaire de cette cargaison, négo-
» ciant de Cadix, et de mes amis, s'enfuit
» au port de Sainte-Marie, où il périt
» promptement, de même que tous ceux
» de sa maison. »

Le reste de la lettre s'accorde avec les relations précitées, pour ce qui concerne les symptomes et le traitement. M. Durand ajoute qu'*il y a eu des bubons et des anthrax ;* mais qu'ils ont été rares ; « que tous
» les moyens curatifs ont échoué dans le
» commencement de cette épidémie ; que
» dans son cours et dans son état, nul n'a
» mérité exclusivement la préférence, et
» que tous ont également réussi dans son
» dernier période, où des malades guéris-

» saient aussi bien sans leur secours. De
» quelque manière qu'ils eussent été traités,
» ils restaient dans une extrême foiblesse
» et une espèce d'aliénation d'esprit, ou fa-
» tuité, pendant une longue convalescence.
» S'ils venaient à rechuter, ils périssaient
» presque infailliblement : une fois rétablis,
» il paraissait que la contagion n'avait plus
» d'empire sur eux. On a remarqué que
» quelques Américains ou autres personnes
» qui avaient séjourné en Amérique, n'a-
» vaient point pris cette maladie » (ce sont
sans doute, ceux qui avaient habité entre
les tropiques).

§. X.

Parmi toutes les causes déterminantes ou
excitantes de la fiévre jaune, je n'en con-
nais pas de plus puissante que le refoulement
ou la diminution de l'insensible transpira-
tion. C'est après le coucher du soleil qu'elle
frappe plus promptement ceux qui, ayant
éprouvé une chaleur étouffante pendant le
jour, négligent de se vêtir convenablement
et de se garantir contre les vapeurs fraîches

et extrêmement humides de la nuit, principalement ceux qui séjournent près des lieux marécageux, ou dont les maisons situées sur des terres rapportées sont baignées par des eaux stagnantes; ceux qui s'endorment sur la terre, sur le pont des vaisseaux mouillés, près des endroits mal-sains, etc.

Cette imprévoyance est, en général, la cause de presque toutes les maladies, mais particulièrement dans les pays chauds. Les militaires transportés entre les tropiques où ils sont obligés à un service de nuit, à bivouaquer souvent en temps de guerre, dans la plaine, dans les lieux enfoncés et aquatiques, sont toujours plutôt atteints des maladies attachées à ces climats; telles sont les fièvres rémittentes et intermittentes ataxiques, le causus, les fièvres bilieuses (qui comprennent conséquemment notre espèce typhus ictéroïde), la dyssenterie, la diarrhée chronique et souvent l'ophthalmie; c'est par la cause dont il s'agit que nous avons vu périr l'élite de la belle et brave jeunesse de St.-Domingue, et la plus grande partie des troupes qu'on y avait envoyées en 1791, 1792 et 1793. C'est la même qui y a détruit

plus de quinze mille Anglais, lorsqu'ils ont occupé quelques places dans cette île, pendant la dernière guerre. C'est encore la même cause qui vient d'y sévir avec tant de rigueur sur nos troupes, en l'an X (1802), sous le commandement du capitaine général *Leclerc*, qui, après beaucoup de fatigues et de peines morales sur l'état de cette malheureuse colonie, a été lui-même victime de la fiévre jaune (1).

---

(1) Ce capitaine général a d'abord été quatre jours malade d'une fiévre que le médecin en chef de l'armée croyait être *lente nerveuse*. Les forces vitales ayant ensuite balancé, pendant trois jours, celles de la maladie, en sorte que le malade avait semblé guéri et qu'il voulait sortir, le mal s'est manifesté le 8 brumaire an XI, avec son véritable caractère, et le médecin a déclaré, ce même jour, que c'était la *maladie de Siam dans toute son intensité chez un homme déjà épuisé.* Le 9, il a vomi des matières de couleur brune, et les urines ont cessé de couler. Le 10, le *vomissement a été plus fréquent et est devenu noir, la couleur de la peau peu changée, excepté pendant les vomissemens; alors, elle devenoit noire et laissait une teinte jaune. Il lui est sorti un peu de sang par les yeux; une partie s'est infiltrée dans les paupières.* Il a succombé dans la

Ceux qui sont habitués à une transpiration abondante, ou chez lesquels elle n'est

---

nuit du 10 au 11. Le journal de la maladie est signé : *Peyre*, medecin en chef.

Les officiers de santé qui ont fait l'ouverture du cadavre, ont trouvé *l'estomac extrêmement phlogosé, la tunique interne sphacelée, enduite d'une humeur noirâtre et visqueuse*... Ils disent que la mort du général est l'effet de la constitution épidémique qui, depuis six mois, fait tant de ravages sur les européens venus pour la première fois à Saint-Domingue (*Voyez* les détails dans le Moniteur universel, du 17 nivose an XI, 7 janvier 1803).

A la fin de brumaire, ces ravages continuaient à Saint-Domingue, à la Guadeloupe, à la Martinique, et à Tabago, d'une manière si effrayante, que la désolation était générale dans le peu de temps qui a suivi l'arrivée du capitaine général *Villaret-Joyeuse* à la Martinique; beaucoup de personnes de toutes classes, au-dessous de l'âge de 30 à 33 ans, des femmes, des enfans arrivés avec l'expédition, ont succombé. De 3,500 soldats transportés à la Guadeloupe, sous les ordres du général *Richepanse*, il n'en restait plus que 800 au commencement de brumaire : le général et le médecin en chef *Gremillet* avaient pareillement succombé. La chaleur et la secheresse extraordinaires qui ont régné généralement cette année paraissent avoir puissamment

déterminée que par l'exercice et le travail, et que des circonstances forcent ensuite au repos et à l'oisiveté, éprouvent encore plus souvent les funestes effets de la suppression ou du défaut de cette évacuation naturelle, que de ceux trop généralement et trop légèrement attribués aux combinaisons chimiques de l'atmosphère, aux alimens, etc. C'est encore

---

développé les causes locales de la maladie. Au Cap-Français, par exemple, il y a eu une grande irrégularité dans la direction de la brise du jour. Des personnes qui ont habité cette ville pendant plus de vingt ans, m'ont assuré que la chaleur n'y avait augmenté en l'an X, que parce que des vents d'ouest y ont presque constamment régné pendant le jour, au lieu des vents accoutumés du nord-est, ou de la brise du large qui rafraîchit l'atmosphère; cette variété, dont elles disent n'avoir pas eu d'exemple, a certainement concouru à augmenter les maladies. La brise avait peu d'accès, parce que le morne du Cap abrite cette ville à l'ouest d'où résultait un air plus chaud et plus étouffant dont les habitans même se trouvaient incommodés : un peu de pluie tombée de temps en temps n'a pas empêché la maladie de s'aggraver, parce que la même température a continué.

lorsque les hommes habitués à une vie active, à des exercices soutenus, se trouvent tout à coup réunis dans l'inaction, que la maladie commence ordinairement à les assaillir.

§. X I.

L'histoire ancienne, moderne et actuelle fourmille d'exemples d'épidémies dans les climats chauds ainsi que dans les climats froids, engendrées et dévéloppées par le rassemblement de beaucoup d'hommes dans un espace circonscrit, où non seulement ils manquent du travail habituel qui leur procurait cette excrétion indispensable de la peau, mais encore où ils s'infectent mutuellement en viciant l'air qu'ils sont obligés de respirer : tels sont les camps, les forts et les villes bloqués, les flottes, les vaisseaux même isolés, les prisons, ce qui est toujours relatif à l'intensité d'action et à l'intensité de dimension. C'est de-là que naissent toutes les maladies pestilentielles plus ou moins contagieuses, la fiévre des camps, des prisons, des hôpitaux, ce qu'on a appelé scorbut noir, qui

n'est autre chose qu'une fiévre lente nerveuse, la dyssenterie, etc., qui, quoiqu'elles présentent un *facies* et des nuances différentes et difficiles à limiter, n'ont pas moins entre elles la plus grande connexion. La contagion humaine se transmet, à certains égards, comme la peste, sans cependant en avoir toujours les mêmes symptomes caractéristiques. Mais, en général, des fléaux semblables ne paraissent ordinairement qu'en temps de guerre.

C'est ainsi que s'est développée l'épidémie dans l'escadre commandée par le contre-amiral *Vanstabel*, qui vint mouiller dans la baie de Chesapeak, en février 1794, où une flotte de St.-Domingue l'attendait pour être convoyée en France. Avant de partir de Brest, les équipages plongés dans la débauche et l'insubordination, ayant dépensé leurs avances, ne purent s'acheter de linge ni les vêtemens nécessaires et souffrirent en mer par la malpropreté. Quelques-uns même, après leur quart, retournaient à leur hamac où ils se couchaient avec la chemise ou la camisole mouillée sur le corps.

La maladie commença par les vaisseux le

Jean Bart et *le Tigre*, à leur arrivée en Virginie : elle se propagea, des soldats et des matelots aux officiers. Notre hôpital n'étant pas assez vaste, il fallut en établir trois autres et mettre en requisition les officiers de santé des vaisseaux de guerre et de ceux du commerce, pour concourir et aider au service. Environ la moitié d'entr'eux et des infirmiers périt de cette maladie, dont je faillis être victime un des premiers. Je n'échappai assez vîte de la fiévre dont je fus atteint, vraisemblablement que parce que je logeais à Norfolk et que j'avais essuyé, quatre mois auparavant, la maladie dont j'ai parlé.

Celle-ci s'est montrée sous deux aspects différens : les uns arrivaient dans une telle foiblesse, avec dévoiement de matières noirâtres, rendues souvent involontairement, et quelquefois le délire, qu'à peine pouvais-je trouver de la fiévre ; quelques-uns même en étaient fort éloignés, car je ne comptais pas plus de 40 à 50 pulsations par minute, tant les forces vitales étaient diminuées et opprimées. On en a vu mourir dans le premier ou le second jour ; plusieurs sont devenus jaunes comme dans la maladie qui désole ces pays,

quoiqu'il fît froid et que ce ne fût pas la saison, mais presque sans vomissemens ni hémorragies considérables. Quelques-uns avaient la langue noire, sèche et gercée; d'autres, des symptomes péripneumoniques et des vers.

Ceux qui composaient la seconde classe, ou chez lesquels l'irritabilité était augmentée, avaient un délire furieux : ils arrachaient leurs liens, leurs vésicatoires, refusaient toute espèce de boisson et de remedes, et cherchaient à se sauver nuds hors de l'hôpital. Il en est même qui se sont ainsi échappés et que l'on a rattrapés près des bois. Quand rien n'avait pu calmer cette frénésie, j'appliquais le fer rouge sur la nuque et sur l'occiput avec un grand succès. Je ne perdis pas un des officiers que je traitai hors des hôpitaux (le capitaine *l'Hermite*, commandant le *Tygre*, était du nombre), et la maladie ne se communiqua point à Norfolk ni à Portsmouth.

Je ne parvins à faire cesser cette épidémie qu'en reclamant du ministre *Fauchet*, plénipotentiaire de la république française près du congrès et du vice-consul en Virginie, tous les secours propres à obtenir cet effet.

Je rétablis la plus grande propreté qui avait été négligée pendant que ma maladie m'avait forcé d'interrompre mon service. Les malades étant transportés hors des salles, j'en fis racler les planchers qu'on lava avec attention, blanchir les murs avec de la chaux, parfumer et changer les fournitures. Par surabondance de précautions, les vêtemens des morts furent brûlés, ceux des hommes guéris entièrement changés ou lessivés avant de retourner à leurs vaisseaux où l'on fit aussi tout ce qui convenait pour la salubrité. Je conseillai d'embarquer avec des provisions fraîches et végétales une bonne quantité de cidre et de bière. L'épidémie ne fut entièrement terminée qu'en avril, dans le troisième mois, époque à laquelle l'escadre et une flotte très-importante ont pu remettre en mer et revenir en France (1).

---

(1) L'état d'indolence ou de désœuvrement où se trouvent les soldats confinés dans des vaisseaux (les matelots se soutiennent mieux, s'ils sont constamment exercés), surtout ceux dont les expéditions longues ou

§. XII.

Il a toujours été si difficile d'établir quelque chose de certain au sujet des contagions, que nous ne pouvons que nous référer sim-

---

contrariées se font en hiver ou qui arrivent à leur destination dans un temps froid et brumeux, a toujours été une des principales causes des maladies qui les ont accablés. Combien n'en avons-nous pas d'exemples dans les escadres françaises et anglaises, seulement pendant le siècle dernier, et très-récemment encore dans l'escadre commandée par le contre-amiral *Ganthaume*, lors de son expédition de la Méditerranée, dans l'hiver de l'an 9 ?

Entr'autres exemples, on peut citer la grande mortalité qui arriva dans l'armée anglaise de 12,000 hommes et 200 chevaux embarqués en 1724, sous les ordres du *comte Mansfeldt ;* celle d'un autre embarquement de 15,721 hommes en 1725, aux ordres du *duc de Buckingam ;* celle de l'escadrille de l'amiral *Anson*, en 1740 et 41 ; celle qui détruisit, en 1746, un si grand nombre de Français parmi les 10,000 que portait l'escadre du *duc d'Anville* à la Nouvelle-Ecosse, pour reprendre Louisbourg ; et enfin, en 1757, une autre flotte de 13,000 hommes de notre nation pour cette

plement aux effets qui se passent le plus communémeut sous nos yeux. Si des personnes

---

même partie de l'Amérique du nord, etc., tandis que le capitaine *Cook*, dans un voyage de trois ans avec 118 hommes, n'en perdit aucun de la fiévre, de la dyssenterie et du scorbut, parce qu'il donnait la plus rigoureuse attention aux alimens, à la manière d'en user, à la propreté des vaisseaux, des personnes, de leurs vêtemens, des couvertures, des hamacs, etc. Ce fameux navigateur préférait le feu et la fumée aux lavages de l'intérieur du vaiseau avec du vinaigre, pour le purifier, et il faisait entretenir la sécheresse dans l'intervalle des ponts.

C'est aussi par de semblables précautions et surtout en évitant la trop grande humidité dans l'intérieur, que *La Pérouse* est arrivé à Botany-Bay le 26 janvier 1788, sans un seul malade. Les deux frégates qu'il commandait, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, partirent de Brest le 1er. août 1785, ayant alors à bord, en tout, 237 hommes. « Aucun navigateur n'a fait une campagne » aussi longue, n'a parcouru un développement de » route aussi étendu, en changeant sans cesse de climat, » avec des équipages aussi sains, puisqu'à leur arrivée » à la Nouvelle-Hollande, après trente mois de cam- » pagne et plus de seize mille lieues de routes, ils » étaient aussi bien portans qu'à leur départ de Brest. » (Voyage de La Pérouse autour du monde, rédigé par

chargées de soigner les malades qui se trouvent dans ces circonstances dont nous venons de parler, entrent et séjournent dans ces lieux resserrés, dans ces foyers d'infection, elles contractent communément la maladie. On a pareillement l'exemple que des équipages ou des soldats atteints du typhus des vaisseaux l'ont quelquefois communiqué à ceux chez lesquels on les a logés, quand ils y étaient trop réunis, aussitôt après leur débarquement. Il en est de même du typhus des hôpitaux. L'émission du gaz des corps malades se commu-

---

le général *Millet-Mureau*, et publié en 1797, page 50 du discours préliminaire. Voyez aussi comment il a évité le scorbut et les autres maladies, tom. III, p. 19; tom. IV, pag. 228 et 236).

Nul doute qu'il ne se forme dans les vaisseaux du gaz hydrogène sulphuré, dont l'effet sur les hommes ne soit plus ou moins pernicieux. L'observation du médecin *Prunelle*, à l'occasion de ce qui s'est passé dans l'escadre de Ganthaume, et les expériences curieuses faites sur des animaux avec ce gaz le plus délétère, par le professeur *Chaussier*, peuvent, dans la suite, répandre un certain jour sur cette matière. (Vide *Recueil périodique* de la Soc. de méd., tom. XV.

niquant aux corps sains, soit par le toucher, *contagium per contactum*, soit par les voies de la respiration et de la mastication, forme la véritable *contagion* dont la virulence, comme dans les contagions à virus fixes, est relative à l'idiosyncrasie des sujets, à leur affoiblissement, à leurs dispositions morales et physiques, etc., tandis que ceux qui habitent des endroits marécageux ou autres lieux humides d'où l'émanation des *miasmes* des substances *putrescentes* et *infectantes* est *activée* par le *calorique*, se trouvent dans l'*infection*; parce que l'atmosphère circonscrite qui est infecté ou imprégnée de ces effluves, en devient le véhicule. Dans ce dernier cas, l'influence n'est que locale ou caractérise l'*endémie*, et il n'y a pas de contagion, ou ce qui revient au même, pour peu que ceux qui en sont atteints s'éloignent du lieu *contaminé* qui forme la cause éloignée de l'*épidémie*, ils ne communiquent pas à d'autres leur maladie : l'infection n'a pas la proprieté contagieuse *à posteriori*. Or, c'est ce qui se passe dans notre fiévre jaune, comme dans la fiévre rémittente ou intermittente, à moins que les individus ne se trouvent rassemblés et entas-

sés, comme dans des cas précités. Car, alors, quoique la fiévre jaune ne soit pas contagieuse originairement, elle peut le devenir consécutivement. En outre, il y a quelquefois en même temps, dans un hôpital ou autre lieu, émanation des miasmes marécageux et émanation des miasmes animaux.

Ceux qui se trouvent dans la sphère d'activité de la variole, de la rougeolle (maladies spécifiquement contagieuses), qui touchent les substances qui en sont infectées, prennent souvent, comme dans la peste, la contagion, la transmettent à d'autres et la propagent successivement. Mais, dans les cas précédens, si les malades sont nétoyés, changés, transportés hors des vaisseaux ou des hôpitaux, et exposés à l'air salubre, ils ne communiquent plus leur affection; d'où nous serions induits à considérer toutes ces causes comme indentiques. Comme la peste, ces maladies sont limitées dans la sphère d'activité de l'atmosphère infectée, ou des matières gâtées, corrompues qui donnent et entretiennent l'*infection* (1). D'après cela, nous ne

(1) Le docteur *John Davidge*, de Baltimore, dans

pourrions encore refuser une grande analogie entre la fiévre jaune, la maladie qui a dé-

---

un petit traité sur l'épidémie endémique automnale des climats chauds, vulgairement appelée fiévre jaune, et dans lequel il expose que cette maladie est le produit des causes locales où le gaz hydrogène est très-accumulé et particulièrement combiné, dit que *l'infection* n'est qu'une substance gazeuse nuisible qui n'émane pas d'un corps malade comme la *contagion*. Il observe qu'endémique est l'antithèse de contagieux. Il rejette la doctrine du caractère contagieux des maladies qui naissent des effluves des marais, et la fiévre jaune est du même genre; mais il compte la fiévre des prisons et la peste au rang des maladies de contagion spécifique, comme la petite-vérole et la rougeole. Les éditeurs du *Médical Repository*, tom. II, pag. 85, ont judicieusement relevé cette erreur, aussi bien que celle par laquelle il prétend que la fiévre jaune, les fiévres intermittentes et rémittentes, dépendent *seulement* de la putréfaction végétale et de l'eau stagnante, tandis qu'elles peuvent également dépendre de la putréfaction animale.

M. *Noah Webster* (*a brief History of Epidemic and pestilential diseases*, etc., c'est-à-dire, Histoire abrégée des maladies épidémiques et pestilentielles, avec les principaux phénomènes du monde physique qui les précèdent et les accompagnent, et les observations déduites des faits qui y sont établis, 2 vol. *in*-8°., à

solé l'Andalousie, la peste, la dyssenterie, la fiévre des vaisseaux, et la fiévre des prisons ou le *Typhus carceraire*.

Hartford dans le Connecticut, 1799), a pareillement présenté l'idée qu'il convient d'attacher aux mots *infection* et *contagion* : « Les pestilences épidémiques, » dit-il, sont plus ou moins contagieuses, selon leur » violence et le lieu où elles existent. Elles sont dange- » reuses dans les endroits reserrés, dans les chambres » fermées et dans les rues étroites ; mais l'infection de » ces maladies ne s'étend qu'à quelques pieds de dis- » tance et peut se dissiper à l'air libre, de manière à » annihiler ou à réduire le danger presqu'à rien. Il en » est de même des maladies de pure infection qui ne sont » pas épidémiques. Les maladies qui ne dépendent que » de l'infection, s'introduisent quelquefois dans des » villes, dans des hôpitaux où elles occasionnent une » grande mortalité; mais elles se propagent par le con- » tact et n'âffectent pas le caractère des autres maladies » intercurrentes. La conséquence résultant de ces prin- » cipes, est que la pestilence épidémique est hors de » notre pouvoir ; mais les maladies propagées par pure » infection peuvent être arrêtées et vaincues. . . . On » peut éviter l'infection de toutes les maladies, même » celles de contagion spécifique, comme la petite-vé- » role et la rougeole, en se tenant éloigné de ceux qui » en sont atteints. L'infection des maladies qui ne sont

L'ancienne Société royale de médecine de Paris avoit proposé en 1790, la question suivante:

» pas spécifiquement contagieuses, comme la peste,
» la fiévre jaune, la dyssenterie et la fiévre des prisons,
» peut être anéantie par l'air libre et la propreté... La
» doctrine commune de la contagion est entiérement in-
» suffisante et point philosophique; car, si elle est ad-
» mise, elle ne nous conduit jamais plus près de la cause.
» L'infection est une cause subordonnée à celle qui pro-
» page les maladies malignes; mais elle est elle-même
» un effet de quelque cause plus générale, dont la
» force est cent fois plus puissante et plus formidable
» que celle de l'infection. L'apparition uniforme des
» autres épidémies comme précurseurs de la pestilence,
» et le changement manifeste dans l'atmosphère, avec
» les nombreux accessoires de la peste et de la fiévre
» jaune, prouvent évidemment qu'elles sont d'origine
» domestique. »

Ce savant historien pense qu'il existe un grand rapport ou coïncidence entre les épidémies pestilentielles et divers autres phénomènes du monde, telles que les comètes, les éruptions volcaniques, les tremblemens de terre, les météores, les extrêmes du chaud et du froid, les pluies et les sécheresses excessives, les tempêtes, les hautes marées, les inondations, la quantité extraordinaire d'insectes, le manque des moissons, la famine, etc. Il passe en revue les maladies pestilentielles et les compare, dans

Y a-t-il quelque analogie entre le scorbut et les fiévres de prison de Pringle, *les lentes nerveuses d'*Huxam, *ou celle des vaisseaux, décrites par d'autres auteurs; et de quelle utilité cette recherche peut-elle être pour le traitement de ces différentes espèces de maladies?* La question n'ayant pas été suffisamment approfondie, soit parce que ceux qui en ont le plus approché ont confondu le scorbut épidémique avec la fiévre maligne ou lente nerveuse, soit parce qu'ils n'ont pas fait attention que celle-ci paraît être aux maladies aiguës ce que le scorbut est aux maladies chroniques, elle a été remise au concours, pour un prix de la valeur de 600 livres, qui devoit être adjugé dans la séance

---

l'ordre où elles se sont présentées dans les siècles les plus reculés, avec les circonstances qui les ont précédées, accompagnées ou suivies.

Pour corroborer son opinion, M. *Webster* a rassemblé d'autres faits dans une lettre écrite au doct. Miller de Newyork en 1801, sur la connection des tremblemens de terre avec les maladies épidémiques et sur la succession des épidémies. (*Voyez* l'Extrait que j'ai donné de cet ouvrage, *magasin Encyclopédique*, tom. V.)

publique du mois d'août 1793, mais qui n'a pas eu lieu à cause des circonstances de la révolution. Il est présumable que cette question reste encore à résoudre.

Notre ci-devant Société royale des sciences et arts du Cap-Français avait proposé pour sujet d'un prix à décerner dans sa séance publique du mois d'août 1792, cette intéressante question : *Assigner les causes éloignés et immédiates, la nature et le traitement de la fiévre ardente maligne des Indes occidentales.* La Société exigeait que les auteurs des mémoires envoyés au concours assignassent la dénomination la plus convenable à cette maladie, ou fissent la différence qui existe entre le *mal de Siam*, la *fiévre jaune*, la *fiévre ardente*, et la *fiévre maligne pestilentielle.* Elle demandait qu'en développant les causes qui lui donnent naissance et désignant la classe d'hommes la plus exposée à la contracter, les auteurs indiquassent les précautions à prendre pour s'en garantir. Enfin elle imposait aux concurrens l'obligation de déterminer, si, d'après la connaissance du caractère de cette maladie, elle peut-être contagieuse.

Les troubles de la mère patrie et l'horrible guerre intestine que nous avions alors à soutenir dans toute la colonie, ont empêché la solution de la question. Aucun mémoire ne nous est parvenu; nous n'eûmes plus de séance générale. L'année suivante, tous nos malheurs étaient au comble: le muséum, les riches collections, les archives de cette Société, des mémoires prêts à être publiés, tout devint, comme nos propriétés, la proie des flammes et du pillage. Dès cette fatale catastrophe, tous les sociétaires furent dispersés.

Depuis que nous avons reconquis nos colonies, où la fiévre jaune, les fiévres rémittentes et intermittentes malignes ont moissonné un si grand nombre de nos braves, on doit sentir, plus que jamais, qu'il est de la plus haute importance d'obtenir, dans tous ses points, le développement de la question et d'avoir des idées fixes sur les différences ou l'analogie, les variétés, le traitement et les moyens prophylactiques de ces maladies.

Quoique des médecins Anglais aient déjà traité ces matières avec plus ou moins d'avantage, il reste encore beaucoup à faire. La succession annuelle d'épidémies qui ont régné

régné pendant toute cette guerre, avec une fureur dont on n'a point d'exemple, soit au continent, soit aux îles Antilles, le plus ou moins de malignité dont elles ont été accompagnées, ont nécessairement fourni aux médecins qui ont habité ces pays, des occasions très-multipliées d'acquérir des connoissances plus étendues et plus positives; conséquemment, ils se trouveront beaucoup plus à même de satisfaire à l'objet desiré.

Nous formons les vœux les plus ardens pour que quelque société savante se charge de remettre la même question, ou à peu près, au concours. Puisse le gouvernement attaché à des possessions aussi intéressantes, reconnaître la nécessité d'obtenir des topographies médicales de chaque colonie et même de chaque division de celles qui offrent une vaste étendue; d'exiger que les médecins et les chirurgiens, surtout ceux auxquels la santé des militaires est confiée, s'attachent à observer les constitutions épidémiques, à connaître es affe ctions propres à la zone torride, et que dans le nombre il y en ait, toujours de rigueur, une partie qui ait déjà acquis, dans ces pays, l'expérience né-

cessaire au traitement des maladies ; car, pour en avoir une idée bien juste, il faut les avoir observées dans les climats où elles sont endémiques (1).

Deux médecins français, *Poupée Desportes*, dans son Histoire des maladies de St.-Domingue (3 vol. *in*-12), et *Dazille*, dans ses Observations générales sur les maladies des climats chauds, et plus récemment sur celles des nègres, ont déjà tracé des règles utiles sur ces objets. Le dernier présente un plan tendant *à perfectionner la médecine pratique entre les tropiques*. Il s'attache à faire connaître les vices de situation des villes, des hôpitaux, et aux moyens de conserver la santé des soldats et des matelots. Sous ce dernier point de vue, on lit aussi avec intérêt un ouvrage que le Doct. *John Hunter* a publié à Londres en 1788, ayant pour titre : *Obser-*

---

(1) En tout état de cause, les colonies prospéreront d'autant mieux que les chefs des différentes branches militaire, civile, médicale y auront fait préalablement, autant que possible, un certain noviciat, et qu'ils y auront acquis la connoissance des localités.

vations on the diseases of the Army in Jamaica ; et un autre par *Lamprière*, sous le même titre (2 vol. Londres 1799), dans lequel il donne des observations pratiques sur les maladies qui ont régné parmi les troupes à la Jamaïque, depuis 1792 jusqu'en 1797, et plusieurs avis très-utiles.

Il est encore à desirer que le gouvernement, lorsque la paix et la tranquillité seront entièrement rétablies, réhabilite à St.-Domingue la Société des Sciences et Arts, avec laquelle les savans de toutes nos autres possessions d'Amérique puissent correspondre comme auparavant. Les travaux de cette Société étaient déjà poussés fort loin : elle possédait des matériaux précieux tant sur les maladies régnantes, les épizooties, la salubrité, la météorologie, et les eaux minérales, que sur l'histoire naturelle, la botanique, la culture en général, y compris celle du nopal et l'éducation de la cochenille, etc.

Symptomes.

S'ils sont les mêmes par leur nature dans la fiévre bilieuse et dans le typhus, ils n'of-

frent de différence, dans celle dont il s'agit, que par leur degré, leur nombre et leur intensité, selon la constitution des sujets, leur genre d'exercice, leur situation et leur manière de vivre.

Les symptomes les plus ordinaires étaient une douleur aiguë aux parties antérieures et latérales de la tête, avec un sentiment de chaleur dans les yeux, accompagnés ou suivis de froid universel, de légers frissons, alternant souvent, pendant six ou huit heures; avec des bouffées de chaleur, de la pâleur et de la rougeur à la face; quelquefois la chaleur arrivait promptement sans aucun mélange de froid. Les malades se plaignaient de douleurs plus ou moins vives au dos ou aux lombes et aux extrémités inférieures, d'oppression à la poitrine, d'un serrement vers la région épigastrique, avec cardialgie, qui augmentaient par la pression de la main. Les uns avaient des renvois, des nausées pendant le froid; les autres se plaignaient d'une chaleur ardente à l'intérieur, pendant que les extrémités étaient froides. Le plus petit nombre éprouvait, quelques jours avant la fiévre, des lassitudes, des anxiétés, des maux de tête,

une diminution ou dépravation d'appétit, de la tristesse, des insomnies ; mais en général ils étaient saisis tout à coup sans aucun signe précurseur.

Les uns étaient constipés avec élévation, dureté et sensation douloureuse aux hypocondres; les autres avaient un cours de ventre ou la dyssenterie, accompagnée de coliques et d'ardeurs dans les entrailles, avec une grande altération. Lorsqu'on excitait quelques évacuations par bas, elles étaient blanchâtres, glaireuses comme dans la jaunisse ; mais si la rémission était bien distincte, elles étaient brunes ou bilieuses.

Le pouls, après la cessation du froid ou des frissons du premier paroxisme, devenait prompt, dur, tendu, quelquefois plein, surtout dans l'après-midi. Alors, la surface du corps devenait extrêmement chaude et sèche, et la soif augmentait. La langue, toujours blanche et humide pendant les deux premiers jours, variait ensuite et devenait tantôt rouge, sèche, raboteuse, brune ou noirâtre, tantôt limonneuse ou jaunâtre : ce dernier symptome était favorable lorsqu'il s'offrait dans la rémission avec une apparence

de moiteur à la peau. Les yeux rouges et comme enflammés, paraissaient humectés par les larmes, ce qui augmentait et décroissait avec la fiévre.

Chez quelques-uns, il y avait propension continuelle au vomissement. Chez le plus grand nombre, les vomissemens se manifestaient dès le début, le lendemain ou le surlendemain, quelquefois au quatrième jour et même plus tard. Ils étaient toujours accompagnés de contractions violentes, de grands efforts, d'une douleur vive, déchirante et intolérable à l'estomac, avec des soupirs profonds, fréquens, la respiration entrecoupée, douleurs vagues à la poitrine, une grande agitation et des insomnies.

Les matières qu'ils rejetaient dans le commencement, après les alimens, étaient glaireuses ou bilieuses; tantôt c'était une bile poracée, érugineuse plus ou moins abondante; tantôt des matières muqueuses grisâtres et très-aigres, faisant mal à la bouche et agaçant les dents. L'irritation de l'estomac était si considérable, que la plupart vomissaient toute espèce de boisson qui y parvenait. Ils se plaignaient constamment d'une

chaleur brûlante dans cet organe, d'angoisses inexprimables et de pression vers les attaches du diaphragme.

Le blanc des yeux commençait à jaunir le plus ordinairement vers le troisième ou le quatrième jour. Ce symptome formait la seconde période ou stade de la maladie. Mais si les vomissemens se soutenaient avec des contractions, des efforts redoublés, la jaunisse se répandait promptement partout le corps, en commençant par la face, le col et la poitrine, ou elle n'en teignait qu'une partie. Dans ces cas, le pouls était petit, profond, plus ou moins accéléré, mais généralement dur, tendu et serré.

A cette époque du troisième ou quatrième jour, et quelquefois plutôt, après beaucoup d'efforts réitérés, ils vomissaient des matières sanguinolentes. Ces matières devenaient brunâtres ou semblables à des mares de café, ensuite noirâtres, d'une consistance plus épaisse, quelquefois semblables à du goudron ou à un mélange de suie et d'eau. Ce vomissement noir arrivait le plus communément vers la fin, et caractérisait la dernière période : il

était toujours consideré comme le symptome le plus fâcheux (1).

---

(1) Le vomissement noir, en anglais : *black vomit*, en espagnol, *vomino preto*, *vomito prietto*, *vomito atrabilario*, est généralement regardé comme mortel. Je n'ai vu guérir presqu'aucun de ceux qui en étoient atteints.

Ce symptôme, qui est le résultat d'une transudation sanguine, n'est pas exclusif à la maladie jaune : il est quelquefois produit par des poisons minéraux et végétaux ; on l'observe aussi dans certaines affections aiguës ou chroniques, tantôt après le vomissement de sang, tantôt sans avoir été nullement précédé par l'évacuation de ce fluide, comme dans la maladie nommée *Melœna*, maladie noire d'Hyppocrate. Ce père de la médecine dit : (*de morb. vulg.*) que les déjections noires sont un signe mortel, quoiqu'il nous ait transmis deux observations de guérison, l'une au quarantième jour et l'autre au quatre-vingtième. Ethmuller porte le même pronostic. Cependant, nous avons quelques observations d'après lesquelles il conste que des malades ont été complétement guéris du *morbus niger*. On sait encore que les anciens l'attribuaient à l'*atrabile*, et qu'elle se manifeste, selon eux, plus ordinairement dans les constitutions atrabilairés et mélancoliques.

Le docteur *Cathrall*, de Philadelphie, a analysé les matières noires rejetées par le vomissement, chez ceux qui étaient atteints de la fiévre jaune. Il y a trouvé un

Aussitôt que le malade commencait à vomir des matières brunes ou noires, la fiévre, qui n'avait souvent offert ni rémission ni intermission parfaite, commençait à diminuer. La même chose arrivait lorsqu'il survenait un cours de ventre de matières semblables. Alors, la raison s'aliénait, le malade se croyait beaucoup mieux, le hoquet et les foiblesses survenaient, les extrémités se refroidissaient; la face prenait un aspect cadavéreux; le corps exhalait une odeur fétide. Il y avait rarement soubresauts des tendons, mais plus fréquemment des tremblemens, des convulsions, et la mort terminait cet horrible spectacle.

---

acide prédominant, qui n'est ni le carbonique, ni le phosphorique, ni le sulphurique; mais qu'il présume être, sans oser l'assurer, le muriatique: il a fait avaler de cette matière noire, prise dans le dernier degré de la maladie, à des chats, à des chiens, à des volailles, dont la santé n'a éprouvé aucune altération. Ses expériences sont le résultat de sept années de recherches. (*Memoir on the Analysis of the black vomit ejected in the last stage of the Yellow Fever*, Philadelphie, 1800).

Dans d'autres cas, lorsque le vomissement cessait ou devenait plus rare, le malade tombait dans le coma profond, ou dans le délire comateux. Souvent aussi, le pouls n'était pas plus fréquent, ou il l'était même moins que dans l'état de santé, mais petit et profond. Alors, s'il n'avait pas été possible d'apporter de prompts secours, le sang sortait par les narines, les gencives, la langue, les lèvres, par les intestins, par la vagin : il s'extravasait dans le tissu cellulaire, principalement sous la peau du tronc où il formait des taches, des vergetures ou espèces de flagellations, des échymoses plus ou moins larges, semblables à celles qui résultent de meurtrissures. Cet état du corps ressemblait à celui des sujets atteints du scorbut au dernier degré.

J'en ai vu périr qui n'avaient de jaune que la sclérotique et la face livide ; d'autres, sans avoir eu la moindre nuance jaunâtre, sans hémorragie ni taches pétéchiales, n'ayant eu que des vomissemens indifférens ou simplement des boissons qu'ils prenaient. Dans la même famille, le mari mourait du vomissement noir et sanguinolent avec jaunisse, tandis que la femme, ayant à peine de la fié-

vre, mais une irritation spasmodique à l'estomac, ne vomissant que ses boissons ou ses remèdes et ayant l'esprit frappé de terreur, périssait subitement en conservant sa couleur naturelle. Je n'ai remarqué ces dernières circonstances, qui étaient ailleurs assez ordinaires, que dans l'épidémie de 1797.

Les déjections alvines différaient chez la plupart : tantôt elles étaient bilioso-muqueuses, tantôt verdâtres, brunes ou noirâtres, semblables à celles du vomissement; tantôt sanguinolentes, quelquefois de sang pur, avec ou sans odeur putride. J'en ai vu d'autres où la maladie débutait par un léger accès de fiévre, une hémorragie nazale difficile à arrêter, et la jaunisse dès le premier ou le second jour; le pouls petit, pas plus fréquent que dans l'état naturel; mais, l'hémorragie recommençant, même sans vomissement, ils s'affaissaient, les extrémités devenaient froides, le pouls enfoncé et vermiculaire : ils avaient un délire obscur, de légers mouvemens convulsifs et ils périssaient dans le troisième ou le quatrième jour.

Tel fut le cas d'un anglais de l'île St.-Vincent, et de deux jeunes matelots du navire qui

l'avait amené à Norfolk. Il se logea dans une des maisons en bois les plus mal situées, sur les jetées où le navire étoit amarré. Les matelots ne furent conduits dans la même maison que le second jour de la maladie et après que le capitaine leur eut administré un purgatif drastique. Ils s'étaient bien portés durant la traversée, n'avaient vécu que de viandes salées, de biscuit, de thé et de spiritueux. La fiévre jaune n'existait pas à St.-Vincent lorsqu'ils en partirent. Il y avait à peine trois jours que l'Anglais était à terre lorsqu'il fut pris tout à coup d'une forte hémorragie nazale à la suite de laquelle il commença à jaunir. Il résolut de ne faire absolument d'autre remède que de boire du punch et du vin de Madère. Je lui avais conseillé au moins un régime, des précautions et une limonnade minérale : il n'écouta que son inclination ; l'hémorragie revint ; le sang ruisselait de sa bouche ; son visage en était tout barbouillé et son corps avait une couleur jaune très-foncée. Il mourut presque subitement. Un des deux matelots périt aussi : ils n'eurent pas de vomissement noir.

D'autres malades ayant des rémissions ou

des intermissions complètes et qui auraient pu guérir par un traitement mieux entendu, en écartant les affections de l'ame, avaient des angoisses, un abattement considérable, des sincopes, quelquefois le hoquet et mouraient lorsqu'on s'y attendait le moins.

Lorsque la maladie se terminait par la mort, c'était le plus ordinairement du quatrième au huitième jour; rarement le second. On a vu ailleurs des personnes périr dans les 24 heures : celles-ci dans le calme et l'affaissement, celles-là dans le transport et le délire. Ceux que j'ai vu mourir passé le huitième jour, ou manquaient de soins, ou étaient mal situés. Un seul qui était d'un jaune brunâtre a été jusqu'au dix-neuvième jour. Il était du nombre de six que je soignais chez un boulanger dans la même chambre, située dans un des quartiers les plus insalubres, dont quatre ont guéri.

Quelques-uns dont la maladie avait été jugée favorablement, après avoir éprouvé les symptomes et les accidens les plus graves, ayant eu toute la peau jaune, parsemée de taches sanguines, de pétéchies, ont péri d'indigestion ou de rechutes. On en a vu d'autres

qui, quoiqu'en apparence hors de danger, sont morts subitement d'hémorragie. J'ai appris cette dernière circonstance des autres villes, ainsi que des exemples de personnes qui ont gagné, une seconde fois, la fiévre jaune, ce que je n'ai point observé en Virginie.

Cette maladie a toujours paru exercer ses effets sur le systême gastrique et hépatique, et consécutivement sur le genre nerveux. Le pronostic était toujours fâcheux lorsque les symptomes de malignité paroissaient dès le commencement, tels que l'accablement, la débilité extrême, la lipothymie, le délire obscur; que l'on ne pouvoit calmer l'éréthisme ni arrêter les vomissemens, le hoquet, et que le sang se frayait une issue par les pores et par les ouvertures naturelles. Il en était de même de la grande diminution ou de la suppression totale des urines. On pouvait porter le même jugement lorsque le dévoiement se supprimait; car, il était alors suivi du coma, du hoquet, de la prostration de forces et de mouvemens convulsifs; un accès violent et de courte durée dans l'invasion, était ordinairement d'un mauvais présage; mais nous avons vu aussi de longs paroxysmes qui n'é-

taient pas moins sinistres. La fiévre conservant son intensité, sans rémission distincte pendant les deux premiers jours, avec déjections de couleur de goudron, était toujours d'un mauvais augure, quoique les vomissemens fussent rares et seulement glaireux. Les symptomes et les accidens étant communément plus graves et plus intenses chez les personnes d'une constitution forte et robuste, présageaient aussi un danger plus imminent.

Il y a rarement eu des évacuations critiques par les selles, excepté lorsque la maladie s'écartait peu du type des fiévres bilieuses ordinaires ou des rémittentes gastriques auxquelles on a donné l'épithète de putride et en dernier lieu d'*adynamiques*. Les sueurs ont souvent apporté beaucoup de soulagement lorsqu'elles n'étaient pas trop prématurées ou provoquées à contre-temps.

L'excrétion abondante et soutenue des urines était un symptome favorable. Du reste, on ne pouvait tirer qu'une foible induction de leur nature, si ce n'est qu'elles n'étaient pas souvent teintes de bile, quoique la peau fût jaune, comme cela arrive toujours dans l'*ictère* ordinaire ; ce qui a fait

penser à quelques médecins de Newyork que cette maladie jaune n'était pas due à la résorbtion de la bile, comme dans la jaunisse, mais à l'*acide septique* et à l'*oxide gazeux de septon* qui a la propriété de donner au sang une couleur noire, épaisse, paraissant fréquemment dans un état de dissolution, sujet à se corrompre très-promptement et qui offre les mêmes phénomènes, soit qu'on ait injecté cet acide dans les vaisseaux, soit qu'on ait tiré du sang dans les vases qui le contiennent (1).

Joseph Frank croit aussi que la teinte jaune, dans cette maladie, ne vient pas de ce que la bile est épanchée dans les vaisseaux et sur la peau, mais qu'elle dépend des globules sanguins, comme vers la fin d'une échymose. Il prétend aussi que c'est la même cause qui donne la couleur jaune aux cra-

(1) Lettre du docteur *Mitchill* à *Jonathan Havens*, représentant au congrés des Etats-Unis, concernant les effets des fluides pestilentiels ou la combinaison du *septon* avec l'*oxigène*, sur le système sanguin des animaux, et particulièrement de l'espèce humaine.

chats

chats dans les péripneumonies, et non la bile, ainsi qu'on le suppose communément (1). D'autres, comme *Todd*, pensent que la couleur jaune dépend du *cruor* dissout. Mais cette dissolution ne se rencontre pas toujours dans l'inspection cadavérique.

Quoi qu'il en soit, cet aspect de la peau, tantôt jaune ou jaunâtre, tantôt livide, parsemée de taches ou d'échymoses et quelquefois tout ensemble, dénote l'état *morbide* ou le relâchement extraordinaire des solides, une grande altération dans le mélange des fluides, d'où suit nécessairement la dégénérescence scorbutique.

Je n'ai presque point vu de parotides; jamais d'anthrax, de tumeurs charbonneuses ni de bubons (2); rarement des dépôts,

---

(1) Méthode de l'Institut clinique de Pavie, 1795.

(2) *George Davidson* écrivoit du Fort-Royal de la Martinique, en 1796, à *James Mease*, médecin à Philadelphie, qu'il avoit rencontré ces trois symptomes sur des sujets atteints de la fiévre jaune dans cette île; qu'à la demande du docteur *Chisholm*, auteur du traité sur la fiévre jaune de la Grenade et chirurgien général, il avoit employé avec succès le mercure calciné, à la

mais quelquefois des taches de gangrène. On a vu ailleurs la gangrène s'étendre et s'emparer des extrémités.

---

dose de deux grains, et un grain d'opium, en excitant la salivation (*the Medical Repository of Newyork*, vol. I, pag. 165). Le P. *La Bat*, L. C., avoit vu dans la même île, des bubons aux aisselles et aux aines. A la Vera Crux, les bubons sont communs et forment, comme le vomissement noir, les cas les plus désespérés.

Il y a eu des épidémies où les parotides, les glandes lymphatiques inguinales et cervicales ont paru plus ou moins affectées. Dans celle de 1798, à Newyork, on a observé des bubons, des anthrax que l'on cite comme preuves additionnelles de la pestilence de cette maladie. (*L. C.* vol. II, pag. 199).

Comme la peste frappe aussi quelquefois ses victimes sans qu'il ait paru des bubons ou des charbons, on nous a souvent dit : puisque les causes occasionnelles de la fiévre jaune paroissent être les mêmes que celles de la peste qui est endémique à l'Egypte et dans plusieurs endroits du Levant, et qu'il y a beaucoup de similitude dans les autres symptomes, pourquoi ne seroit-elle pas de même contagieuse ? pourquoi n'auroit-elle pas un virus *sui generis*, etc. etc. ? Le chapitre des *pourquoi* peut présenter, dans ce cas, comme dans mille autres en

Autopsie.

Il résulte de ce qui vient d'être exposé que quoique ces symptomes soient communs avec les fiévres bilieuses, les ataxiques, les typhus, y compris la peste, et que le lecteur praticien y retrouve un certain rapprochement, il en est cependant, dont la réunion offrira un ensemble qui établira le vrai diagnostic de la fiévre jaune. L'excitation augmentée dans les organes épigastriques, les vomissemens opiniâtres et souvent de matières noires, les hémorragies, l'ictère, la caractérisent spécialement, mais n'en forment pas, à la rigueur, des symptomes pathognomoniques.

L'ouverture des cadavres a présenté plusieurs désordres, effets de l'inflammation et de la gangrène, tels que la rougeur, l'érosion et la destruction de la membrane villeuse

---

médecine, des problêmes dont la solution n'est pas en notre pouvoir. Pourquoi la vaccine préserve-t-elle de la petite-verole ? . . . Notre devoir ici est de nous attacher purement et simplement aux faits.

de l'estomac, de plusieurs points des petits intestins et principalement du duodenum (1). Les tuniques de l'estomac ont paru souvent plus épaisses que dans l'état naturel. Dans quelques-uns, on trouvait des matières brunes, noires ou noirâtres, plus ou moins épaisses et du sang caillé (2) : Dans d'autres, des matières muqueuses et bilieuses :

La vésicule du fiel tantôt vide, tantôt plus

---

(1) A Newyork et à Philadelphie, les uns disent avoir trouvé le commencement du duodenum aussi emflammé que l'estomac, et comme il l'aurait pu être par *l'effet de l'arsenic ou du poison le plus âcre.* Les autres ont rarement ou presque jamais trouvé aucun désordre dans cet intestin.

(2) Cette matière noire que les malades rendent par les vomissemens ou par les déjections alvines, comme il est dit plus haut, paraît être le produit du sang des vaisseaux gastro-épiploïques, gastro-hépatiques, vaisseaux courts et méséraïques, qui rampent et s'anastomosent dans les tuniques du ventricule et des intestins, par lesquels il transsude, s'ouvre une issue, et s'épanche dans ces cavités où il subit bientôt une altération et se carbonise pour peu qu'il y séjourne. C'est cette matière qui, se mêlant avec les sucs gastrique et intestinal, la bile, les humeurs pituiteuses ou bilioso-mu-

ou moins remplie de bile naturelle, mais quelquefois noire et épaisse, semblable à la matière rejetée par les vomissemens :

Le foie souvent dans l'état naturel, soit que les malades eussent vomi beaucoup ou peu de bile, ou que la jaunisse fût arrivée plutôt ou plus tard, ou que le malade eût succombé sans aucune teinte jaune sur la peau ; dans un petit nombre de cas, il était très-engorgé, volumineux, rougeâtre, phlogosé ou enflammé et renfermait des foyers purulens :

Le rate tantôt dure, tantôt livide et comme pourrie.

L'intérieur de la vessie a paru quelquefois phlogosé ou gangrené ; l'urine brunâtre et sanguinolente.

Quelquefois le désordre était à la poitrine tandis qu'il y avait peu d'altération dans l'abdomen. On y trouvait, tantôt un épanchement séreux et même sanguinolent, ainsi que dans le péricarde (à Boston on a trouvé

---

queuses, acquiert aussi cette sorte de tenacité poisseuse que l'on rencontre dans les cadavres.

jusqu'à deux ou trois onces de sang fluide dans le péricarde), tantôt du sang pur en caillots, d'autres fois extravasé dans l'interstice musculaire.

Les poumons, souvent très-engorgés, offraient aussi, chez quelques-uns, du sang infiltré, des traces d'inflammation et même de suppuration : ils étaient quelquefois dans un état de *sydération* ou de gangrène.

Le cœur, ordinairement pâle, vide et comme flétri, excepté l'oreillette droite, était, dans d'autres cas, très-volumineux, renfermait des caillots de sang noir et épais, des concrétions polypeuses.

On rencontrait aussi, quelquefois, des épanchemens sanguins dans le cerveau.

Traitement.

Il conviendrait, peut-être, de rapporter ici les différentes méthodes qui ont été employées par les médecins américains ; mais la disparité de leurs opinions comme celle de leurs moyens n'ayant pas prouvé que l'art ait beaucoup gagné à toutes les contestations qui en ont été le résultat pendant le temps

que j'ai vécu parmi eux, je me dispenserai d'entrer dans de longs détails.

On n'ignore pas que quelques-uns, mécontens de leurs insuccès, en 1793, à Philadelphie, changèrent leur mode de traitement dans les épidémies suivantes, quoique les symptomes et la marche de la maladie fussent à peu près les mêmes. En général, les saignées réitérées, les purgatifs drastiques, les mercuriaux et les cordiaux forment la base de leurs méthodes. C'est aussi celle de presque tous les médecins anglais qui pratiquent ou qui ont pratiqué sous la zone torride et dont l'autorité est ordinairement pour eux d'un grand poids.

La maladie présente deux principaux degrés ou périodes bien distinctes : celle d'éréthisme ou d'irritation et celle d'atonie ou d'affaissement. Dans la première période, ils saignent et purgent beaucoup, selon que les symptomes d'inflammation prédominent. Les purgatifs sont communément du jalap ou de la gomme gutte et du calomel, quelquefois des sels. Le purgatif le plus usité par le docteur *Rush* et ses partisans est composé de quinze grains de jalap et dix grains de mu-

riate mercuriel sublimé doux (*aquila alba*, calomel), à prendre toutes les six heures. D'autres emploient dix grains de chacun chaque trois heures, selon qu'il y a des signes de putridité dans les premières voies. J'ai déjà eu occasion de remarquer (*Supplém. au Rec. périod. de la Soc. de méd.* tom. 1, pag. 39) qu'un remède semblable était employé par le professeur *Rivière* de Montpellier il y a plus d'un siècle ; et cette remarque n'avait pas échappé au Doct. *Mitchill*. C'était un scrupule de calomelas avec moitié du poids de résine de jalap ou de scammonée (Cent. 4, obs. 97) ; ensuite, si le vomissement survient ou continue, ils administrent le calomel seul comme apéritif et laxatif. Si ce dernier effet se porte trop loin, ils y ajoutent de l'opium. Quelques-uns ont donné jusqu'à 100 grains de calomel en trois jours ; mais le Docteur *Rhus* a été jusqu'à 100 et 120 en trente ou trente-six heures, et le Docteur *Currie* a tant de confiance dans le mercure qu'il le nomme la clef du systême hépatique.

Comme l'intention de ces médecins est que le mercure affecte la bouche le plus promptement possible, ils ont aussi recours, dans

les cas urgens, à des frictions d'onguent mercuriel, et à celles de muriate mercuriel doux sur les gencives, les lèvres, etc. La débilité est si grande, lorsque le vomissement noir arrive, que le systême lymphatique est dans un état de torpeur et perd beaucoup de sa faculté absorbante, d'où il arrive, disent les médecins anglais qui ont pratiqué aux Indes occidentales, que le mercure fait peu d'impression. Ceux-ci, tels que *Balfour*, *Chisholm*, *Boag*, *Clark*, *Wade*, *Hugues-Saunders*, *Blane*, *Walker*, *Drummond*, *Wright*, *Beane*, *Bryce*, *Lemprière*, *Todd*, etc., ont publié plusieurs faits et observations, par lesquels il conste que la maladie guérit ordinairement si l'on a pu obtenir, assez à temps, le ptyalisme desiré. *Walker* de la Jamaïque rapporte qu'un seule malade prit jusqu'à 1600 grains de calomel et guérit. Ces médecins ont, en cela, suivi l'idée du Doct. *Gilchrist* (comme il paraît, d'après les essais et observations d'Edimbourg, tome III, pag. 498), qui pensait, il y a plus de soixante ans, que le mercure est très-utile dans la débilité liée à la fiévre inflammatoire. C'est d'après cette opinion qu'on a appliqué la pratique mercu-

rielle aux inflammations du foie dans les Indes orientales (2). Elle avait été introduite au Massachusetts par un Ecossais éleve du célébre *Pitcairn*, et elle y réussit en 1734, à

---

(1) *Lind*, *Clark* et plusieurs autres en ont parlé. *Robert Hamilton* (Méthode de traiter les maladies inflammatoires avec le mercure et l'opium, *Médical Commentaries*, tom. IX), et *James Lind* (De l'efficacité du mercure dans le traitement des maladies inflammatoires et de la dyssenterie, *Journ. de méd. de Londres*, tom. VIII), ont exposé les avantages de cette méthode, et il les ont appuyés par des faits qui en constatent l'utilité. (*Voyez* la traduction du doct. *Martin*, *Journ. de méd. de Paris*, tom. 84, pag. 363; et tom. 85, pag. 3. *Voyez* aussi: *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, par Lind*, traduit par *Thion la Chaume*, tom. I, pag. 125 et suiv.).

On ne peut nier que le calomel marié à l'opium, n'ait rendu de grands services dans quelques maladies inflammatoires et dans la dyssenterie chronique des climats chauds; c'est la manière indiquée par Clark (*Observations on the diseases Which prevail in long voyages to hot climates*, pag. 340); c'est aussi celle qui a réussi au docteur *Edouard Miller* de Newyork, dans le cholera ou diarrhée bilieuse des enfans (*vid.* ma traduction de ses remarques dans le *Suppl. au Recueil périodiq.*; ou *Littérat. médic. étrangère*, tom. I, pag. 33).

l'occasion d'une épidémie de maux de gorge gangréneux, de la nature de ceux dont *Huxham* a donné depuis une déscription.

Parmi les autres médecins des Etats-Unis, ceux-ci ont employé les émétiques, les purgatifs salins, quelquefois précédés d'une dose de vingt-cinq ou trente grains de jalap et de dix grains de calomel, les bains froids, les toniques; ceux-là, les délayans, les anodins, les sédatifs; le julep d'alcali végétal, de suc de citron avec l'eau de menthe poivrée et la teinture thébaïque; presque tous l'opium (en général, ils font un très-grand usage de ce remède dans presque toutes les maladies).

Dans la seconde période, le vin, le quinquina et ses teintures, les racines de serpentaire et de columbo (quelques-uns le quassia), les vésicatoires aux poignets ou aux chevilles internes des pieds, derrière le col, et quelquefois sur l'épigastre.

Lorsque le vomissement ne peut être réprimé par aucun moyen quelconque et que la prostration de forces augmente, quelques-uns appliquent sur l'estomac, les poignets et les pieds, des flanelles trempées dans l'esprit-de-vin chaud ou l'eau-de-vie, et expri-

mées que l'on couvre de girofle, de cannelle, de toute épice, ou de gingembre et de poivre noir ; ou bien on frotte les parties avec de l'huile de girofle, du laudanum, de l'huile d'olive. J'en ai vu qui appliquaient sur le creux de l'estomac, avec quelques succès, un topique composé de thériaque, de camphre, d'essence de menthe poivrée et d'un peu de mouches cantharides.

Quelques autres ont cru trouver, en dernier lieu, un moyen plus efficace, dans l'eau de chaux ou dans son mélange avec du lait. Enfin, plusieurs de ceux qui avaient été très-partisans des boissons spiritueuses et échauffantes, des bains froids, des saignées à outrance, et même des mercuriaux, ont fini par se relâcher ou par les abandonner dans les dernières épidémies. Aujourd'hui, il paraît que les alcalis ont pris faveur, comme on en peut juger par ce que mon ami, le docteur *Mitchill*, me mandait à la fin de 1800 : « Depuis que vous avez quitté notre continent, » il a paru nombre de nouveaux essais sur la » doctrine du *septon* (1). Cette réforme fait

(1) Septon, au lieu d'azote ou nitrogène. Cette doc-

» des progrès rapides en Amérique, et les
» alcalis y sont considérés comme les plus
» grands promoteurs de la santé et les meil-
» leurs antiseptiques qui soient au monde.
» Je puis vous assurer qu'on fait, à présent,
» dans les Etats-Unis, des observations et
» des expériences très-utiles. Les ravages de
» notre peste ont si prodigieusement réveillé
» l'esprit d'émulation et de recherches, que
» je suis parsuadé qu'il en résultera un grand
» bien pour la société et pour la cause de la
» science ».

Ce médecin a écrit en janvier 1797, une lettre au docteur *Thomas Percival*, concernant l'usage des remèdes alcalis dans les fiévres, et l'analogie entre l'*acide septique* et les autres poisons, dans laquelle il dit que le suc gastrique et la bile peuvent être consi-

---

trine a été publiée à Newyork en 1795 : *Remark on the gazeous oxid of azote ar of nitrogène and on the effects it produces when generated in the stomach, inhaled into the lungs and applied to the skin: being an attemps to ascertain the true nature of contagion and to explain there upon the phenomena of fever*, par *Samuel Latham Mitchill.*

dérés comme les deux grands antiputrides dans l'estomac et les petits intestins ; que la dernière est un des grands préservatifs contre les maux qu'on l'a accusée de produire (1) ; que lorsqu'ils n'exercent plus leurs propriétés respectives, le régime dans lequel le *septon* ou le principe de la putréfaction surabonde, peut tourner à l'oxide de septon ou à l'acide septique. Alors, si on administre les substances dont il fait l'énumération, elles agissent comme des sels alcalins ; et tandis que les acides plus faibles sont dégagés, l'acide septique les change respectivement en septites de potasse, de soda, d'ammoniac, de chaux et de magnésie. S'il n'y a point d'acide septique dans le canal alimentaire, les sels neutres de son catalogue n'éprouvent aucune décomposition et exercent leurs diverses qualités respectives de sudorifiques,

---

(1) C'est une singularité remarquable que la conformité de cette opinion avec celle d'un fameux évêque d'Emesse, en Phénicie : *Bilis tum propter se*, dit cet évêque, *tum propter aliud, constituta est ; nam et ad concoctionem confert et depulsionem excrementorum movet.*

catartiques ou diurétiques, sans interruption. Il cite particulièrement *Fuller*, *Rivière* et *Cullen*, comme partisans des sels alcalis dans les fiévres. Le premier dont l'ouvrage, *Pharmacopea extemporanea*, a été publié au commencement du dix-huitième siècle, donne plusieurs formules de remèdes alcalins, qu'il considère comme infiniment utiles dans les fiévres qui ne cèdent pas au quinquina lorsqu'il y a des vomissemens symptomatiques, etc. (Page 63, 101, 299, 383.)

Rivière était tellement partisan de la potasse dans les fiévres, qu'il donna le nom de fébrifuge à l'eau imprégnée de sel de tartre. Sa potion fébrifuge était composée de sulfate de potasse (tartre vitriolé ou sel de duobus), dans de la décoction d'absynthe; et l'on sait que son remède contre le vomissement dans les fiévres malignes, consistait à administrer un scrupule de sel d'absynthe, avec du suc de limon dans l'état d'effervescence. Ainsi, dit le professeur *Mitchill*, d'après l'examen des causes des maladies pestilentielles, il y a tout lieu de croire qu'elles naissent du gaz acide septique inhalé du dehors ou engendré dans le corps; d'où

il conclut que les alcalis en sont les vrais antidotes (1).

---

(1) Le docteur *Saltonstall* explique complétement la doctrine de ce professeur dans une brochure ayant pour titre : *an inaugural Dissertation on the chemical and Medical History of septon, azote or nitrogène, and its combination With the matter of heat and the principle of acidity*, Newyork 1796. Abstraction faite de toute hypothèse chimique, cet ouvrage présente plusieurs points intéressans qui se lient beaucoup avec notre sujet. Il est terminé par une nouvelle théorie de la fiévre, qui est celle du professeur, par des notes et trois lettres de celui-ci, dans lesquelles il développe ses profondes connoissances. On en trouve un extrait fort étendu avec des notes dans la *Bibliothèque britannique*, tom. III des Sciences et Arts, pag. 3 et 281.

Depuis cette époque, la plupart des médecins américains qui ont écrit sur la fiévre jaune, paraissent avoir adopté la théorie du docteur *Mitchill*, qui est au contraire à l'ancienne doctrine du *gaz alcalin* ou *ammoniacal*, comme produit de la putréfaction. Ils donnent des éloges aux substances alcalines qu'il recommande (il préfère d'administrer le carbonate de soude); mais il en est peu qui excluent l'usage de la saignée, des mercuriaux et des vésicatoires.

Vanhelmont, qui vivoit au commencement du 17e. siècle, enseignoit que l'estomac contient un acide qui

Je

Je dois maintenant exposer la conduite que j'ai tenue au milieu de ces scènes de

---

sert à la fermentation, dont la trop grande quantité occasionne des maladies. Aussi, à l'exemple de son maître *Paracelse*, à l'école duquel il avait puisé ses principes, faisait-il grand cas des boissons alcalines.

Sylvius de le Boë, qui vivait vers le milieu du 17e. siècle, regardant la prédominance de l'acide comme la cause la plus ordinaire des maladies, faisait un grand usage de l'alcali volatil.

Les expériences nombreuses de *Pringle*, cité par *Macbride*, en opposition à l'idée d'*Huxam* et autres qui pensent que les sels ou esprits alcalins *ajoutent de l'huile au feu et tendent à augmenter la diathèse putrescente*, semblent cependant prouver leur vertu antiseptique.

Plusieurs médecins comptant l'alcali volatil au nombre des meilleurs toniques alexipharmaques, l'ont employé lorsque les *foiblesses*, la *dépression du pouls*, les *taches pétéchiales* et les *dépôts gangreneux* annonçaient un danger imminent. Mais ils recommandaient d'en user *avec économie*, *de peur que le sang n'augmentât en dissolution et en acrimonie*. Dans les fiévres pestilentielles de la basse Provence, pendant l'hiver de 1755, après un été plus chaud et plus long que de coutume, *Darlue* s'en est servi avec beaucoup de succès, tantôt en liquide, tantôt sous forme sèche. Il l'asso-

deuil et de mortalité; les moyens curatifs que j'ai employés ou variés selon le type de la maladie et la nature des symptomes. En général, ils ont été simples et peu nombreux, lorsque j'ai été appelé au commencement. Mais, dans les cas graves et les plus alarmans, il a fallu quelquefois les multiplier, ou, pour mieux dire, les substituer les uns aux autres, pour les adapter aux circonstances; car, dans ces cas difficiles, la

---

ciait avec les décoctions de serpentaire de Virginie, de contrayerva, la fleur de camomille, le camphre même, dans l'intention de *soutenir le principe de vie, de combattre la corruption totale des humeurs et de résister à la gangrène.* (Journ. de Méd., tom. VIII, pag. 367, année 1758).

Enfin, depuis quelques années, n'a-t-on pas vanté et employé les alcalis avec des succès plus ou moins marqués contre les maladies vénériennes et cancéreuses, la dyssenterie, le cholera morbus, la fiévre puerpérale, l'asphyxie, le tétanos, la brûlure, plusieurs maladies de la peau, etc. ? Comme l'ammoniac est l'antidote de la morsure des serpens et de plusieurs insectes, on l'a aussi essayé contre la rage, mais, hélas! que n'a-t-il pu répondre encore aux espérances qu'on en avait conçues!

médecine expectante n'eût été qu'une véritable *méditation sur la mort.* En considérant les causes et les effets, j'ai pensé que le traitement de cette maladie devait consister à remplir quatre indications (1) :

1°. Empêcher et prévenir les effets ultérieurs des agens morbifiques ;

2°. Calmer l'irritation, d'où dépend la violence des symptomes inflammatoires ;

3°. Combattre l'état putrescent des premières voies, et prévenir ses effets sur tout le systême ;

4°. Soutenir les forces pendant la seconde période et les rétablir après la solution de la maladie.

Je remplissais la première en faisant éloigner les malades, autant qu'il était possible, des lieux malsains et des foyers d'impuretés qui pouvaient activer la cause générale ; en

(1) Selon une maxime d'Hippocrate, quiconque connaît la nature d'une maladie, connaît la méthode de la guérir ; mais aussi, il observe que l'on peut connaître la nature d'une maladie, par le succès de la méthode qu'on a employée pour la guérir. (*Lib. de art. sub finem*).

recommandant la plus grande propreté, l'air frais, le calme, la tranquillité d'ame si nécessaires en pareille occurrence, et en faisant naître l'espoir consolateur d'une guérison prochaine. C'était déjà un grand pas de fait lorsqu'on avait pu fixer les idées, abattre la crainte, et s'emparer totalement du moral des malades. Plusieurs, affectés dans le principe, d'une fiévre simple ou d'une légère indisposition, tombaient souvent, sans cette confiance intime, sans cette persuasion de l'éloignement du danger, dans unétat désespéré et hors de toutes ressources. L'opinion, disoit le docteur *Percival*, de Londres, est la base de la confiance, la confiance celle de l'espérance, et l'espérance le souverain cordial des malades.

Pour la seconde indication, la nature des symptomes déterminait l'emploi des moyens. Je m'attachais, 1°. à procurer la liberté du ventre lorsque les malades étaient constipés; 2°. à relâcher et à assouplir la surface du corps, afin d'y rappeler la transpiration. En conséquence, je supprimais toute espèce de boissons spiritueuses et stimulantes, et les nourritures animales. Je recommandais les

délayans et les tempérans, tels que l'eau de tamarins confits, la dissolution de tartrite acidule de potasse (crême de tartre) dans l'eau, ou dans de la décoction d'orge ou d'avoine, avec quantité suffisante de sucre ou de sirop, l'oxicrat, l'oximel, l'orangeade, la limonnade ordinaire, celle d'ananas, quelques infusions théiformes avec l'éther.

Lorsque la chaleur devenait considérable, le pouls dur, plein, la peau sèche et aride, la tête douloureuse, les yeux rouges et ardens, je prescrivais des lavemens, des bains de pieds chauds. Je faisais faire des lavages, des petites douches avec de l'eau froide sur la tête, et quelquefois sur la poitrine et l'épigastre; j'y faisais tremper les mains. Les aspersions et les immersions partielles froides, pendant les exacerbations, diminuaient la violence de la fiévre, les douleurs, les anxiétés et l'agitation (1). Les bains généraux tièdes

---

(1) Ce moyen tonique et rafraîchissant que l'on avait employé autrefois à Breslaw, dans des *fiévres putrides* accompagnées de prostration de forces, que le docteur *Currie* de Liverpool recommande aux médecins d'Amé-

convenaient quelquefois dans l'invasion, lorsqu'il y avait douleurs dans les reins et aux membres, sentiment de malaise et de froid général, coliques, chaleurs dans les entrailles, etc.: plus tard, ils réussissaient moins bien et affaiblissaient. Leur usage, ici, n'est

---

rique et tout récemment, le docteur *Edouard Miller* de Newyork, m'était très-familier à Saint-Domingue, dans les cas les plus alarmans de fiévres rémittentes pernitieuses et d'ardentes bilieuses. Lorsqu'il fallait abattre le spasme, tempérer l'effort de réaction du systême artériel et prévenir une trop forte détermination des fluides vers la tête, les affusions d'eau froide sur cette partie et quelquefois sur tout le tronc, procuraient ce bienfait. Il est surprenant jusqu'à quel point j'ai tiré parti de ce procédé lorsqu'il était appliqué à propos. Je le fis employer sur moi-même à Norfolk, pendant des redoublemens de fiévre, dans un temps fort chaud; j'en fus constamment soulagé. Le pouls devenait moins accéléré, l'accablement général, l'oppression, l'agitation et l'anxiété diminuaient très-sensiblement.

Le docteur *Isaac Rand*, en parlant de l'épidémie de Boston en 1798, dit que rien n'a calmé la soif, l'agitation et rafraîchi le corps, comme trente gouttes d'élexir fébrifuge de *Clutton* dans de l'eau fraîche, entre les doses de calomel.

point indifférent : il est, d'ailleurs, relatif aux temps, aux circonstances de la maladie, au lieu et au climat que l'on habite. Si j'employais les bains tièdes dans l'intention de nétoyer la peau, d'aider à rétablir l'insensible transpiration, d'abattre l'éréthisme des mouvemens convulsifs et de modérer le mouvement des fluides, je faisais quelquefois laver la tête en même temps avec de l'eau froide ou de l'oxicrat, et j'y faisais appliquer des topiques réfrigérans. La ventilation, le renouvellement de l'air frais, procuraient toujours du soulagement.

Je n'ai jamais employé la saignée, quelles que fussent les indications touchant le pouls, la rougeur de la face, l'irritation et l'état inflammatoire. Outre qu'elle ne prévenait pas davantage les effets de l'agacement du systême gastrique, ni qu'elle n'empêchait pas les hémorragies, elle accélérait la débilité, la prostration, et bientôt l'extinction des forces vitales, ce qui aurait obligé de recourir plus promptement aux vésicatoires et aux toniques, comme cela arrivait ailleurs. Les personnes les plus vigoureuses, d'une constitution athlétique et au teint fleuri,

succombaient comme les autres, malgré les saignées répétées. Le jeune Grand-Didier, mort dans l'un de nos hôpitaux, dont j'ai parlé précédemment, était dans ce cas : il était malade depuis vingt-quatre heures lorsque je le vis pour la première fois. Toutes les indications réunies en faveur de la saignée, engagèrent un chirurgien de garde à lui en faire deux copieuses, qui le soulagèrent. Le lendemain, la saignée s'étant rouverte pendant l'agitation et les mouvemens de son corps, il perdit encore la valeur d'une troisième saignée. Une rémission complète succéda le troisième jour. A la fin du redoublement suivant, il tomba dans l'affaiblissement, vomit, les hémorragies succédèrent promptement, et la jaunisse devint universelle. Tout bien considéré, j'ai vu plus de malades guérir en leur laissant leurs forces, qu'en les en privant par des saignées, quand bien même on ne les eût appliquées qu'aux cas où il n'y avoit point de signes de putridité gastrique, ainsi que quelques-uns l'ont recommandé.

La troisième indication consistoit à évacuer et empêcher les effets de la fermenta-

tion putride du contenu des premières voies sur le systême. Les vomitifs sont, en général, très-dangereux dans cette maladie ; cependant, on ne doit pas les en exclure irrévocablement, parce qu'il faut la considérer sous deux points de vue principaux et saisir les différences ou les nuances qu'elles peuvent présenter dans son invasion : ou elle s'offre avec des rémissions et des intermissions semblables aux fiévres des marais, ou elle ne donne aucun relâche pendant les deux ou trois premiers jours, et la rémission ou intermission y est obscure et imparfaite.

Dans le premier cas, c'est une fiévre pernicieuse que l'on a à combattre, mais qui ne traîne pas moins communément à sa suite, dans ces pays comme dans certaines expositions de la côte d'Afrique et des Indes occidentales, le cortége des accidens qui lui ont fait donner le nom de fiévre jaune. Alors, si la langue était sale, le goût mauvais, l'haleine fétide, la tête embarrassée ; s'il y avait des nausées, des signes de saburres et de pléthore bilieuse, sans aucun autre symptôme d'irritation à l'estomac, je donnais un vomitif avec précaution et en lavage ; c'était ordinai-

rement de l'ipécacuanha, ou un émético-catartique, et le malade buvait du thé léger de menthe ou de mélisse, ou de fleurs de camomille romaine, pendant l'effet, qui était quelquefois suivi d'une moiteur.

Si la prostration de forces, la foiblesse du pouls, la sueur froide, etc., ne permettaient pas ce remède, je me hâtais d'administrer le quinquina en substance, de *prime abord*, en rendant purgatives les premières doses seulement, suivant l'indication, et s'il n'y avait pas de cours de ventre : un jour de délai était irréparable. J'ai vu des personnes, surtout à St.-Domingue, auxquelles un lavement causait des syncopes, même dans le premier jour de fiévre, par la déplétion subite qu'il opérait en le rendant. L'indication la plus pressante était donc de commencer par s'emparer du malade, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Je donnais le quina rouge en poudre très-fine, sans égard aux doses, et en aussi grande quantité que l'estomac pouvait le supporter. Quelquefois j'y ajoutais un peu de poudre de racines de serpentaire et de carbonate de potasse. Son véhicule était tantôt de l'eau aromatisée avec de l'eau de can-

nelle ou de fleurs d'orange, tantôt de l'infusion de menthe, le plus souvent de l'eau et du vin. S'il passait par les selles, un peu de teinture thébaïque prévenait cet effet; mais, comme l'opium a quelques inconvéniens, surtout quand il faut en augmenter la dose, l'addition de gomme *kino* y suppléait, et son action était plus permanente.

Si l'estomac le rejetoit, j'en faisois prendre trois ou quatre fois autant en lavemens, à demi ou tiers de seringue, ce qui produisait un effet égal à l'autre manière de l'administrer, quand les malades pouvaient les garder suffisamment. Quelquefois la maladie était guérie après le troisième paroxisme, et même le second était beaucoup diminué s'il n'était pas prévenu. Il fallait encore avoir attention à ce que le quinquina accumulé et aggloméré dans les intestins fût évacué après avoir produit son effet, afin d'éviter les *scyballa*, les coliques, les chaleurs d'entrailles, etc. On y parvenait avec des lavemens appropriés, quelquefois aidés par des boissons laxatives.

Dans le second cas, la fiévre est continue et il y a peu de rémission; l'altération, la

sécheresse, l'état spasmodique de l'estomac, sont plus ou moins considérables. La langue est rouge ou blanche, il y a de l'agitation, des insomnies et un serrement aux précœurs. Il fallait bien se garder ici d'administrer des vomitifs, sous quelque forme que ce fût, principalement lorsqu'il y avait constipation (1). Ils déterminaient presque toujours le vomissement continuel ou l'augmentaient s'il existait déjà, ce qui hâtait la gangrène de l'estomac et des autres viscères. J'y suppléais, dans certains cas, en faisant avaler plusieurs tasses d'eau tiède. Dans d'autres,

---

(1) Les saignées et les émétiques ont été très-nuisibles dans la maladie qui a affligé les militaires et les marins d'une escadre anglaise à la fin de 1796, à Halifax dans l'Acadie ou Nouvelle Ecosse. Il résulte des détails que je me suis procurés à ce sujet, que l'on a retiré les plus heureux effets de *l'essence de spruce* (*Pinus canadensis*), dont on mêlait trois cuillerées dans une bouteille ou deux livres d'eau chaude. Le malade en prenait trois verres à une heure d'intervalle, lorsque le mélange était refroidi. Tantôt il en était purgé, tantôt il n'éprouvait d'autre effet sensible que la diminution graduelle des symptomes. Lorsque le remède purgeait suffisamment, on en suspendait l'usage.

par de légers catartiques, tels que les sels neutres dans l'eau de tamarins, dans le petit-lait, dans l'eau de poulet, dans l'infusion de fleurs de camomile, par la tartrite acidule de potasse soluble, quelquefois par la magnésie. Aux Antilles, nous avons coutume de délayer de la moëlle de casse dans du petit-lait avec du suc d'oranges des bois : au besoin, on y ajoute un peu de sel purgatif. Ce mélange est très-usité dans plusieurs affections gastriques, etc.

Quand l'estomac supportait difficilement aucun de ces moyens, même la manne ou l'huile de *Palma Christi (Castor Oil)*, si usitée dans ces pays, un peu de laudanum dans l'eau de menthe, ou une pilule d'un grain et demi d'extrait thébaïque, donnés une ou deux heures avant le purgatif, empêchaient qu'il fût vomi, et l'effet n'en était pas moins suffisant quoiqu'il fût retardé. Enfin, j'employais quelquefois les lavemens purgatifs.

Ceux qui mènent une vie irrégulière, qui sont habitués à boire beaucoup de brandi, de rhum, de gin, de vin, de porter, etc., et qui ne vivent presque que de substances animales, sont plus sujets à cette fiévre con-

tinue qui ne tarde pas à se montrer avec tout l'appareil de la putridité et de la malignité. Au bout de dix ou douze heures, l'agitation, le délire, la chaleur, la soif sont diminués. Lorsqu'il y a des nausées, des vomissemens, ils tourmentent moins le malade; mais les douleurs dans les membres, la foiblesse, la sécheresse de la peau, la rougeur des yeux, etc., subsistent, et la vîtesse du pouls est à peu près la même. C'est dans ce moment qu'il faut évacuer sans délai et administrer l'écorce du Pérou sous toutes formes possibles, sans égard à la fréquence du pouls, et à la sécheresse de la peau.

Cette pratique, très-familière aux médecins des côtes maritimes de la Virginie, y réussissait ordinairement, tandis qu'ailleurs on se plaignait que l'usage trop prématuré du quinquina, dans ce type de fiévre, avait des inconvéniens. Quand la rémission était plus complète, son effet était toujours plus certain. Pendant les exacerbations, ils donnent abondamment de la décoction de racine de serpentaire à laquelle ils ajoutent une suffisante quantité de laudanum lorsque l'estomac est très-irrité. Cette méthode m'a paru

très-avantageuse lorsque le malade ne pouvoit supporter le quinquina ni en décoction, ni infusé à froid avec un peu de carbonate de potasse, ni en extrait. Mais, à l'exemple de *Bruce* et d'*Hillary*, qui ont bien décrit la fiévre de la Barbade, l'addition de l'acide sulfurique à la décoction de racine de serpentaire, formait un bon tonique antiseptique (1).

---

(1) *Bruce*, né à la Barbade, où il a pendant longtemps exercé la médecine, s'est déclaré contre les vomitifs dans cette maladie. *Hillary* a la même opinion. Le premier, en recommandant la décoction de racines de serpentaire avec l'élixir de vitriol, y ajoutait aussi, dans les cas de foiblesse extrême et de froid des extrémités, la potion faite de la même décoction sans élixir acide, avec le safran, l'addition de vin de Madère et la teinture stomachique; quelquefois, la confection cardiaque, le camphre, la teinture de quina, etc. Il prescrivait des lavemens pareillement antiseptiques et anodins, et une pilule avec quatre grains d'extrait d'écorce du Pérou, un grain de camphre et un grain d'extrait thébaïque, à prendre chaque deux ou trois heures, *donec sistantur paululùm motus ventriculi et intestinorum.*

Chretien Reich, professeur à Erlangen, imaginant

Il y a environ un demi-siècle qu'un médecin anglais qui exercait avec succès aux îles Vierges, où la fiévre jaune était la plus mortelle depuis beaucoup d'années, faisait boire à longs traits, pendant cinq ou six heures, une decoction de chardons, de séné et de crême de tartre. Quoique cette boisson provoquât le vomissement et les selles, il trouvait que ses malades en étaient beaucoup mieux. Ensuite il faisait bouillir dans deux pintes d'eau, deux onces de serpentaire de Virginie, et avec cette décoction il faisait faire du *Punch* à la manière ordinaire. Ses malades étant au lit bien chaudement, il les faisait suer au moins pendant six heures, en les obligeant de boire ce mélange chaud au lieu de thé.

Mais les obstacles les plus difficiles à surmonter sont toujours l'irritation de l'estomac,

---

que la fiévre en général, et notamment celle-ci, provient du défaut ou de la trop grande diminution de l'oxigène, recommande les acides minéraux, mais principalement *l'acide muriatique oxigéné*, qu'il regarde comme un des remèdes les *plus puissans et les plus agréables*.

les

les vomissemens bilieux, noirâtres ou sanguinolens, le hoquet, les hémorragies. Dans cette situation déplorable, je faisais prendre la mixture effervescente de soude ou de potasse et de suc de citron, réitérée aussi souvent qu'elle était rejetée; j'y ajoutais l'éther, le laudanum, ou je les donnais séparément avec l'eau de menthe poivrée, ou une pilule d'extrait thébaïque; quelquefois le camphre et le nitre seuls, ou plus souvent mariés avec l'extrait thébaïque; l'acétite ammoniacal; l'eau très-froide seule ou acidulée avec l'un des acides minéraux. Les malades suçaient aussi des oranges, des citrons, des tamarins, différens fruits confits, etc.

J'étais souvent obligé d'alterner ou de modifier ces moyens jusqu'à ce que j'eusse trouvé celui dont l'estomac s'accommodait le mieux. Je recommandais en même temps les lavemens émolliens et anodins, d'autre fois les lavemens froids amidonnés où l'on ajoutait, dans l'occasion, de l'acide sulphurique, ou de l'acide nitrique, alcoolisé, comme lorsqu'il y avait un sentiment de chaleur brûlante dans les entrailles ou du sang dans les gardes-robes.

Des cataplasmes chauds autour des pieds, des briques rougies enveloppées de linges mouillés, placées à propos le long des extrémités, des embrocations anodines éthérées, sur l'abdomen, notamment sur l'épigastre et les hypocondres, n'étaient pas négligés. Quelques malades s'accommodaient encore de la potion suivante :

R. De racines de serpentaire de Virginie concas. . . . . 1 once.
De columbo. . . . . 1/2 once.
Faites bouillir dans eau commune . 8 onces.
Ajoutez, vers la fin de l'ébullition,
graines du Paradis et safran, aa . 1 gros.

Après la colature, édulcorez et acidulez convenablement avec l'acide sulphurique ou l'acide nitrique alcoolisé pour prendre par once, chaque deux heures, avec trois gouttes de teinture thébaïque.

Dans les cas de hoquet, j'employais l'éther sulphurique seul ou uni à la teinture thébaïque, ou le camphre et l'opium. Le musc qui est encore un puissant antispasmodique ne se trouvait pas aisément à Norfolk. L'éternuement provoqué d'après l'aphorisme d'Hippocrate, *sternutatio singultum curat*,

ne m'a jamais réussi dans ces maladies; parceque, comme le vomissement et tous ses accessoires, le hoquet était toujours symptomatique. La mixture suivante parvenoit cependant quelquefois à l'arrêter ou à le suspendre:

Versez sur un morceau de sucre, six gouttes d'huile de cannelle et broyez-le dans un mortier.

Ajoutez-y eau commune . . . . 3 onc.
esprit volatil aromatiq. . 1 gros.
teinture thébaïque. . . 25 gout.

pour prendre par cuillerée aussi souvent qu'on le juge nécessaire.

J'aidais l'action de ces moyens par des topiques calmans sur l'épigastre et quelquefois en y appliquant un vésicatoire.

A l'égard du vomissement noir, le Docteur *Drummond* de la Jamaïque donnait, pour l'arrêter, une pilule de trois grains de poivre de Cayenne avec du mucilage, qu'il continuait en même temps que le calomel. *William Wright* vante beaucoup le *capsicum*(1), dont on ignore l'inventeur, et qui, sans

(1) C'est le *capsicum annuum*, que nous nommons

O 2

être aussi brûlant que le poivre de Cayenne, peut être donné avec sûreté et efficacité, dit-il, dans une maladie aussi évidemment inflammatoire. (*Medical Observations on the Treatment of a cute diseases particularly those of the West-Indies*). Je n'ai point employé ces deux médicamens.

Mais les vomissemens noirs ou sanguinolens, les déjections alvines de même nature, les hémorragies qui caractérisent la deuxième période, tourmentaient tellement les malades et les jetaient dans un si grand affaissement, que le médecin avait la douleur de voir souvent tous ses moyens sans succès. Dans une situation aussi affligeante où, ni l'opium, ni le vinaigre camphré, ni les acides minéraux n'apportaient que peu ou point de soulagement, il ne faut pas s'étonner si l'on a fréquemment abandonné le malade à la nature (1).

---

ordinairement *piment rouge* dans nos colonies. *Collins*, écuyer, de l'île de Saint-Vincent, le recommande beaucoup contre l'esquinancie maligne.

(1) A la *Vera crux*, les médecins ne connaissent aucuns moyens pour arrêter les vomissemens, et presque

L'ammoniaque (*alcali volatil fluor*) relevait les forces, ranimait la chaleur qui, à cette époque, diminuait considérablement, et semblait aller plus directement au but. J'ai peut-être à regretter de n'en avoir pas fait un usage plus étendu et plus libéral.

Quant aux mercuriaux, j'ai acquis la conviction au moins de leur inutilité. Je ne me suis pas aperçu que le muriate de mercure sublimé doux (calomel) ait combattu plus efficacement tous les accidens. Je n'en ai fait usage que dans un petit nombre de cas, et seulement lorsqu'il y avait complication

---

rien sur la nature et la cause de la maladie. Ils prescrivent des clystères chaque demi-heure avec de l'huile de ricin et de l'eau, et font boire de la limonnade. Ils ne saignent presque pas, excepté un médecin, qui fait prendre de la glace et qui en fait appliquer sur l'abdomen : cette pratique a des succès. On sera moins étonné de savoir comment on peut se procurer de la glace dans cette partie de la zone torride, lorsqu'on saura que des mulets relayés y apportent tous les jours de la neige en glaçons, des montagnes d'Orrissava, éloignées de quarante lieues. On a pour dix sous une livre de glace.

vermineuse. Le parallèle des succès ne milite certainement pas en faveur de ce remède dans une maladie qui tend à la décomposition générale, et où le sang s'ouvre, communément, des issues de toutes parts. Les médicamens qui contiennent beaucoup de gaz acide carbonique, ceux qui restituent au corps l'oxigène dont il a besoin, semblent mériter, à bon droit, la préférence, malgré tout ce qu'on a pu dire en faveur du mercure. D'ailleurs, des personnes qui en faisaient usage contre la maladie vénérienne, n'ont pas été plus épargnées, et sont mortes de la fiévre jaune (1).

---

(1) Dans un ouvrage composé par le docteur *Samuel Brown* sur la nature, l'origine, les progrès et le traitement de la fiévre jaune, lequel a remporté le prix de la Société d'humanité de Boston, en 1799, on voit qu'il recommande encore les mercuriaux et la saignée. En remontant aux causes des maladies pestilentielles, établissant les effets des exhalaisons des marais et des corps humains, pour prouver l'origine et la localité de celle dont il est question, il nie avec raison qu'elle soit acquise et propagée par aucune contagion spécifique. Il bserve qu'on ne doit appeler maladies contagieuses que

J'avais toujours plus d'espérance de sauver les malades, malgré la grande diminution des forces, l'apparition de légères hémorragies, des pétéchies, des taches livides, des échymoses, lorsque l'estomac parvenait à garder quelques-uns des remèdes propres à prévenir le *collapsus* parfait et à combattre la putridité intestinale. Dans ces extrémités, tel malade qui ne supportait pas la décoction d'écorce du Pérou, de serpentaire acidulée, etc., s'accommodait quelquefois très-bien de la *teinture antiseptique d'Huxam*. J'en ai tiré le plus grand parti dans des cas désespérés, où je la donnais par demi-cuillerée, quelquefois par cuillerée entière, chaque deux ou trois heures, tantôt seule, tantôt dans de la limonnade simple ou vineuse, dans de l'eau panée ou sucrée, avec ou sans

---

celles qui n'attaquent qu'une fois la constitution, et dont le type, les symptomes ne sont nullement changés par le climat ou par aucune variété de l'atmosphère. Il adopte la doctrine du docteur Mitchill, et admet, en conséquence, les alcalis et les substances calcaires, comme antidotes des effets de l'acide de putréfaction.

acide, ou dans du petit-lait au vin, qui faisaient ordinairement, dans cette période, la boisson de mes malades. Le camphre à grandes doses, marié avec le nitre en poudre ou en pilules, et les lavemens très-chargés de quinquina, où l'on en délayait encore en substances, m'étaient d'un grand secours; Souvent même il ne me restait que ce dernier. Dans les cas de foiblesse extrême, je faisais ajouter du vin aux lavemens que j'ai même aussi rendus quelquefois nourrissans.

Malgré que l'objet le plus essentiel dans le traitement de cette maladie, soit de parvenir à faire supporter le quinquina, on conçoit, cependant, qu'il est difficile d'obtenir ce bienfait tant que l'irritabilité de l'estomac subsiste, et qu'il serait même imprudent de s'opiniâtrer lorsqu'il y a inflammation à ce viscère. C'est pourquoi, sans perdre un temps extrêmement précieux, l'expérience m'a appris que l'on devait y suppléer par des lavemens où l'on délaye la poudre de ce remède; que nonobstant certaines contr'indications, il valait mieux y avoir recours de bonne heure, appliquer une espèce de bourrelet de

chiffons autour de la canule de la seringue, afin de former un tampon sur l'anus, lorsque le malade ne peut pas retenir le lavement; et enfin, pour ne négliger aucune voie possible d'absorption, faire au besoin, des frictions sur les extrémités, avec de la teinture spiritueuse de quina ou d'angustura.

L'écorce d'*angustura* était regardée par des médecins de la Virginie, comme un antiseptique tonique, encore plus puissant que celle du Pérou. Mais, étant beaucoup plus amère, et les malades la gardant très-difficilement lorsqu'ils en prennent plus de quinze ou vingt grains en substance, sa teinture au vin de Madère ou de Ténériffe, filtrée, réussissait encore assez bien. Ce remède, que l'on peut édulcorer, convenait aussi vers la fin de la maladie et dans la convalescence, comme la teinture d'*Huxam* (1).

---

(1) On ignore encore le genre et l'espèce d'arbre qui fournit cette écorce. Il croît dans la Floride orientale, aux environs de Saint-Augustin; *cortex Augustini*, dans quelques contrées de l'Amérique méridionale, à l'île de la Trinité, et probablement dans d'autres îles Antilles; car, j'ai rapporté de la Virginie de l'écorce

J'ai eu quelquefois la satisfaction, et contre toute attente, de sauver des malades acca-

---

d'*angustura*, que l'on m'a assuré avoir été recueillie à l'île de Saint-Vincent. J'en ai donné aux écoles spéciales de médecine de Paris, de Montpellier, de Strasbourg et à plusieurs particuliers. Sa poudre est de couleur jaunâtre.

Cette écorce, *cortex Angusturinus*, *angusturae cortex* paraît être la même que celle dont parle *Bruce*, dans son Voyage aux sources du Nil, tom. V. Il a vu en Abissinie l'arbre qui la produit, où on le nomme Wooginoës. Il fut guéri de la dyssenterie par l'usage qu'il en fit avec du lait de chameau. Aussi, des botanistes ont-ils nommé l'arbre *brucea antidysenterica, brucea ferruginea*. On ne doit point confondre cette écorce, comme je l'ai vu, avec celle du quinquina *caraïbe*, qui croît dans presque toutes les Antilles, notamment à Saint-Domingue, à la Jamaïque, à la Martinique, à la Guadeloupe, à Sainte-Lucie, etc., ni avec une autre espèce très-amère, commune à Saint-Domingue, *le cinchona angustifolia*, décrit par *Swartz*, *Flora indiae occidentalis*, tom. I, 1797.

L'écorce d'angustura se donne dans les maladies qui cèdent ordinairement au quinquina. Elle agit plus promptement et il en faut moins contre les fiévres intermittentes. Quinze, vingt, au plus vingt-quatre grains,

blés par des hémorragies, par une faiblesse extrême, rendant des caillots de sang par les vomissemens et par les gardes-robes, et ayant tout le corps d'un jaune très-foncé, en faisant usage de l'alun et lorsqu'ils pouvaient garder le mélange suivant :

R. de poudre fine de quina rouge. 1 once.
d'alun, }
de nitre, } aa . . . . . . 2 scrupules.

Mêlez exactement et divisez en six ou huit parties, pour prendre dans l'espace de douze à quinze heures.

Dans l'intervalle des doses, ils prenaient

équivalent à environ un gros de poudre de quina. Quelques médecins l'ont administrée avec beaucoup de succès en teinture aqueuse, vineuse ou spiritueuse, contre la diarrhée, la dyssenterie et autres affections où les toniques sont indiqués. C'est en 1788 que M. *Ewers*, médecin de l'île de la Trinité, envoya à Londres de l'écorce d'angustura, et le Journal de médecine de cette ville en rendit compte en 1789. *Brande* publia, en 1791, des expériences et observations sur cette écorce (Vid. *Journ. de méd. de Paris*, tom. 89, pag. 202; tom. 90, p. 296; et principalement l'*Apparatus medicaminum d'André Murray*, vol. VI, pag. 172. Gottingue 1792).

une, deux ou trois cuillerées d'une potion faite avec alun. . . . . 1 gros.

Sirop ordinaire . . . . 1 once.

Eau commune . . . . 5 onc.

Laudanum liquide . . . . . 25 gout.

Ether sulphurique . . . . . 40 gout.

On peut augmenter la dose de l'alun selon les circonstances.

Robert Morton, commis au bureau de la poste à Norfolk, accablé par tous ces accidens, fut un des principaux malades dont la santé se rétablit avec une promptitude incroyable et presque sans autre remède que ces deux préparations.

Je n'ai pas remarqué que les vésicatoires aient communément été d'un grand secours, ni qu'on ait pu raisonnablement attribuer aucune crise aux suppurations qui succédaient à leur application. Ils m'ont toujours paru contraires dans les cas d'hémorragies et de cet état si prochain de celui qu'on nomme dissolution. Lorsque la débilité, la disposition aux syncopes, la faiblesse du pouls, le tremblement des mains, la typhomanie ou le délire comateux exigeaient des stimulans, j'en faisais appliquer pour obtenir seulement

leur premier effet, sans exciter d'autre suppuration, l'ulcération étant d'ailleurs sujète à se gangrener, et je les répétais au besoin; mais je préférais, autant qu'il était possible, les synapismes.

Quand l'*excitabilité*, l'état *sténique* était considérable, que la détermination vers la tête donnait lieu à une grande agitation, au délire furieux, aux mouvemens convulsifs, que les douches d'eau froide, les bains de jambes tièdes, etc., n'avaient pu calmer, et que les malades ne pouvaient rien avaler, j'appliquais un large vésicatoire sur le sommet de la tête; quelquefois je cautérisais cette région ou l'occiput avec le fer rouge (1).

Pour satisfaire à la quatrième indication, je prescrivais des crêmes de pain rôti et passé, des crêmes de riz, des gruaux d'orge, d'avoine ou de maïs; la panade, la poudre ou fécule d'*arrow-root* (racine de flèche d'Inde, *ma-*

---

(1) J'ai lu à la Société de médecine de Paris, à mon retour des Etats-Unis, un mémoire dans lequel j'ai rapporté les heureux effets que j'ai obtenus de l'ustion, dans plusieurs maladies.

ranta arundinacea); le sagou simple ou au vin, la farine du même, que les Anglais nomment *patent sago*, dont la préparation que l'on aromatise, est aussi prompte qu'agréable; les bouillons de veau, de poulet ou de tortue, dans lesquels on dissolvait de la gomme arabique ou adragant, ou un jaune d'œuf; les purées, les compotes de fruits, les confitures, les gelées végétales et animales, les raisins, quand on pouvait s'en procurer, les figues, les fruits de la saison, etc.; le *punch* léger, le *sangree* sans girofle ni muscade (1); la limonnade au vin blanc et enfin le bon vin vieux, tel que le *claret* (vin de Bordeaux), qui est toujours préférable à tous les autres cordiaux et aléxipharmaques.

Lorsque la maladie commençait à céder, il arrivait une moiteur à la peau, d'autres fois

(1) Le *Sangree* ou sang-gris se fait communément avec du vin de Madère ou de Canarie, du jus de citron, du sucre, un peu de girofle et de cannelle en poudre, beaucoup de muscade et une croûte de pain rôtie. Cette boisson agréable est très-échauffante et ne conviendrait pas souvent ici sans la soustraction des épices les plus imflammables.

une sueur universelle. Le pouls devenait plus plein, plus lent et plus égal; le mal-aise général diminuait; les douleurs des membres, du dos disparaissaient. La bile ne coulait ordinairement dans les gardes-robes, que lorsque la maladie différait peu des rémittentes gastriques ordinaires ou des fièvres bilieuses simples. On n'observait presque jamais d'évacuations critiques par cette voie, lorsque la maladie avait exigé beaucoup de célérité et l'administration prématurée du quinquina. Les urines coulant en plus grande abondance, se rapprochaient peu à peu de l'état naturel. Le malade commençait à désirer des alimens : il n'éprouvait plus que de la faiblesse, et peu de jours après il était rendu à la santé.

Je terminais par de légers purgatifs toniques, et j'accordais par degré une nourriture plus succulente. Mais, pour assurer la convalescence et prévenir les rechutes, je faisais prendre, avant le repas, une teinture de quina, de racine de serpentaire ou de columbo avec de l'élixir d'*Huxam*, ou simplement une cuillerée ordinaire de ce dernier, édulcoré ou non avec un peu de sirop.

Moyens préservatifs.

Ils concernent particulièrement ceux qui vivent entre les tropiques et dans les régions les plus chaudes de la zone tempérée. Les principales règles d'hygiène consistent :

1°. A éloigner toutes les causes d'insalubrité et à purifier l'atmosphère par tous les moyens connus.

2°. Ceux qui sont dans la crainte expectante de contracter une maladie épidémique, ou la fiévre rémittente ataxique, ou la fiévre jaune, propres aux deux Indes et à l'Afrique, se disposent quelquefois à la recevoir d'une manière plus bénigne, en allégeant la surcharge du systême gastrique par des évacuans, des altérans, un régime; mais souvent ils n'y gagnent rien lorsqu'ils sont effrayés (1).

---

(1) *Thion de la Chaume*, traducteur de l'Essai sur les maladie des Européens dans les pays chauds, et les moyens d'en prévenir les suites, par *Lind*, dit avec raison que c'est dans ces pays « que la médecine préservative » est peut-être la plus nécessaire : c'est là que du moins » il faudrait faire marcher de front l'étude et des pré-

3°. La

3°. La gaîté, la tranquillité d'ame, l'exercice modéré, la sobriété, l'abstinence ou la diminution des nourritures animales, surtout pour le souper; les frictions sèches sur la peau; l'usage de quelques bains plutôt froids que chauds, et de lavemens à l'eau fraîche lorsqu'on est constipé, sont en général, très-utiles.

4°. Eviter les veilles, la débauche en tous genres, l'excès des épices, des aromates, des cordiaux, des liqueurs spiritueuses, des vins trop généreux, ayant aussi en même temps, l'attention de ne point tomber dans l'excès contraire par un usage immodéré de thé, de limonnade, de boissons simplement aqueuses, de bouillons, etc., qui débiliteraient et affaibliraient le systême, surtout dans une saison

---

» cautions à prendre pour éviter les dangers du climat, » lorsqu'ils s'annoncent ; et des ressources contre les » atteintes du mal, lorsqu'il a porté ses coups. » Nous n'adoptons cependant pas, mais nous blâmons même le conseil qu'il donne de se faire tirer du sang, s'il y a pléthore, et de se purger tous les quatre jours dès qu'on sera prêt d'arriver dans ces climats. (*Voyez* pag. 9 de la préface, tom. I ; et pag. 31 du tom. II).

et dans un climat où les solides tendent au relâchement et à l'atonie. L'eau et le vin, la limonnade vineuse, le punch très-affaibli, l'oxicrat édulcoré ou non, qui a le précieux avantage de rafraîchir, d'être tonique et antiseptique, et d'entretenir l'excrétion de la matière perspirable, comme j'en ai acquis la certitude, principalement lorsqu'on augmente un peu la quantité de vinaigre, sont généralement les boissons qui conviennent le mieux. Ceux que la frayeur portait à me consulter pendant l'épidémie de la fiévre jaune, pour éviter ses atteintes, et auxquels je prescrivais une limonnade, avec suffisante quantité d'acide sulphurique étendu d'eau, en ont réellement éprouvé des succès. L'eau antiputride de *Beaufort*, n'est rien autre chose. Les personnes replètes, d'une constitution bilieuse, ou qui ont naturellement le ventre paresseux ou resserré, se trouvent fort bien d'une limonnade légère de tartrite acidule de potasse soluble (crême de tartre), ou de tamarins.

5°. Il y a des personnes dont le tempérament exige qu'elles soutiennent l'énergie et le ton de l'estomac, par une petite dose de

vin amer, de teinture spiritueuse amère ou d'élixir stomachique, comme celui de *Buchan* ou de la Pharmacop. d'Edimbourg, ou d'*Huxam*, de *Whitt*, de *Stougthon*, ou de teinture de lavande composée, ou simplement d'une teinture de quinquina, qui se fait avec quatre onces de cette écorce sur deux livres d'eau-de-vie, prise avant le déjeûner, et quelquefois autant avant le dîner ou le souper. Il en est qui délaient un peu de quina dans un spiritueux quelconque, d'autres qui avalent du rhum ou du brandi : c'est ce que les habitans des bords des lacs et des marais, en Amérique, appellent l'*antifogmatic*. *Rollo* a préservé les troupes anglaises des maladies, dans les Indes occidentales, en donnant pendant quelques jours un petit verre d'une mixture faite avec quarante gros de quinquina dans deux pintes d'eau commune, avec un demi-setier de rhum. Il en faisait cesser l'usage ; il y revenait de temps en temps, jusqu'à ce que chaque homme eût pris deux onces de quinquina. Il prescrivait aussi le bain de mer de grand matin, et d'y rester quelquefois deux heures.

6°. Il est essentiel d'éviter les promenades

après le coucher du soleil, dans les lieux bas, humides et insalubres, encore moins d'y rester dans l'inaction, si l'on n'est pas plus vêtu que pendant le jour; de ne point coucher dans les endroits environnés d'eau stagnante, de cloaques, de mares fangeuses presque entièrement à sec, et généralement dans tous les terrains marécageux. Mais, quand on ne peut pas faire autrement, on doit allumer du feu le soir dans les couverts ou abris, dedans ou près des tentes ou des lieux où l'on se propose de passer la nuit. Il faut en agir de même dans les chambres, en fermer les portes et fenêtres, et se couvrir pendant le sommeil (1).

La précaution qui concerne les vêtemens est une des plus importantes surtout pour

(1) Rien n'est plus inhumain, dit *Lind* (ouvrage cité, tom. I, pag. 206), que de forcer des Européens qui ne sont point acclimatés, à remonter des rivières pour pénétrer dans des terres incultes, surtout pendant la saison pluvieuse, où ils ne peuvent être à l'abri de l'air pestilentiel de la nuit. Cette conduite est d'autant plus inexcusable que les avantages qu'elle procure peuvent s'obtenir communément par d'autres voies. Toutes les personnes, dit-il, à qui l'on fait abattre des arbres ou

les guerriers et les matelots, dans des pays où l'humidité et la fraîcheur des nuits contrastent avec la chaleur du jour.

Comme presque toutes les maladies qui ravagent les deux Indes et les climats chauds, spécialement pendant la guerre, sont dues à cette cause, il est donc extrêmement utile que tous ceux qui font un service de nuit, surtout dans les lieux désignés, soient pour-

---

qu'on emploie à toute autre espèce de travaux pénibles et funestes dans les pays chauds, doivent se couvrir la tête, pendant la chaleur du jour, d'une vessie trempée dans du vinaigre (nous portons communément avec avantage, dans les colonies d'Amérique, un chapeau blanc qui absorbe moins de rayons); avoir souvent du vinaigre dans la bouche, prendre garde d'avaler leur salive, mâcher au contraire un petit morceau de rhubarbe, ou quelqu'autre amer qu'elles renouvelleront fréquemment; se boucher les narines avec un peu de toile ou d'étoupe imbibées de vinaigre camphré; faire infuser un peu de quinquina, d'ail et de rhubarbe dans de l'eau-de-vie, et prendre un gros de cette infusion pure ou délayée dans l'eau, matin et soir. Elles feront bien aussi de quitter le travail avant le coucher du soleil et de n'y retourner, le jour suivant, que lorsque la chaleur de ses rayons aura bien raréfié les vapeurs de l'atmosphère et pompé les rosées malfaisantes, etc.

vus d'une capote ou d'un manteau, et qu'ils évitent, autant que possible, de coucher sur la terre. Ceux qui ont la facilité de porter un gilet et des caleçons de flanelle fine, de sergette ou finette, et encore mieux de tricot de soie, peuvent parer à beaucoup d'inconvéniens, et se préserver des funestes effets de la répercussion de la transpiration.

8°. Puisqu'il est constant que ceux qui habitent les mornes, tous les lieux élevés et autres éloignés des rivages impurs, des *estères*, des *palétuviers*, des marais infects, sont ordinairement à l'abri de ces maladies, les européens qui veulent s'y soustraire et s'acclimater, doivent, autant qu'il se peut, y choisir leur demeure et y passer au moins la saison des maladies. Les malades et les convalescens qui ont toutes les commodités pour effectuer cet éloignement et aller habiter des cantons ou des endroits plus salubres, en éprouvent tous les avantages qu'il est possible d'espérer (1).

9°. Quant aux habitations, aux villes, aux

---

(1) Par quelle fatalité la santé des hommes a-t-elle toujours été comptée pour si peu de chose dans presque

hôpitaux, aux vaisseaux, dans lesquels il règne une épidémie pestilentielle dont on n'a pu prévenir l'infection, et où la maladie se propage par contagion, il serait bien important que l'on pût suspendre et arrêter ses effets par quelques moyens plus prompts et plus efficaces que ceux que l'on a employés jusqu'à présent. Formons donc des vœux pour qu'un jour la chimie ajoute ce bienfait à ceux que la société a déjà retirés de ses étonnantes découvertes. Déjà celle du célèbre *Guyton de Morveau* a prouvé ses avantages : on a reconnu que les fumigations, avec le gaz acide muriatique oxigéné, ont la propriété de désinfecter l'atmosphère et d'arrêter jusqu'à un certain point la contagion. Puisse cette propriété se confirmer

---

tous les établissemens qu'on a formés entre les tropiques? et pourquoi a-t-on fait un si mauvais choix dans l'emplacement de la plupart des bourgs, des villes, des hôpitaux et même de plusieurs habitations ? Il est clair que l'on n'a considéré généralement que les facilités du commerce, l'avantage des communications pour les embarcadaires et les entrepôts, la sûreté de la passe, du mouillage, de l'abri des vaisseaux, etc.

de plus en plus, d'une manière irréfragable!..

10°. S'il était reconnu et bien avéré que les frictions d'huile sur tout le corps sont un des meilleurs préservatifs de la peste (on doit supposer qu'elle n'est point encore déclarée sur l'individu soumis aux onctions), ne pourrait-on pas les employer aussi avec le même succès sur ceux qui vivent dans des lieux infectés et où règnent d'autres maladies pestilentielles (1)?

11°. Un autre moyen prophylactique de la

---

(1) D'après l'expérience du *P. Louis de Pavie*, à Smyrne, auquel M. *George Baldwin* (*Baudouin*), consul général d'Angleterre à Alexandrie, avait communiqué sa découverte, il paraît que les frictions d'huile ont même été le remède le plus efficace sur les personnes attaquées de la peste. Ce moyen, que le comte de *Berchtold* avait publié à Vienne et dont nous avons donné connaissance par la traduction de l'anglais, et l'extrait d'une instruction sur la peste, placée à la tête du premier volume de *Littérature médicale étrangère*, a été confirmé, plus d'un an après, par le médecin en chef de notre armée en Egypte (même Recueil, tom. II, pag. 224). Cependant, la question reste encore à résoudre; car le savant professeur *Desgenettes* observe,

peste et autres maladies contagieuses, comme la petite-vérole, la rougeole, trouvé dans les papiers d'un vieux médecin qui en avait fait usage avec succès pendant plusieurs années qu'il avait passées parmi les pestiférés, sans avoir jamais été atteint de la contagion, a été publié par un médecin de Besançon et annoncé dans la Gazette salutaire du 2 mai 1771. Peut-être pourrait-il s'appliquer aux fièvres des camps, des hôpitaux, etc. Il consiste à porter des chemises trempées dans une décoction de partie égale de soufre en poudre et d'eau comm ne. Lorsque le mélange commence à bouillir, on le retire du feu pour le laisser un peu tiédir, ensuite on y trempe des chemises qu'on fait sécher à l'air. On doit en changer comme on en change ordinairement pendant tout le temps où l'on est au milieu de la contagion.

---

dans une notice contenant les préceptes de cette méthode, consignée dans son *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, qu'il n'y a rien eu de déterminé avec précision sur l'efficacité des frictions d'huile, parce qu'on n'a pas multiplié ni assez répété les expériences parmi ceux de l'armée que la peste a frappés.

12°. Quelques-uns prétendent avoir échappé à l'infection des fiévres carcéraires, nosocomiales et de la fiévre jaune, en mâchant du tabac. *Turner*, dans une lettre à *Pringle*, et *Lind* recommandent cette précaution. Plusieurs conseillent de fumer. Mais, combien n'a-t-on pas été déçu par ce moyen aussi bien que par l'usage de l'ail ?

13°. Ceux qui ont confiance aux sachets, aux amulettes, en portent de différentes espèces, sur lesquels je n'ai rien à dire. *Romans* (Hist. nat. de la Floride) recommande une amulette d'ail et de camphre.

14°. Les exutoires ne sont d'aucune utilité, car ceux qui portaient des vésicatoires, des cautères, ou des ulcères suppurans, n'ont pas été plus exempts de la fiévre jaune que les autres. Les médecins qui ont écrit sur la peste, ont fait la même observation.

15°. Selon la doctrine de *Mitchill*, il paraîtrait que les alcalis, la chaux, la lessive, les terres calcaires offriraient une grande partie des avantages que l'on desire ; que non seulement les villes et les habitations situées sur des terrains de pierres à chaux, sont beaucoup moins affligées par les endémies

épidémiques que les autres, mais encore que la potasse, la sonde, la chaux répandues dans les maisons, dans les rues et sur les places infectées, absorbent, neutralisent les vapeurs acides qui produisent ces fièvres pestilentielles et les convertissent en riches en grais, ce qui fait croire à l'auteur que *cette pestilence sera bientôt soumise à des règles municipales et rurales.*

Depuis plus de quatre années nombre d'écrits sont encore sortis de la plume féconde de cet infatigable professeur, sur les fluides pestilentiels et sur les moyens de les annihiler. Quoique les ouvrages de *Guiton-Morveau* et de *Carmichael Smyth* sur les moyens de désinfecter l'air, l'un par les fumigations de gaz acide muriatique oxigéné, et l'autre par celles de gaz acide nitrique, lui soient parfaitement connus, il persiste de plus en plus dans son systême, et beaucoup de ses compatriotes l'ont adopté. Il avait déjà exposé, en 1796, les raisons pour lesquelles il s'est déclaré contre la doctrine de l'*alcalescence* et de l'*ammoniac* comme produits prétendus de la putréfaction, dans une lettre au professeur *John Maclean* au col-

lège de Princeton, dans le Nouveau-Jersey (1).

Pour donner une idée de l'opinion du docteur *Mitchill* sur les alcalis et sur les substances graisseuses, j'ai fait l'extrait d'un de ses mémoires dans lequel il prend la défense de deux classes d'artisans dont le commerce, dans les villes, passait pour nuisible, que j'ai cru devoir joindre à ce traité.

---

(1) *On the Nature of Septic Gases, with an examination of the Experiments made in France and England to destroy Contagion by fumigation with marine and Nitrous Acids.* (Vide *The Medical Repository*, vol. II, pag. 216).

REMARKS

ON some late Proceedings of the Legislature of the State of New-york; *etc. C'est-à-dire: Observation sur quelques-uns des derniers actes de la législature de l'Etat de la Nouvelle-York, relativement à l'éloignement de certains commerces et manufactures de l'enceinte de la ville de Newyork, où l'on fait l'applicaticn de la doctrine Mitchillienne des fluides septiques à plusieurs métiers, particulièrement aux fabricans de savon et de chandelles.*

CET écrit, fait par le professeur *Mitchill*, a pour objet de faire rappeler une partie de la loi passée à Albany en 1797, qui relègue

hors des lieux les plus peuplés de la ville de Newyork, les manufactures de savon et de chandelles. Il prétend que l'opinion commune, que ces matières ont la propriété de vicier l'air d'où dérive la maladie épidémique, n'est nullement fondée.

Pour comprendre comment la salubrité de l'atmosphère est détruite au point de faire périr les animaux qui y vivent, il faut, dit notre auteur, une étendue de recherches et d'expériences que toute l'industrie réunie des siècles passés n'a encore pu accomplir que depuis très-peu de temps. On a enfin découvert que les plus grands effets de l'air vicié sur le corps humain ne provenaient pas des corps terreux ou métalliques, mais des émanations des substances animales et végétales en putréfaction. La nature de ces miasmes longtemps inconnue, ne peut s'apercevoir que par leur combinaison avec d'autres corps par le moyen de l'attraction chimique.

En considérant les changemens que les animaux et les plantes subissent après la mort, on s'est aperçu de bonne heure qu'ils n'étaient pas toujours de nature nuisible; quelques espèces des deux classes pouris-

saient sans causer aucun accident, tandis que d'autres, sans être toujours malfaisantes, l'étaient plus ou moins fréquemment, dans certaines circonstances. Jusqu'à ce que l'esprit humain ait fait assez de progrès à cet égard, des camps et des armées étaient désolés, des villes dépeuplées par les maladies pestilentielles, et l'on était presque toujours induit à croire qu'elles avaient été apportées de quelques places étrangères. La fiévre jaune des villes de commerce d'Amérique, par exemple, a toujours passé pour avoir été importée des Antilles. Les habitans de ces îles s'accordent à penser le contraire ; mais ils différent sur son origine, soit d'Asie, de Siam, ou des côtes d'Afrique. Si les Malais et les Nègres avaient coutume de lire nos ouvrages, ils s'efforçeraient pareillement de repousser cette calomnie et d'attribuer cette introduction à quelque voyageur infecté venant d'Éthiopie, ou à quelques matelots des îles Philippines. De même les Athéniens renfermés dans leurs murs et bloqués par terre par les Péloponnésiens leurs ennemis, disaient que la peste dont ils furent atteints avait été apportée d'Égypte dans leur port. Ces rebuts

pestilentiels que personne ne veut avouer, que l'on regarde comme vagabonds et errans de pays en pays, sont engendrés par nos vices : ils sont nés chez nous, et tout hideux qu'ils sont, nous ne devons pas refuser de les reconnaître. Il n'y a aucune partie de la terre qui ne puisse leur donner naissance ; et si l'on examine les faits, il n'y a point de lieu habité dans les Etats-Unis où les maladies pestilentielles ne puissent se déclarer, lorsque la corruption et la malpropreté y règnent.

Les effluves putrides, produits de la décomposition des animaux et des végétaux sur la surface de la terre, se volatilisent dans certaines circonstances et corrompent l'atmosphère de manière à causer des maladies endémiques et épidémiques. Ces vapeurs ont une qualité acide, et cet acide qu'il nomme acide de putréfaction, *acide septique*, se neutralise, dit-il, avec l'alcali et la terre calcaire. L'auteur étaye sa doctrine par des raisonnemens chimiques sur le *nitrogène*, desquels il résulte, que les débris des animaux et des végétaux pourris le long de la rivière et la malpropreté dans les rues de New-york, ont donné lieu à ces émanations nuisibles

bles que l'on peut arrêter dans l'origine par la chaux et par les alcalis.

On a cru que les émanations des manufactures de savon et de chandelles avaient contribué à augmenter la masse des vapeurs pestilentielles. La chaux et la potasse que l'on emploie dans celles de savon, sont les plus efficaces pour suspendre leurs effets et prévenir l'infection. Le Docteur Mitchill en appelle à ceux qui connaissent l'usage que l'on fait de la potasse, pour prouver si on a jamais vu la maladie, soit dans ces fabriques, soit dans les lieux où on lessive les cendres pour en obtenir l'alcali. Si cette pestilence s'y fût montrée, elle y eût été bientôt anéantie.

Quant au suif ou à la graisse qui constitue l'autre partie du savon et de la chandelle, quand bien même ils seraient rances et fétides, ils ne pourraient produire les effets malfaisans qu'on leur reproche. La distillation de la graisse animale dans des vaisseaux clos, ne donne, excepté l'acide sébacique, aucun sel volatil. L'observation a appris qu'après la putréfaction, le résidu des cadavres amoncelés dans les cimetières, comme on l'a vu dernièrement à Paris, était transformé en mor-

ceaux de graisse presqu'aussi fermes que le spermaceti. L'art peut en cela imiter la nature et convertir une portion de la chair la plus maigre en graisse ou en suif. Une fois que les muscles et les autres parties sont désorganisés et ont exhalé leurs vapeurs nuisibles, les parties graisseuses et huileuses conservent leur innocuité.

Les hommes qui travaillent à la graisse et à l'huile soit végétale, soit animale, qui s'en servent à l'extérieur et à l'intérieur, ne sont point sujets à la peste, à la fiévre jaune ni à aucune maladie qui leur ressemble. Peut-on en avoir une preuve plus évidente, que dans ceux qui préparent l'huile de baleine ? Leur navire est rempli d'exhalaisons d'huile et de substances putréfiées, et l'on entasse dans des barils des portions de l'animal pour être transportées et préparées dans des maisons à terre : les hommes, leurs vêtemens, le pont du navire, les rames, les canots, etc., tout est pénétré par l'huile, et il est rare d'avoir un homme malade pendant un voyage de dix-huit mois ou deux ans.

La coutume des Cafres, peuple sale et dégoûtant, de se barbouiller le corps d'huile et

de graisse, n'a jamais produit parmi eux aucune maladie pestilentielle ni contagieuse. Le jeune Hottentot civilisé à Java, dont parle Rousseau, ayant vécu longtemps nu et exposé aux vapeurs corrodantes de Batavia, soupirait après son retour au cap de Bonne-Espérance, et à devenir encore une fois membre d'une société où l'usage lui permettait de se préserver des maladies pestilentielles par des onctions de graisse.

Les coutumes des Juifs, détaillées avec tant d'exactitude dans le Lévitique, étaient parfaitement conformes au principe dont il s'agit. On n'a pas eu connaissance qu'ils aient été atteints d'acunes maladies pestilentielles causées par les effluves de la graisse que Moyse leur faisait brûler dans leurs nombreux sacrifices. On emportait hors du camp, la peau, la chair, la tête, les pieds, les entrailles et les excrémens des animaux, etc.

Les exhalaisons des huiles animales et des graisses sont sans danger, soit pendant qu'elles se putréfient, qu'elles bouillent dans des chaudières ou qu'elles brûlent à un feu libre, soit qu'on en oigne la peau lorsqu'elles sont fraîches ou rances.

Les huiles constituent un article de la nourriture de plusieurs nations des pays méridionaux. Les Esquimaux du nord se régalent, lorsqu'ils ont faim, d'huile de chien de mer ou de baleine, même dans l'état le plus rance et le plus désagréable, sans qu'il en résulte le moindre inconvénient.

Cependant, on a argué que si les fabriques dont il s'agit n'étaient pas pestilentielles, elles étaient très-préjudiciables et incommodes, qu'elles altéraient l'air et qu'elles devaient être transférées hors de la ville. On croit généralement que les choses vont assez bien, quand les yeux et le nez ne sont point affectés par la fumée ou par la mauvaise odeur. Il n'y a eu que très-peu ou point d'exemples de plaintes lorsque l'air n'avait pas perdu sa transparence, et qu'on n'était point incommodé par la puanteur. L'on sait qu'une émanation de la plus mauvaise nature peut exister sans être infecte ; et d'un autre côté, comme l'histoire des épidémies l'a démontré, l'atmosphère était extrêmement délétère et destructive lorsqu'on y reconnoissait à peine aucune qualité sensible par la vue, ou par l'odorat.

On pourrait imaginer que les particules qui s'exhalent des corps adorans, rendent l'air impur, tels que le camphre, le suif, l'ambre gris, les œufs pourris, les tanneries, les chaudières où l'on brûle du goudron, les solutions de soufre et de phosphore, etc.... Mais l'air vital, l'oxigène pur, serait trop actif et trop stimulant pour la santé et la longévité, si l'Auteur de la nature ne l'avait tempéré de manière qu'environ une quatrième partie d'air de qualité vivifiante, est mêlée à trois quarts d'air impur, ce qui le rend propre à la respiration et à la circulation. Il y a des opérations dans la nature et dans les arts, qui détruisent ces propriétés de l'air respirable et qui donnent la mort. Il y a aussi des fluides volatils qui, quoiqu'inodores et sans nuire à la respiration, occasionnent des maladies : telles sont les exhalaisons des marais, des corps en putréfaction. C'est l'*acide septique* qui produit la peste et autres affections de la même nature, ce qui induit l'auteur à penser que l'on devrait nommer cette constitution de l'atmosphère, *pestilentielle*, plutôt qu'impure.

Il ne prétend pas que la législature doive

entièrement défendre les manufactures particulières, mais qu'elle pourrait les limiter, les modifier, et régler la méthode de les conduire. Elle a eu des preuves que les ouvriers qui travaillent au savon et à la chandelle ont été entièrement exempts de la fiévre pestilentielle de Philadelphie, en 1793, et ceux de Newyork en 1795 et 1796. On avait remarqué avec beaucoup de surprise, et sans pouvoir en donner l'explication, que durant les fiévres épidémiques en Angleterre et en Irlande, ceux qui étaient employés à ce genre de travail en étaient généralement exempts et très-souvent aussi plusieurs de leurs voisins. Il pense que dans quelques cantons de l'empire turc, les maladies pestilentielles étaient liées avec la rareté ou le manque total de savon.

Suivent plusieurs attestations sous serment, des maîtres des fabriques, qu'aucun de leurs ouvriers n'a été atteint de la maladie.

Il fait voir l'impossibilité de découvrir l'air pestilentiel ou septique par le moyen de l'eudiomètre. Il termine enfin cet ouvrage dont je ne donne qu'une analyse très-resserrée, par une note sur l'efficacité de la potasse pour

détruire les vapeurs putrides. C'est une bonne recette de famille par laquelle la viande la plus puante peut redevenir aussi douce et aussi saine en peu de minutes que la fraîche : prenez de la lessive claire faite avec des cendres, faites y bouillir de la viande trois à quatre minutes, ou jusqu'à ce qu'elle soit douce ; lavez-la ensuite, et personne ne pourra découvrir si elle a été puante ou pourrie. Ceci peut être très-utile à une armée ou à l'équipage d'un vaisseau, où l'on peut employer la solution de potasse au lieu de lessive claire. On a appris que quelques revendeurs de Newyork avaient acheté à très-bas prix du bœuf puant et des viandes de toutes espèces altérées, et qu'ils les avaient adoucies en les lavant et en les trempant dans la lessive des savonniers. On a trouvé que quelques seaux de lessive ou de dissolution de potasse redonnaient à un baril de viande puante la même qualité que si elle n'avait jamais été altérée.



ERRATA.

ge 34, ligne 1, du quatrième alinea, au lieu de : *non prevalent*, lisez : *now prevalent*.
51, 12, au lieu de : *Le Soyaud*, lisez : *Le Joyand*.
54, 3, de l'alinea, lisez : *Le Joyand*.
63, 9, de la note, au lieu de : *Chappa d'Auteroche*, lisez : *Chappe d'Auteroche*.
68, 1, de la note, *la victime*, effacez *la*.
108, 23, *idem*, au lieu de : *baies*, lisez : *bares*.
117, 8, au lieu de : *affermir*, lisez : *d'assainir*.
121, 3, de l'alinea, au lieu de : *Havane. Ayant*, lisez : *Havane, ayant*.
130, 7, après *toutes*, lisez : *toutes les*.
143, 4, du deuxième alinea de la note, au lieu de : *générale dans le*, lisez : *générale. Dans le*.
idem, 7, du même alinea, au lieu de : *Martinique ; beaucoup*, lisez : *Martinique, beaucoup*.
152, 2, au lieu de : *dans ces*, lisez : *dans les*.
161, 23, après *à connoître*, ajoutez : *les*.
167, 20, au lieu de : *mares de café*, lisez : *marcs de café*.
192, 3, du deuxième alinea de la note, au lieu de : *au contraire*, lisez : *contraire*.
194, 1, au lieu de : *mortalité ; les moyens curatifs que j'ai employés ou variés*, lisez : *mortalité. Les moyens curatifs que j'ai employés ont varié*.
199, 6, au lieu de : *éréthisme des*, lisez : *éréthisme, des*.
205, 4, lisez : *le tartrite*.
216, 7, au lieu de : *substances*, lisez : *substance*.
225, 2, de la note, au lieu de : *s'annoncent ; et des*, lisez : *s'annoncent, et des*.
243, 15, au lieu de : *d'acunes*, lisez : *d'aucunes*.
245, 2, au lieu de : *adorans*, lisez : *odorans*.



